Exlibris · Friedrich Alfred Becker.

VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 176 - 177

Alph

1917

SUPPLÉMENT

AUX

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

SUPPLÉMENT

AUX

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

Pour ſervir de ſuite à toutes les éditions.

A AMSTERDAM,

Et à LAUSANNE chez FR. GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXIX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/supplmentauxoe00rous

AVIS DE L'ÉDITEUR.

TOUTES les pieces ſuivantes n'ont jamais été imprimées, un heureux haſard nous les a procurées, & nous les donnons au public, d'après les originaux, la plupart écrites de la main même de l'Auteur. Ces productions de ſa jeuneſſe ſont ſans doute inférieures à celles qui lui ont acquis depuis une ſi grande célébrité; mais telles qu'elles ſont on les lira avec plaiſir, puiſqu'on y verra quelle étoit dans la jeuneſſe la maniere de voir & de ſentir de leur Auteur; & que peut-être il en ſortira quelques traits de lumieres, qui feront connoître au lecteur le vrai caractere de cet homme devenu depuis ſi intéreſſant pour le public.

LA
DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE,
TRAGÉDIE.

ACTEURS.

LE CACIQUE, *de l'Isle de Guanahan, conquérant d'une partie des Antilles.*

DIGIZÉ, *épouse du Cacique.*

CARIME, *princesse Amériquaine.*

COLOMB, *chef de la flotte Espagnole.*

ALVAR, *officier Castillan.*

LE GRAND-PRETRE *des Amériquains.*

NOZIME, *Amériquain.*

TROUPE *de Sacrificateurs Amériquains.*

TROUPE *d'Espagnols & d'Espagnoles de la flotte.*

TROUPE *d'Amériquains & d'Amériquaines.*

La Scène est dans l'Isle de Guanahan.

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la forêt ſacrée, où les peuples de Guanahan venoient adorer leurs Dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois ſacrés ! eh ! qu'y faiſoit Carime ?

CARIME.

Eh ! quel autre que vous devroit le ſavoir mieux ?

De mes tourmens ſecrets j'importunois les Dieux;
J'y pleurois mes malheurs; m'en faites-vous un crime?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu,
Qui vous fait, près des Dieux, chercher la confiance;
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent préſages affreux, troublant notre aſſurance,
Semblent du ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter ſa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit eſpérez-vous de ces détours honteux?
Cruel! vous inſultez à mon ſort déplorable.
Ah! ſi l'amour me rend coupable,
Eſt-ce à vous à blâmer mes feux?

LE CACIQUE.

Quoi! vous parlez d'amour en ces momens funeſtes!
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi?

CARIME.

Quand l'amour eſt extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime?

Si Digizé vous vantoit ſon ardeur,
Lui répondriez-vous de même ?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels,
En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos ſermens mutuels,
L'amour le juſtifie, & le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour & le devoir s'accordent rarement :
Tour-à-tour, ſeulement, ils regnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement;
Mais le devoir éteint la flamme.
Si l'hymen a pour vous des attraits ſi charmans,
Redoublez, avec moi, ſes doux engagemens:
Mon cœur conſent à ce partage :
C'eſt un uſage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me propoſez-vous, Carime ? Quel langage !

CARIME.

Tu t'offenſes, cruel, d'un langage ſi doux;
Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.
Heureuſe Digizé, qu'au récit de mes larmes
Tu vas triompher en ce jour!
Ah! ſi tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour!

LE CACIQUE.

Ceſſez de vains regrets, votre plainte eſt injuſte :
Ici vos pleurs bleſſent mes yeux.
Carime, ainſi que vous, en cet aſyle auguſte,
Mon cœur a ſes ſecrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi, barbare ! Au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendras plus d'inutiles ſoupirs ;
A mon amour trahi tu préfères ma rage ;
Il faudra te ſervir au gré de tes deſirs.

LE CACIQUE.

Que ſon ſort eſt à plaindre !
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien,
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.

SCENE II.

LE CACIQUE *ſeul.*

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir ſacré :
Dieux, calmez un peuple égaré ;
De ſes ſens effrayés diſſipez ce délire.
Ou, ſi votre puiſſance enfin n'y peut ſuffire,
N'uſurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je friſſonne ;
Une ſombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la premiere fois ton courage s'étonne ;
La crainte & la frayeur ſe font ſentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir ſacré :
Raſſurez un peuple égaré ;
De ſes ſens effrayés, diſſipez ce délire.
Ou ſi votre puiſſance &c.
N'uſurpez plus &c.
Mais quel eſt le ſujet de ces craintes frivoles.
Les vains preſſentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugiſſemens des idoles,
Ou l'aſpect effrayant d'un aſtre enſanglanté ?

Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de ſi foibles coups !
Gloire frivole, eh ! ſur quoi comptons-nous !
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flamme ;
Tendre épouſe, ah ! mieux que les Dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR, vos ſujets éperdus,
Saiſis d'effroi, d'horreur, cédent à leurs allarmes ;
Et parmi tant de cris, de ſoupirs & de larmes,
C'eſt pour vous qu'ils craignent le plus.
Quelque ſoit le ſujet de leur terreur mortelle,
Ah ! fuyons, cher époux, fuyons ; ſauvons vos jours.
Par une crainte hélas ! qui menace leur cours,
Mon cœur ſent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir ! leur cacique, leur roi !
Leur pere ! enfin l'eſperes-tu de moi,

Sur la vaine terreur dont ton eſprit ſe bleſſe.
Moi, fuir! ah Digizé, que me propoſes-tu.
Un cœur chargé d'une foibleſſe
Conſerveroit-il ta tendreſſe,
En abandonnant la vertu ?
Digizé, je chéris le nœud qui nous aſſemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout ſur moi ;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi ;
Et la vertu plus que tous deux enſemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

PAR votre ordre, seigneur, les prêtres rassemblés
Vont bientôt, en ces lieux, commencer le mystere.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

NOZIME.

Toujours également troublés
Tous frémissent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul ; & ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves ;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits.....

LE CACIQUE.

Laissez-nous Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

DIGIZÉ.

Grands Dieux! Que produira cette terreur publique!
Quel ſera ton deſtin, infortuné cacique?
Hélas! Ce doute affreux ne trouble-t-il que moi?

LE CACIQUE.

Mon ſort eſt décidé; je ſuis aimé de toi.
Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur ſuprême;
Des fiers enfans du ciel ſecondez les projets:
Armez à votre gré la terre, l'enfer même;
Je puis braver & la foudre & vos traits.
Déployez contre moi votre injuſte vengeance;
J'en redoute peu les effets:
Digizé ſeule, en ſa puiſſance,
Tient mon bonheur & mes ſuccès.
Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur ſuprême,
Des fiers enfans du ciel ſecondez les projets:
Armez à votre gré la terre, l'enfer même;
Je puis braver & la foudre & vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendreſſe?
Ah! n'irritons point les Dieux:
Plus on prétend braver les Cieux,
Plus on ſent ſa propre foibleſſe.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Éloigne nos dangers, diſſipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défenſe,
S'ils n'oſent eſpérer en toi!
Du plus parfait amour la flamme légitime

Auroit-elle offenſé tes yeux ?
Ah ! ſi des feux ſi purs devant toi ſont un crime,
Détruis la race humaine, & ne fais que des Dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Éloigne nos dangers, diſſipe notre effroi.
Eh ! des foibles humains qui prendra la défenſe,
S'ils n'oſent eſpérer en toi !

LE CACIQUE.

Chere épouſe, ſuſpends d'inutiles alarmes :
Plus que de vains malheurs, tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verſes des larmes,
De plus grands maux à redouter ?
Mais j'entends retentir les inſtrumens ſacrés,
Les prêtres vont paroître :
Gardez-vous de laiſſer connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.

SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRETRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRETRES.

LE GRAND-PRETRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables ;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint respect ;
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux, qui protégez ces isles,
Implorez leur secours sur mon peuple & sur moi,
Obtenez d'eux qu'ils banniſſent l'effroi,
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Évoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRETRE,
alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRETRE.

Dieux, qui veillez ſur cet empire,
Manifeſtez vos ſoins, ſoyez nos protecteurs.
Banniſſez de vaines terreurs,
Un ſigne ſeul vous peut ſuffire:
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inſpire?

CHŒUR.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRETRE.

Conſervez à ſon peuple un prince généreux,
Que de votre pouvoir digne dépoſitaire,
Il ſoit heureux comme les Dieux;
Puiſqu'il remplit leur miniſtere,
Et qu'il eſt bienfaiſant comme eux.

CHŒUR.

Ancien du monde &c.

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt aſſez. Que l'on faſſe ſilence.
De nos rites ſacrés déployons la puiſſance.
Que vos ſublimes ſons, vos pas myſtérieux,
De l'avenir, ſouſtrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inſpiré portent la connoiſſance.
Mais la fureur divine agite mes eſprits,
Mes ſens ſont étonnés, mes regards éblouis;
La nature ſuccombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles.....
Non, des tranſports nouveaux affermiſſent mes ſens;
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des tems.....
Écoutez du deſtin les décrets inflexibles.
Cacique infortuné,
Tes exploits ſont flétris, ton regne eſt terminé.
Ce jour en d'autres mains fait paſſer ta puiſſance.
Tes peuples aſſervis ſous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du ſoleil, vous triomphez de nous;
Vos arts ſur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais, quand nous tombons ſous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
Des nuages confus naiſſent de toutes parts....
Les ſiecles ſont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts menſongers ceſſez les vains preſtiges.

Les prêtres ſe retirent, après quoi l'on entend le chœur ſuivant, derriere le théatre.

CHŒUR derriere le théatre.

O ciel! ô ciel! quels prodiges nouveaux!
Et quels monſtres ailés paroiſſent ſur les eaux!

DIGIZÉ.

Dieux! quels ſont ces nouveaux prodiges?

CHŒUR derriere le théatre.

O ciel! ô ciel &c.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide;
Allons appaiſer ſes tranſports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous, quel vain eſpoir vous guide?
Contre l'arrêt des Dieux que ſervent vos efforts!
Mais il ne m'entend plus, il fuit, deſtin ſévere,
Ah! ne puis-je du moins, dans ma douleur amere,
Sauver un de ſes jours, au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théatre repréſente un rivage entrecoupé d'arbres & de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte eſpagnole, au ſon des trompettes & des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS, triomphons ſur la terre & ſur l'onde,
Donnons des loix à l'univers.
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde,
Il eſt fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue, & de l'autre l'étendard de Caſtille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux,

Perdez la liberté ;

(*Il plante l'étendard en terre.*)

Mais portez, ſans murmure,
Un joug encor plus précieux.
Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Éterniſa ſon nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadés, l'impétueux Alcide
Borna ſa courſe & ſes travaux.
Un art audacieux, en nous ſervant de guide,
De l'immenſe Océan nous a ſoumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide,
A l'égal de tous ces héros!
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Entrez, par les plaiſirs, au chemin de la gloire :
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce peuple ſauvage étonnez les regards.

CHŒUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.

On danſe.

ALVAR.

Fiere Caſtille, étends par-tout tes loix,
Sur toute la nature exerce ton empire ;
Pour combler tes brillants exploits,
Un monde entier n'a pu ſuffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage ;
Le ciel en fit notre partage,

Quand il rendit l'abord de ces climats
Acceſſible à notre courage.
Fiere Caſtille, &c.

Danſes guerrieres.

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redoutables,
Allez remplir de grands deſtins:
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes ſont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun ſe couronne à ſon tour:
Guerriers, vous y portez l'empire d'Iſabelle,
Nous y portons l'empire de l'amour.
Volez, conquérans, &c.

Danſes.

ALVAR & LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Uniſſez-vous, ſoumettez l'univers.
Si quelqu'un ſe dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il ſoit chargé de fers.

COLOMB.

C'eſt aſſez exprimer notre allégreſſe extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux tranſports.
Allons aux habitans, qui vivent ſur ces bords,
De leur nouveau deſtin porter l'arrêt ſuprême.
Alvar, de nos vaiſſeaux ne vous éloignez pas;

Dans ces détours cachés diſperſez vos ſoldats.
La gloire d'un guerrier eſt aſſez ſatisfaite,
S'il peut favoriſer une heureuſe retraite:
Allez; ſi nous avons à livrer des combats,
Il ſera bientôt tems d'illuſtrer votre bras.

CHŒUR.

Triomphons, triomphons ſur la terre & ſur l'onde;
Portons nos loix au bout de l'univers:
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde:
Nous ſommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II.

CARIME *ſeule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage funeſte,
Tyrans de la raiſon, où guidez-vous mes pas?
C'eſt aſſez déchirer mon cœur par vos combats;
Ha! du moins éteignez un feu que je déteſte,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'eſpere en vain, l'ingrat y regne encore,
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, &c.

Mais que ſervent ces pleurs ?....Qu'elle pleure elle-même.
C'eſt ici le ſéjour des enfans du ſoleil ,
Voilà de leur abord le ſuperbe appareil,
Qu'y viens-je faire hélas ! dans ma fureur extrême ?
Je viens leur livrer ce que j'aime ,
Pour leur livrer ce que je hais !
Oſes-tu l'eſpérer , infidele Carime ?
Les fils du ciel ſont-ils faits pour le crime ?
Ils déteſteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé.....s'ils ont des cœurs ſenſibles ;
Ah ! ſans doute ils le ſont, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inacceſſibles
Aux tourmens de l'amour !

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

QUE vois-je! Quel éclat! Ciel! Comment tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déſerts!
Que ſerviront ici la valeur & les armes?
C'eſt à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de ſe proſterner.*

Je ſuis encor, ſeigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit.....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus;
Mais où brille votre préſence,
C'eſt à vous ſeule qu'ils ſont dus.

CARIME.

Quoi donc! refuſez-vous, ſeigneur, qu'on vous adore?
N'êtes-vous pas des Dieux!

ALVAR.

On ne doit adorer que vous ſeule en ces lieux,

Au titre de héros nous aſpirons encore.
Mais daignez m'inſtruire à mon tour,
Si mon cœur en ce lieu ſauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour.

CARIME.

Vous ſéduiſez le mien par un ſi doux langage,
Je n'en attendois pas de tels en ce ſéjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes ſoins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de déſavantage :
Ces lieux groſſiers ne ſont pas faits pour vous:
Daignez nous ſuivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence eſt un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encore ; & je veux que cette iſle,
Avant la fin du jour, reconnoiſſe vos loix.
Les peuples effrayés vont d'aſyle en aſyle
Chercher leur ſûreté dans le fond de nos bois :
Le Cacique lui-même en d'obſcures retraites
A dépoſé ſes biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes ſecretes.
Des otages ſi chers.....

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs ſoient ſatisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur ſuffit pour nous la procurer.
Vos ſoins ne ſerviroient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux aſſurer.

CARIME.

Ainſi, tout ſe refuſe à ma juſte colere !

ALVAR.

Juſte ciel, vous pleurez ! ai-je pu vous déplaire ?
Parlez, que falloit-il ?....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
Quel monſtre a pu former ce deſſein téméraire ?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

Il mourra : c'eſt fait de ſon deſtin.
Tous moyens ſont permis pour punir une offenſe,
Pour courir à la gloire il n'eſt qu'un ſeul chemin ;
Il en eſt cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs & vos appas ;

Mais mon zele empreſſé n'eſt pas ici le maître:
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparoître:
Je vais tout préparer pour marcher ſur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, uniſſez-vous;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne réſiſte à vos coups.

ALVAR.

La colere en eſt plus ardente,
Quand ce qu'on aime eſt outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine eſt changé,
La rage eſt cent fois plus puiſſante.

ENSEMBLE.

Vengeance. amour, uniſſez-vous, &c.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théatre change & repréſente les appartemens du Cacique.

SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ *ſeule.*

TOurmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales,
Triſtes preſſentimens, vous voilà donc remplis.
Funeſte trahiſon d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, reſtez-vous impunis?
Hélas! dans mon effroi timide,
Je ne ſoupçonnois pas, cher & fidele époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de ſi rudes coups.
Je connois trop ton cœur, le ſort qui nous ſépare
Terminera tes jours:
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales, &c.
Cacique redouté, quand cette heureuſe rive
Retentiſſoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouſe captive
Dans le palais de tes ayeux!

SCENE

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VEnez-vous insulter à mon sort déplorable?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon cœur commence à vous plaindre,
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence,
Quand le cœur se croit outragé :
A peine a-t-on puni l'offense,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y falloit être sensible.

ENSEMBLE.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices,
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs?
Fais-tu de nos ſupplices
Tes plus cheres douceurs?
Nos tourmens ſont-ils tes délices?
Te nourris-tu de nos pleurs?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs?

CARIME.

Quel bruit ici ſe fait entendre!
Quels cris! Quels ſons étincelans!

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les tranſports violens.....
Si c'étoit lui.....Grands dieux! qu'oſe-t-il entreprendre.
Le bruit redouble, hélas! peut-être il va périr;
Ciel! juſte ciel, daigne le ſecourir.

(*On entend des décharges de mouſqueterie qui ſe mêlent au bruit de l'orcheſtre.*)

ENSEMBLE.

Dieux! quel fracas, quel bruit, quels éclats de tonnerre!
Le ſoleil irrité renverſe-t-il la terre!

SCENE III.

COLOMB *ſuivi de quelques guerriers*;
DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST aſſez. Épargnons de foibles ennemis.
Qu'ils ſentent leur foibleſſe avec leur eſclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en ſeront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais ô ciel! c'eſt lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé*, & *les acteurs précédens.*

ALVAR.

JE l'ai surpris, qui seul, ardent & furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême ?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, & mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colere ?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi ; va, remplis tes projets.
Fils du soleil, de tes heureux succès
Rends grace aux foudres de ton pere,
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainſi donc ton arrêt eſt dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colere extrême ;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,
De deux tendres époux la vie & la couronne ?
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer :
Ou ſi votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre priere ?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'eſpere,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les Dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait ſi je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excuſez deux époux, deux amans trop ſenſibles,
Tout leur crime eſt dans leur amour.
Ah ! ſi vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles ?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point ?

COLOMB.

Allez, je ſuis vaincu.
Cacique malheureux, remonte ſur ton trône.
(*On lui rend ſon épée.*)
Reçois mon amitié, c'eſt un bien qui t'eſt dû.
Je ſonge, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(*A Carime.*)
Pour ces triſtes climats la vôtre n'eſt pas née.
Senſible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Eſpagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de ſavoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'eſt toi qui viens de le donner;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle.
Tes armes n'avoient pu dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as ſoumis par tes bienfaits.
Sois ſûr, dès cet inſtant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empreſſé, de ſujet plus fidele.

COLOMB.

Je te veux pour ami, ſois ſujet d'Iſabelle.
Vante-nous déſormais ton éclat prétendu,
Europe, en ce climat ſauvage,

On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous, que, des deux bouts du monde,
Le deſtin raſſemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux?
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les cœurs & les yeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux ſont les enfans des arts,
Et le monde en eſt la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous, que des deux bouts du monde
Le deſtin raſſemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux.

SCENE V.

Les acteurs précédens, peuples Eſpagnols & Amériquains.

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons, formons d'aimables jeux:
Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs & les yeux.

UN AMÉRIQUAIN.

Il n'eſt point de cœur ſauvage
Pour l'amour:
Et dès qu'on s'engage
En ce ſéjour,
C'eſt ſans partage.
Point d'autres plaiſirs
Que de douces chaînes,
Nos uniques peines
Sont nos vains deſirs,
Quand des inhumaines
Cauſent nos ſoupirs.
Il n'eſt point &c.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons

Les ondes,
Nos plaiſirs auront leur tour.
Découvrir
De nouveaux mondes,
C'eſt offrir
De nouveaux mirthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carriere,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumiere,
L'amour fait ſentir ſes feux.
Soleil! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, &c.

CHŒUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos tréſors & l'abondance,
Uniſſons par notre alliance
Deux mondes ſéparés par l'abime des mers.

Fin du troiſieme & dernier acte.

AIR

Ajouté à la fête du troiſieme acte.

DIGIZÉ.

TRIOMPHES, amour, regnes en ces lieux,
Retour de mon bonheur, doux tranſports de ma flamme.
Plaiſirs charmans, plaiſirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaiſirs font la félicité,
Mais c'eſt toi qui la rend conſtante.

FRAGMENS
D'IPHIS,
TRAGÉDIE.
POUR

L'académie royale de muſique.

ACTEURS.

ORTULE, *roi d'Élide.*

PHILOXIS, *prince de Micenes.*

ANAXARETTE, *fille du feu roi d'Élide.*

ÉLISE, *princeſſe de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *officier de la maiſon d'Ortule.*

ORANE, *ſuivante d'Éliſe.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

CHŒUR *de guerriers.*

CHŒUR *de la ſuite d'Anaxarette.*

CHŒUR *de dieux & de déeſſes.*

CHŒUR *de ſacrificateurs & de peuples.*

CHŒUR *de furies danſantes.*

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théatre repréſente un rivage, &, dans le fond, une mer couverte de vaiſſeaux.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin votre joie eſt parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du roi la main d'Anaxarette;
Elle conſent ſans peine à ce choix glorieux;
L'aſpect d'un ſouverain puiſſant, victorieux,
Efface dans ſon cœur la plus vive tendreſſe:
Le trop conſtant Iphis n'eſt plus rien à ſes yeux,
La ſeule grandeur l'intéreſſe.

ÉLISE.

En vain tout paroît conſpirer
A favoriſer ma flamme;
Je n'oſe point encor, cher Orane, eſpérer
Qu'il devienne ſenſible aux tourmens de mon ame:
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter.
Son cœur eſt trop conſtant, ſon amour eſt trop tendre:

Non, rien ne pourra l'arrêter;
Il saura même aimer, sans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi! vous penseriez qu'il osât refuser
Un cœur qui borneroit les vœux de cent monarques?

ÉLISE.

Hélas! il n'a déja que trop su mépriser
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier sa naissance, son rang,
Et l'éclat dont brille le sang
Duquel les Dieux vous ont fait naître.

ÉLISE.

Quelques soient les aïeux dont il a reçu l'être,
Iphis fait mériter un plus illustre sort,
Et par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, sa vertu éclatante,
Ont su lui captiver mon cœur.
Je me ferois honneur
D'une semblable foiblesse,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employoit sa tendresse:
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,
Il a beau savoir que je l'aime,
Je n'en suis pas mieux dans son cœur.
Il ose soupirer pour la fille d'Ortule;

Elle-même juſqu'à ce jour
A ſu partager ſon amour :
Et malgré ſa fierté, malgré tout ſon ſcrupule,
Je l'ai vu s'attendrir & l'aimer à ſon tour.
Seule, de ſon ſecret je tiens la confidence ;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh ! qu'une telle confiance
Eſt dure à ſupporter pour mon cœur amoureux !

ORANE.

Quelque ſoit l'excès de ſa flamme,
Elle briſe aujourd'hui les nœuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de ſon ame,
Oublieroit-elle ainſi les vœux & les ſermens ?
Laiſſez agir le tems, laiſſez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont ſon cœur eſt épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.

ÉLISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.
Hélas ! je ſens couler mes pleurs.
Iphis, que tu ſerois perfide,
Si, ſans les partager, tu voyois mes douleurs.

Mais c'eſt aſſez tarder ; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête,
Je dois l'accompagner. Orane, ſuivez-moi.

SCENE II.

IPHIS *ſeul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure ſous ta loi!
Que mes maux ſont cruels ! que ma peine eſt extrême !
Je crains de perdre ce que j'aime;
J'ai beau m'aſſurer ſur ſon cœur,
Je ſens, hélas ! que ſon ardeur
M'eſt une trop foible aſſurance
Pour me rendre mon eſpérance.
Je vois déja ſur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers,
Au milieu de mille guerriers,
Lui préſenter un doux hommage :
En cet état oſe-t-on refuſer
Un amant tout couvert de gloire ?
Hélas ! je ne puis accuſer
Que ſa grandeur & ſa victoire !
De funeſtes preſſentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette.....Dieux.....trahiriez-vous ma flamme?

AIR.

Quel prix de ma conſtante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!

Éliſe

Éliſe étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refuſé ſon cœur.
Quel prix de ma conſtante ardeur,
Si vous deveniez infidele !

SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne ;
Votre bras eſt le ſeul appui
Qui vient de raſſurer mon trône :
Vous avez terraſſé mes plus fiers ennemis ;
Tout parle de votre victoire.
Des ſujets révoltés vouloient ternir ma gloire,
Votre valeur les a ſoumis :
Jugez de la grandeur de ma reconnoiſſance
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous poſſédez déja la ſuprême puiſſance ;
Soyez encore heureux époux.
Je diſpoſe d'Anaxarette,
Ortule, en expirant, m'en laiſſa le pouvoir.
Philoxis, ſi ſa main peut flatter votre eſpoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'aprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, ſeigneur,
Que mes plaiſirs ſont doux, qu'ils ſont remplis de charmes!

Ah ! l'heureux ſuccès de mes armes
Eſt bien payé par un ſi grand bonheur !

AIR.

Tendre amour, aimable eſpérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenſer la plus parfaite ardeur,
Je reçois aujourd'hui le prix de ma conſtance.
Ce que j'ai ſenti de ſouffrance
N'eſt rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable eſpérance,
Régnez à jamais dans mon cœur :
Je vais poſſéder ce que j'aime ;
Ah ! Philoxis eſt trop heureux !

LE ROI.

Je ſens une joie extrême,
De pouvoir combler vos vœux.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede aux plus vives alarmes,
Livrons-nous aux plus doux plaiſirs ;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes ;
Nous ne formerons plus d'inutiles deſirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes,
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos ſoupirs.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede, &c.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,
Tout préparer dès ce moment :

Vous allez être heureux amant :
C'eſt le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur ;
Allons, ſur mes vaiſſeaux triomphant & vainqueur,
De dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.

SCENE IV.

ANAXARETTE *ſeule.*

AIR.

JE cherche en vain à diſſiper mon trouble,
Non, rien ne ſauroit l'appaiſer ;
J'ai beau m'y vouloir oppoſer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il eſt donc vrai, j'épouſe Philoxis,
Et j'ai pu conſentir à trahir ma tendreſſe !
C'eſt inutilement que mon cœur s'intéreſſe
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puiſſans, qu'une ſi douce flamme ;
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu paſſer juſqu'en mon ame
Sans offenſer ma gloire & mon honneur :
Je cherche en vain, &c.
Je ſens encore tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inſpire,
Et je m'apperçois trop qu'à leur tour
Mes yeux verſent des pleurs, & que mon cœur ſoupire.

Mais quoi pourrois-je balancer ?
Pour deux objets puis-je m'intéreſſer ?
L'un eſt roi triomphant, l'autre amant ſans naiſſance ;
Ah ! ſans rougir je ne puis y penſer ;
Et j'en ſens trop la différence,
Pour oſer encore héſiter :
Non, ſachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impoſe.
Régnons, mon rang ne me propoſe
Qu'une couronne à ſouhaiter ;
Et je ne ſerois plus digne de la porter,
Si je déſirois autre choſe.

SCENE V.

ÉLISE, ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette qui entre avec Éliſe.

ÉLISE.

PHILOXIS eſt enfin de retour en ces lieux,
Il ramene avec lui l'amour & la victoire ;
Et cet amant, comblé de gloire,
En vient faire hommage à vos yeux :
Ces vaiſſeaux triomphans, autour de ce rivage,
Semblent annoncer ſes exploits.
Nos ennemis vaincus, & ſoumis à nos loix,
Sont des preuves de ſon courage.
Princeſſe, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne ;
Qu'avec plaiſir on porte une couronne,
Quand on la reçoit de l'amour.

ANAXARETTE.

Je ſens l'excès de mon bonheur extrême,
Et je vois accomplir mes plus tendres deſirs.
Hélas ! que ne puis-je de même
Voir finir mes tendres ſoupirs !

On entend des trompettes & des timballes derriere le théatre.

Mais qu'entends-je ? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs ?

ÉLISE.

Quels ſons harmonieux ! quels éclatants concerts !

ENSEMBLE.

Ciel ! quel auguſte aſpect paroît ſur cette terre !

SCENE VI.

Ici quatre trompettes paroiſſent ſur le théatre, ſuivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ÉLISE, *ſuite d'Anaxarette, chef des guerriers, chœur de guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarette.*

RECEVEZ, aimable princeſſe,
L'hommage d'un amant tendre & reſpectueux.
C'eſt de ſa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ſes vœux & ſa richeſſe.

(*En cet endroit on voit entrer, au ſon des trompettes, pluſieurs guerriers, vêtus légérement, qui portent des*

préſens magnifiques à la fin deſquels eſt un beau trophée ; ils forment une marche, & vont en danſant offrir leurs préſens à la princeſſe, pendant que le chef des guerriers chante.)

LE CHEF *des guerriers.*

Régnez à jamais ſur ſon cœur,
Partagez ſon amour extrême,
Et que de ſa flamme même
Puiſſe naître votre ardeur.

Et vous guerriers, chantons l'heureuſe chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre ſouveraine,
Sous ſes loix vivons ſans peine :
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des guerriers.

Chantons, chantons l'heureuſe chaîne
Qui va couronner nos vœux ;
Honorons notre ſouveraine,
Sous ſes loix vivons ſans peine ;
Soyons à jamais heureux.

ÉLISE.

Jeunes cœurs, en ce ſéjour
Rendez-vous ſans plus attendre,
Craignez d'irriter l'amour.
Chaque cœur doit à ſon tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain ſe défendre,
Il faut aimer un jour.

IN NUPTIAS
CAROLI EMANUELIS,
INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,
DUCIS SABAUDIÆ, &c.
ET
REGINÆ AUGUSTISSIMÆ
ELISABETHÆ.

ODE.

ERGO nunc vatem, mea muſa, Regi
Plectra juſſiſti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine Regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius belli Deus excitárat,
Omnis armorum ſtrepitu fremebat
Itala tellus.

Interim cæco latitans ſub antro
Mœſta pax diros hominum tumultus
Audit, undanteſque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroe mprocul æſtuantem,
Carolum agnoſcit ſpoliis onuſtum;
Diva ſuſpirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce, Princeps,
Ne caput ſacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te diu Movors ferus occupavit,
Teque palmarum ſeges ampla ditat,
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe ſenſus.

Ecce divinam ſuper puellam,
Præmium pacis, tibi deſtinarunt
Sanguinem regum, Lotharæque claram
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,
Sanctitas morum, pietaſque caſtæ
Hoſpita mentis.

Paruit Princeps monitis Deorum,
Ergo feſtina generoſa virgo,
Nec ſoror, nec te lacrimis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat ſurgens ſuper aſtra moles,
Se tibi ſenſim juga celſa prono
Culmine ſiſtent.

Cernis ? ô ! quanta ſpecioſa pompa
Ambulat, currum teneri lepores
Ambiunt, ſponſæ ſedet & modeſto
Gratia vultu.

Rex ut attenta bibit aure famam !
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confeſtim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in cœlo radiis coruſcans
Vulgus aſtrorum tenebris recondit
Phœbus, auguſto micat inter omnes
Lumine Princeps.

Carole, heroum generoſe ſanguis,
Quâ lirâ vel quo ſatis ore poſſim
Mentis excelſæ titulos & ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus ſua conſecravit,
Arte qua cœlum meruêre cœlum
Scandere tendis.

Clara ſeu bello referas trophæa,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monſtrant monumenta magnum
Inclita Regem.

Venit, ô ! feſtos geminate plauſus,
Venit optanti data diva terræ,
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia venit.

Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis Aprili via ridet hertrâ,
Floribus ſpirant, viridique lucent
Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni;
Obviam paſſim tibi corda currunt,
Regia conjux.

Aſpicis? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas ſimulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit aſtris.

Audiunt colles, & opaca longè
Colla ſubmittunt, trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.

Vive ter centum, bone Rex, per annos;
Sic thori conſors bona, vive; veſtrum
Vivat æternum genus, & Sabaudis
Imperet annis.

Offerebat Regi, &c.
JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupenſis.

TRADUCTION.

MUSE, vous exigez de moi que je conſacre au Roi de nouveaux chants, inſpirez-moi donc des vers dignes d'un ſi grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avoit ſemé la diſcorde entre les peuples de l'Europe : toute l'Italie retentiſſoit du bruit des armes; pendant que la triſte paix entendoit du fond d'une antre obſcure les tumultes furieux, excités par les humains, & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de ſang. Elle diſtingue de loin un héros enflammé par ſa valeur; c'eſt Charles qu'elle reconnoît, chargé de glorieuſes dépouilles. La déeſſe l'aborde en ſoupirant, & tâche de le fléchir par ſes larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage? Épargnez des ennemis vaincus; épargnez-vous vous-même, & n'expoſez plus votre tête ſacrée à de ſi grands périls; le cruel Mars vous a trop long-tems occupé. Vous êtes chargé d'une ample moiſſon de palmes. Il eſt tems déſormais que la paix ait part à vos ſoins, & que vous livriez votre cœur à des ſentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les dieux vous ont deſtiné une jeune & divine princeſſe

du ſang des rois, illuſtre par tant de héros que l'auguſte maiſon de Lorraine a produits, & qu'elle compte parmi ſes ancêtres. Un ſi digne préſent eſt la récompenſe de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la ſainteté de vos mœurs, & de cette douce humanité, ſi naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquieſce aux exhortations des dieux. Hâtez-vous, généreuſe princeſſe, ne vous laiſſez point retarder par les larmes d'une ſœur & d'une mere affligée. Que ces monts couverts de neige, dont le ſommet ſe perd dans les cieux, ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaiſſeront pour favoriſer votre paſſage.

Voyez avec quel cortege brillant marche cette charmante épouſe, les Graces environnent ſon char, & ſon viſage modeſte eſt fait pour plaire.

Cependant le roi écoute avec empreſſement tous les éloges que répand la Renommée. Il part, accompagné d'une cour pompeuſe. Il vole, emporté par l'impatience de ſon amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le ciel, par la vivacité de ſes rayons, la lumiere des autres aſtres, ainſi brille cet auguſte prince au milieu de tous ſes courtiſans.

Charles, généreux ſang des héros, quels accords aſſez ſublimes, quels vers aſſez majeſtueux pourrai-je

employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame & l'intrépidité de ta valeur. Ce fera, grand Prince, en méditant ſur les hauts faits de tes magnanimes ayeux que leur vertu a conſacrés ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, & qu'en paix tu cultives les beaux arts, mille monumens illuſtres témoignent la grandeur de ton regne.

Mais redoublez vos chants d'allégreſſe ; je vois arriver cette reine divine que le ciel accorde à nos vœux : elle vient ; c'eſt elle qui a ramené de doux loiſirs parmi les peuples. A ſon abord l'hiver fuit, toutes les routes ſe parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure, & ſe couvrent de fleurs. Auſſi-tôt les maîtres & les ſerviteurs quittent leur labourage & accourent pleins de joie. Royale épouſe, les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes ſortes de figures. Voyez fuir la nuit ; voyez cette pluye d'Aſtrée qui ſemble ſe détacher du ciel.

Le bruit ſe fait entendre dans les montagnes, & paſſe bien loin au-deſſus de leurs cimes maſſives, les

ſapins d'alentour étonnés en frémiſſent, & les échos des Alpes en redoublent le retentiſſement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carriere: vivez de même, digne épouſe; que votre poſtérité vive éternellement & donne ſes loix à la Savoie.

LE VERGER
DES
CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aſpernatur amicum:
Raraque non humilem calcat faſtoſa clientem.

AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuſer des vers à des perſonnes que j'honorois, & que je reſpectois infiniment, parce que je m'étois déſormais interdit d'en faire. J'oſe eſpérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenſeront point; & je crois pouvoir dire, ſans trop de rafinement, qu'ils ſont l'ouvrage de mon cœur, & non de mon eſprit. Il eſt même aiſé de s'appercevoir que c'eſt un enthouſiaſme impromptu, ſi je puis parler ainſi, dans lequel je n'ai gueres ſongé à briller. De fréquentes répétitions dans les penſées, & même dans les tours, & beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empreſſé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que ſi l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces ſortes de belles choſes qu'on appelle des jeux d'eſprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuſer auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, & auprès des perſonnes de mérite, de n'en avoir pas aſſez dit de bien; le ſilence que je garde à l'égard des pre-

miers n'eſt pas ſans fondement: quant aux autres, j'ai l'honneur de les aſſurer que je ſerai toujours infiniment ſatisfait de m'entendre faire le même reproche.

Il eſt vrai qu'en félicitant madame de W*** ſur ſon penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre ſur beaucoup d'autres vérités, non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être ici un panégyriſte, mais ſimplement un homme ſenſible & reconnoiſſant, qui s'amuſe à décrire ſes plaiſirs.

On ne manquera pas de s'écrier: un malade faire des vers! un homme à deux doigts du tombeau! C'eſt préciſément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la ſociété; l'état où je ſuis ne me permet de travailler qu'à ma propre ſatisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens & de ſanté ne paſſent pas autrement leur vie entiere? Il faudroit auſſi ſavoir ſi ceux qui me feront ce reproche ſont diſpoſés à m'employer à quelque choſe de mieux.

LE VERGER DES *CHARMETTES.*

VERGER cher à mon cœur, ſéjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me diſpenſe,
Solitude charmante, aſyle de la paix,
Puiſſé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais!

O jours délicieux, coulez ſous vos ombrages!
De Philomele en pleurs les languiſſans ramages,
D'un ruiſſeau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme ſéducteur.
J'apprends ſur votre émail à jouir de la vie:
J'apprends à méditer ſans regret, ſans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels inſenſés;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre pouſſés,
N'enflamment point mon cœur du deſir de les ſuivre.
A de plus grands plaiſirs je mets le prix de vivre;
Plaiſirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,
A mon cœur enchanté vous êtes toujours ſûrs.
Soit qu'au premier aſpect d'un beau jour prêt d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un ſoleil levant dore,
Soit que vers le midi, chaſſé par ſon ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyere,
Je ris tranquilement de l'humaine miſere;

Ou bien avec Socrate & le divin Platon
Je m'exerce à marcher ſur les pas de Caton :
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ſes voiles,
Découvre à mes regards la lune & les étoiles,
Alors, ſuivant de loin la Hire & Caſſini,
Je calcule, j'obſerve, & près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'æther nous recele,
Je pouſſe, en raiſonnant, Huyghens & Fontenelle:
Soit enfin que, ſurpris d'un orage imprévu,
Je raſſure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvantent les vents qui ſiflent ſur ſa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux & ſatisfait,
Je ne deſire point un bonheur plus parfait.

O vous, ſage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces tranſports d'une indiſcrette verve;
Quoique j'euſſe promis de ne rimer jamais,
J'oſe chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, ſi mon cœur jouit du ſort le plus tranquille,
Si je ſuis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous ſeule un ſi rare préſent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercénaires,
Par des avis cruels plutôt que ſalutaires,
Cent fois ont eſſayé de m'ôter vos bontés :
Ils ne connoiſſent pas le bien que vous goutez,
En faiſant des heureux, en eſſuyant des larmes:
Ces plaiſirs délicats pour eux n'ont point de charmes.

De Tite & de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le ſiecle où nous ſommes?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens?
Peut-il, dans la miſere, être d'honnêtes gens?
Et ne vaut-il pas mieux employer ſes richeſſes
A jouir des plaiſirs qu'à faire des largeſſes?
Qu'ils ſuivent à leur gré ces ſentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire;
Mon cœur ſait, s'il le faut, affronter la miſere,
Et plus délicat qu'eux, plus ſenſible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'aſſurance publique,
Cet écrit en ſera le témoin authentique,
Que ſi jamais ce ſort m'arrache à vos bienfaits,
Mes beſoins juſqu'aux leurs ne recourront jamais.

Laiſſez des envieux la troupe mépriſable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en eſt pas moins au fond de votre cœur,
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des ſerpens dont elles ſont nourries,
Le crime & les remords portent au fond des leurs
Le triſte châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable, & de ſecours indigne,

Qui ne vit que de vols, & dont enfin le ſort
Eſt de faire du mal en ſe donnant la mort:
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuiſſante;
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante;
Ils voudroient d'un grand roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles ſoins illuſtrent ſes projets.
Leur baſſe jalouſie, & leur fureur injuſte,
N'arriveront jamais juſqu'à ſon trône auguſte,
Et le monſtre qui regne en leurs cœurs abattus
N'eſt pas fait pour braver l'éclat de ſes vertus.
C'eſt ainſi qu'un bon roi rend ſon empire aimable;
Il ſoutient la vertu que l'infortune accable:
Quand il doit menacer, la foudre eſt en ſes mains.
Tout roi, ſans s'élever au deſſus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre;
Mais s'il fait des heureux, c'eſt un Dieu ſur la terre.
Charles, on reconnoît ton empire à ſes traits;
Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits,
Tes ſujets égalés éprouvent ta juſtice;
On ne réclame plus par un honteux caprice
Un principe odieux, proſcrit par l'équité,
Qui, bleſſant tous les droits de la ſociété,
Briſe les nœuds ſacrés dont elle étoit unie,
Refuſe à ſes beſoins la meilleure partie,
Et prétend affranchir de ſes plus juſtes loix
Ceux qu'elle fait jouir de ſes plus riches droits.
Ah! s'il t'avoit ſuffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ſes rois briller aux champs de Mars!

Mais ce n'eſt pas aſſez d'épouvanter la terre ;
Il eſt d'autres devoirs que les ſoins de la guerre ;
Et c'eſt par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui
Trouve en toi ſon vengeur, ſon pere & ſon appui.
Et vous, ſage Warens, que ce héros protege,
En vain la colomnie en ſecret vous aſſiege,
Craignez peu ſes effets, bravez ſon vain courroux,
La vertu vous défend, & c'eſt aſſez pour vous :
Ce grand roi vous eſtime, il connoît votre zele,
Toujours à ſa parole il ſait être fidele,
Et pour tout dire, enfin, garant de ſes bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.
On me connoît aſſez, & ma muſe ſévere
Ne ſait point diſpenſer un encens mercénaire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a ſouillé dans mes vers l'auguſte vérité.
Vous mépriſez vous-même un éloge inſipide,
Vos ſinceres vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la ſageſſe en vous n'exclut point tout défaut.
Sur cette terre hélas ! telle eſt notre miſere,
Que la perfection n'eſt qu'erreur & chimere !
Connoître mes travers eſt mon premier ſouhait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile :
Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
Qui ſouvent à leurs yeux a cauſé vos malheurs.
Reconnoiſſez en vous les foibles des bons cœurs :
Mais ſachez qu'en ſecret l'éternelle ſageſſe
Hait leurs fauſſes vertus plus que votre foibleſſe ;

Et qu'il vaut mieux cent fois ſe montrer à ſes yeux.
Imparfait, comme vous, que vertueux comme eux.

Vous donc, dès mon enfance attachée à m'inſtruire,
A travers ma miſere hélas! qui crutes lire
Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
Vous, que j'oſe appeller du tendre nom de mere,
Acceptez aujourd'hui cet hommage ſincere,
Le tribut légitime, & trop bien mérité,
Que ma reconnoiſſance offre à la vérité.
Oui, ſi quelques douceurs aſſaiſonnent ma vie,
Si j'ai pu juſqu'ici me ſouſtraire à l'envie,
Si le cœur plus ſenſible, & l'eſprit moins groſſier,
Au deſſus du vulgaire on m'a vu m'élever,
Enfin, ſi chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant juſqu'à l'Etre ſuprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, & leurs biens & leurs maux:
Tantôt, philoſophant ſur les loix naturelles,
J'entre dans le ſecret des cauſes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les reſſorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répete encor, ce ſont-là vos ouvrages,
Vertueuſe Warens, c'eſt de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, & les ſolides biens.

Sans craintes, ſans deſirs, dans cette ſolitude,
Je laiſſe aller mes jours exemts d'inquiétude:

O que mon cœur touché ne peut-il à ſon gré
Peindre ſur ce papier, dans un juſte degré,
Des plaiſirs qu'il reſſent la volupté parfaite.
Préſent dont je jouis, paſſé que je regrette,
Tems précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en ſoucis ſuperflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'eſpace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délaſſe;
Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche & Newton,
Je monte ma raiſon ſur un ſublime ton,
J'examine les loix des corps & des penſées,
Avec Locke je fais l'hiſtoire des idées:
Avec Képler, Wallis, Barrow, Rainaud, Paſcal,
Je devance Archimede, & je ſuis l'Hôpital (*).
Tantôt à la phyſique appliquant mes problémes,
Je me laiſſe entraîner à l'eſprit des ſyſtêmes:
Je tatonne Deſcartes & ſes égaremens,
Sublimes, il eſt vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypotheſe infidele,
Content d'étudier l'hiſtoire naturelle.
Là, Pline & Nieuventit, m'aidant de leur ſavoir,
M'apprennent à penſer, ouvrir les yeux & voir.
Quelquefois, deſcendant de ces vaſtes lumieres,
Des différens mortels je ſuis les caracteres.
Quelquefois, m'amuſant juſqu'à la fiction,
Télémaque & Séthos me donnent leur leçon,

(*) Le marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyſe des infiniments petits, & de pluſieurs autres ouvrages de mathématique.

Ou bien dans Cléveland j'obſerve la nature,
Qui ſe montre à mes yeux touchante & toujours pure.
Tantôt auſſi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Geneve, jadis ſi ſage, ô ma chere patrie!
Quel démon dans ton ſein produit la frénéſie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le ſang t'acheta les douceurs du repos!
Tranſportés aujourd'hui d'une ſoudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'eſclavage?
Trop tôt peut-être hélas! pourrez-vous le trouver!
Mais, s'il eſt encor tems, c'eſt à vous d'y ſonger.
Jouiſſez des bienfaits que Louis vous accorde,
Rappellez dans vos murs cette antique concorde.
Heureux! ſi, reprenant la foi de vos ayeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous tendre Racine, ô vous aimable Horace!
Dans mes loiſirs auſſi vous trouvez votre place:
Claville, S. Aubin, Plutarque, Mézerai,
Deſpréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous, trop doux la Mothe, & toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur reſtera toujours chere,
Mais mon goût ſe refuſe à tout frivole écrit,
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuſer l'eſprit.
Il a beau prodiguer la brillante antitheſe,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaiſe,
Le cœur, plus que l'eſprit, a chez moi des beſoins,
Et s'il n'eſt attendri, rebute tous ſes ſoins.

C'eſt ainſi que mes jours s'écoulent ſans alarmes.
Mes yeux ſur mes malheurs ne verſent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois alterent mon repos,
C'eſt pour d'autres ſujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, les miſeres,
Veulent décourager la fin de ma carriere;
D'Épictete aſſervi la ſtoïque fierté
M'apprend à ſupporter les maux, la pauvreté;
Je vois, ſans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'eſt point effroyable;
Et le mal dont mon corps ſe ſent preſque abattu
N'eſt pour moi qu'un ſujet d'affermir ma vertu.

ÉPITRE

A M. DE BORDES.

TOI qu'aux jeux du Parnaſſe Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muſe timide ;
De mes foibles eſſais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais hélas ! je n'ai point, pour tenter la carriere,
D'un athlete animé l'aſſurance guerriere,
Et, dès les premiers pas, inquiet & ſurpris,
L'haleine m'abandonne & je renonce au prix.
Bordes, daignes juger de toutes mes alarmes,
Vois quels ſont les combats, & quelles ſont les armes,
Ces lauriers ſont bien doux, ſans doute, à remporter ;
Mais quelle audace à moi d'oſer les diſputer !
Quoi ! j'irois, ſur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de triſtes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités.
Plus heureux, ſi tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire,
Quand des ſifflets publics, par bonheur préſervés,
Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés ;
Dis-moi, ſur quel ſujet s'exercera ma muſe ?
Tout poëte eſt menteur, & le métier l'excuſe ;
Il ſait en mots pompeux faire d'un riche un fat,
D'un nouveau Mécénas un pilier de l'État.
Mais moi, qui connois peu les uſages de France,

Moi, fier républicain que bleſſe l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui;
Et ne ſais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La ſotte vanité me révolte & m'irrite.
Le riche me mépriſe, & malgré ſon orgueil,
Nous nous voyons ſouvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inſpire,
Mon cœur ſincere & franc abhorre la ſatyre:
Trop découvert peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité ſans l'abreuver de fiel.

Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne ſait point en ſes vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquiſes,
Jamais d'un vil Créſus n'encenſa les ſottiſes.

O vous, qui dans le ſein d'une humble obſcurité
Nourriſſez les vertus avec la pauvreté,
Dont les deſirs bornés dans la ſage indigence
Mépriſent ſans orgueil une vaine abondance,
Reſtes trop précieux de ces antiques tems,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, ſimples dans leur parure,
Ne ſentoient de beſoins que ceux de la nature;
Illuſtres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites, quels ſont vos noms? Il me ſera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éterniſer au temple de mémoire;

Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver,
Ces noms ſi reſpectés ſauront les conſerver.

MAIS pourquoi m'occuper d'une vaine chimere :
Il n'eſt plus de ſageſſe où regne la miſere :
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laiſſe en un triſte cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux diſcours ſur l'heureuſe indigence
M'ont bien l'air d'être nés du ſein de l'abondance :
Philoſophe commode, on a toujours grand ſoin
De prêcher des vertus dont on n'a pas beſoin.

BORDES, cherchons ailleurs des ſujets pour ma muſe,
De la pitié qu'il fait ſouvent le pauvre abuſe ;
Et décorant du nom de ſainte charité
Les dons dont on nourrit ſa vile oiſiveté,
Sous l'aſpect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjets ;
Mais je trouve à louer peu de pareils ſujets.

NON, célébrons plutôt l'innocente induſtrie,
Qui fait multiplier les douceurs de la vie,
Et ſalutaire à tous dans ſes utiles ſoins,
Par la route du luxe appaiſe les beſoins.
C'eſt par cet art charmant que ſans ceſſe enrichie
On voit briller au loin ton heureuſe patrie (*).

OUVRAGES précieux, ſuperbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ſes amuſemens,
Avec l'or & la ſoie a d'une main ſavante

(*) La ville de Lyon.

Formé de vos deſſeins la tiſſure élégante.
Turin, Londres en vain, pour vous le diſputer
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mélanges charmans, aſſortis par les graces,
Les laiſſent de bien loin s'épuiſer ſur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante & pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

VILLE heureuſe, qui fait l'ornement de la France,
Tréſor de l'univers, ſource de l'abondance,
Lyon, ſéjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts ſont reçus:
D'un ſage protecteur le goût les y raſſemble:
Apollon & Plutus, étonnés d'être enſemble,
De leurs longs différens ont peine à revenir,
Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes ſoins, Pallu (*): tu nous ramenes
Les ſiecles renommés & de Tyr & d'Athenes:
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et ſon peuple opulent ſemble un peuple de rois.

TOI, digne citoyen de cette ville illuſtre,
Tu peux contribuer à lui donner du luſtre,
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'eſt lui faire un vol que de plus différer?

(*) Intendant de Lyon.

COMMENT oſes-tu bien me propoſer d'écrire,
Toi, que Minerve même avoit pris ſoin d'inſtruire.
Toi de ſes dons divins poſſeſſeur négligent,
Qui vient parler pour elle encore en l'outrageant.
Ah! ſi du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma muſe, quelque jour, attendriſſant les cœurs,
Peut-être ſur la ſcene eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain; inſenſible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuiſſante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (*) n'a pas encore épuiſé ſes malheurs.

(*) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de ſes amis il refuſe conſtamment de mettre au théatre. *Note de l'auteur.*

ÉPITRE

A M. PARISOT,

Achevée le 10 *Juillet* 1742.

AMI, daignes ſouffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
Toi qui connus jadis mon ame toute entiere,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
Rappelle encor, pour moi, tes premieres bontés,
Rends tes ſoins à mon cœur, il les a mérités.

NE crois pas qu'alarmé par de frivoles craintes
De ton ſilence ici je te faſſe des plaintes,
Que par de faux ſoupçons, indignes de tous deux,
Je puiſſe t'accuſer d'un mépris odieux:
Non, tu voudrois en vain t'obſtiner à te taire,
Je ſais trop expliquer ce langage ſévere
Sur ces triſtes projets que je t'ai dévoilés
Sans m'avoir répondu, ton ſilence a parlé.
Je ne m'excuſe point, dès qu'un ami me blâme.
Le vil orgueil n'eſt pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de ſolides avis,
Avec bonté donnés, avec zele ſuivis:
J'ignore ces détours dont les vaines adreſſes
En autant de vertus transforment nos foibleſſes,
Et jamais mon eſprit, ſous de fauſſes couleurs,
Ne ſut à tes égards déguiſer ſes erreurs;

Mais qu'il me ſoit permis, par un ſoin légitime,
De conſerver du moins des droits à ton eſtime.
Peſe mes ſentimens, mes raiſons & mon choix,
Et décide mon ſort pour la derniere fois.

Né dans l'obſcurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du ſort la triſte expérience,
Et s'il eſt quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par ſes faveurs il m'a perſécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas! pour quel uſage?
Qu'il m'a vendu bien cher un ſi vain avantage!
Je ſuis libre en effet: mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah! s'il falloit un jour, abſent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languiſſante vie,
S'il falloit baſſement ramper auprès des grands:
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans!
Mais ſur d'autres leçons on forma ma jeuneſſe,
On me dit de remplir mes devoirs ſans baſſeſſe,
De reſpecter les grands, les magiſtrats, les rois;
De chérir les humains & d'obéir aux loix:
Mais on m'apprit auſſi qu'ayant par ma naiſſance
Le droit de partager la ſuprême puiſſance,
Tout petit que j'étois, foible, obſcur citoyen,
Je faiſois cependant membre du ſouverain;
Qu'il falloit ſoutenir un ſi noble avantage
Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un ſage;
Qu'enfin la liberté, ce cher préſent des cieux,
N'eſt qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on ſuce ces maximes,

Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour ſavoir un jour ſe donner à la fois
Les meilleurs magiſtrats, & les plus ſages loix.

VOIS-TU, me diſoit-on, ces nations puiſſantes
Fournir rapidement leurs carrieres brillantes,
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'eſt qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers:
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves,
Ils ſont les conquerans, & ſont de vils eſclaves:
Et leur vaſte pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt ſe retrouve détruit.
Un ſoin bien différent ici nous intéreſſe,
Notre plus grande force eſt dans notre foibleſſe.
Nous vivons ſans regret dans l'humble obſcurité;
Mais du moins dans nos murs on eſt en liberté.
Nous n'y connoiſſons point la ſuperbe arrogance,
Nuls titres faſtueux, nulle injuſte puiſſance.
De ſages magiſtrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font obſerver nos loix.
L'art n'eſt point le ſoutien de notre république;
Etre juſte eſt chez nous l'unique politique;
Tous les ordres divers, ſans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur eſt affecté.
Nos chefs, nos magiſtrats, ſimples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe & la dorure,
Parmi nous cependant ne ſont point confondus,
Ils en ſont diſtingués; mais c'eſt par leurs vertus.

PUISSE durer toujours cette union charmante,
Hélas on voit ſi peu de probité conſtante!

Il n'eſt rien que le tems ne corrompe à la fin ;
Tout, juſqu'à la ſageſſe, eſt ſujet au déclin.

PAR ces réflexions ma raiſon exercée
M'apprit à mépriſer cette pompe inſenſée,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts,
Et du peuple imbécille attire les regards ;
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute ma vie,
La foi m'eut éloigné du ſein de ma patrie ;
Quand je me vis enfin, ſans appui, ſans ſecours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours.

NON, je ne puis penſer, ſans répandre des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble & d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux ſentimens,
Loin d'adoucir mon ſort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la miſere eſt horrible ;
Mais pour qui ſait penſer elle eſt bien plus ſenſible.
A force de ramper un lâche en peut ſortir ;
L'honnête homme à ce prix n'y ſauroit conſentir.

ENCOR, ſi de vrais grands recevoient mon hommage,
Ou qu'ils euſſent du moins le mérite en partage,
Mon cœur par les reſpects noblement accordés
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas poſſédés :
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéiſſance
De ces fiers campagnards nourriſſe l'arrogance ?
Quoi ! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre ſans vertus,
Et malgré mes efforts, ſans mes reſpects ſerviles,
Mon zele & mes talens reſteront inutiles ?

Ah! de mes triſtes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais ſubir un ſi lâche deſtin.

Ces diſcours inſenſés troubloient ainſi mon ame;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme :
De plus ſages leçons ont formé mon eſprit;
Mais de bien des malheurs ma raiſon eſt le fruit.

Tu ſais, cher Pariſot, quelle main généreuſe
Vint tarir de mes maux la ſource malheureuſe;
Tu le ſais, & tes yeux ont été les témoins,
Si mon cœur ſait ſentir ce qu'il doit à ſes ſoins.
Mais mon zele enflammé peut-il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre?
Si par les ſentimens on y peut aſpirer,
Ah! du moins par les miens j'ai droit de l'eſpérer.

Je puis compter pour peu ſes bontés ſecourables,
Je lui dois d'autres biens, des biens plus eſtimables,
Les biens de la raiſon, les ſentimens du cœur;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.
Avant que ſa bonté, du ſein de la miſere,
Aux plus triſtes beſoins eût daigné me ſouſtraire,
J'étois un vil enfant du ſort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr deſtiné.
Orgueilleux avorton, dont la fierté burleſque
Méloit comiquement l'enfance au romaneſque,
Aux bons faiſoit pitié, faiſoit rire les ſoux,
Et des ſots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les hommes ne ſont que ce qu'on les fait être,
A peine à ſes regards j'avois oſé paroître
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,

Je ſentis le beſoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers & précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourriſſent la fierté des cœurs républicains;
J'appris à reſpecter une nobleſſe illuſtre,
Qui même à la vertu fait ajouter du luſtre.
Il ne ſeroit pas bon dans la ſociété
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte,
Le deſtin ſur la terre a réglé les États,
Et pour moi ſûrement ne les changera pas.
Ainſi de ma raiſon ſi long-tems languiſſante
Je me formai dès-lors une raiſon naiſſante,
Par les ſoins d'une mere inceſſamment conduit,
Bientôt de ces bontés je recueillis le fruit,
Je connus que, ſur-tout, cette roideur ſauvage
Dans le monde aujourd'hui ſeroit d'un triſte uſage,
La modeſtie alors devint chere à mon cœur,
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,
Et reſpectant des grands le rang & la naiſſance,
Je ſouffris leurs hauteurs, avec cette eſpérance
Que malgré tout l'éclat dont ils ſont revêtus
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au ſein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la triſte auſtérité
A mon goût peu formé mêloit ſa dureté;
Épictète & Zénon, dans leur fierté ſtoïque,

Me faiſoient admirer ce courage héroïque,
Qui, faiſant des faux biens un mépris généreux,
Par la ſeule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-tems de cette erreur la brillante chimere
Séduiſit mon eſprit, roidit mon caractere;
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les paſſions?
Il n'eſt permis qu'à Dieu, qu'à l'Eſſence ſuprême,
D'être toujours heureux, & ſeule par ſoi-même,
Pour l'homme, tel qu'il eſt, pour l'eſprit & le cœur,
Otez les paſſions, il n'eſt plus de bonheur.
C'eſt toi, cher Pariſot, c'eſt ton commerce aimable,
De groſſier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il eſt charmant
De joindre à la ſageſſe un peu d'amuſement.
Des amis plus polis, un climat moins ſauvage,
Des plaiſirs innocens m'enſeignerent l'uſage,
Je vis avec tranſport ce ſpectacle enchanteur,
Par la route des ſens qui fait aller au cœur:
Le mien, qui juſqu'alors avoit été paiſible,
Pour la premiere fois enfin devint ſenſible,
L'amour, malgré mes ſoins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à ſoupirer.
Bons mots, vers élégans, converſations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, & d'où le chagrin fuit,
Où, ſans riſquer la bourſe, on délaſſe l'eſprit.
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'étranger ſa richeſſe préſente.
Tous les plaiſirs du goût, le charme des beaux arts,

A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'eſt pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une molleſſe outrée;
L'innocence eſt le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche & l'excès ſont des objets d'horreur:
Les coupables plaiſirs ſont les tourmens de l'ame,
Ils ſont trop achetés, s'ils ſont dignes de blâme.
Sans doute le plaiſir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, & non pas criminel;
Mais il n'eſt pas moins vrai que de notre carriere
Le ciel ne défend pas d'adoucir la miſere:
Et pour finir ce point, trop long-tems débattu,
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

Voila de mes erreurs un abrégé fidele:
C'eſt à toi de juger, ami, ſur ce modele,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire eſt-il tems de rechercher le luſtre,
Me voici preſque au bout de mon ſixieme luſtre.
La moitié de mes jours dans l'oubli ſont paſſés,
Et déja du travail mes eſprits ſont laſſés.
Avide de ſcience, avide de ſageſſe,
Je n'ai point aux plaiſirs prodigué ma jeuneſſe;
J'oſai d'un tems ſi cher faire un meilleur emploi,
L'étude & la vertu furent la ſeule loi
Que je me propoſai pour régler ma conduite:
Mais ce n'eſt point par art qu'on acquiert du mérite,
Que ſert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de ſon but toujours on ſe voit éloigné?

Comptant, par mes talens, d'assurer ma fortune,
Je négligeai ces soins, cette brigue importune,
Ce manege subtil, par qui cent ignorans
Raviſſent la faveur & les bienfaits des grands.

LE succès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je sens peu d'espérance,
Et je vois qu'à juger par des effets si lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne sait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de soi, ce ton fier & joli
Qui du rang des badauts sauve l'homme poli?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma science profonde,
Et toujours en secret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur.
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire servir le ciel à gagner une place,
Et par l'hypocrisie assurant mes projets,
Grossir l'heureux essaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots, de qui la modestie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie?
Pour glorifier Dieu leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adresse chrétienne,
Sous la gloire de Dieu veut étaler la sienne.
L'homme vraiment sensé fait le mépris qu'il doit
Des mensonges du fat & du sot qui les croit.

NON, je ne puis forcer mon esprit, né sincere,

A déguiſer ainſi mon propre caractere,
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs il faudroit donc, fils lâche & mercénaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laiſſer à d'autres mains les ſoins qui lui ſont dus?
Ah! ces ſoins ſont trop chers à ma reconnoiſſance!
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puiſſance,
Du moins d'un zele pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui ſeront préſentés.
Je ſais trop, il eſt vrai, que ce zele inutile
Ne peut lui procurer un deſtin plus tranquile;
En vain, dans ſa langueur, je veux la ſoulager,
Ce n'eſt pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ſes tourmens le ſpectacle funeſte
Bientôt de mon courage étouffera le reſte:
C'eſt trop lui voir porter, par d'éternels efforts,
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui ſert de chercher dans cette ſolitude
A fuir l'éclat du monde & ſon inquiétude;
Si juſqu'en ce déſert, à la paix deſtiné,
Le ſort lui donne encore, à lui nuire acharné,
D'un affreux procureur le voiſinage horrible,
Nourri d'encre & de fiel, dont la griffe terrible
De ſes triſtes voiſins eſt plus crainte cent fois
Que le huſſard cruel du pauvre Bavarois.

Mais c'eſt trop t'accabler du récit de nos peines,
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines;

C'eſt le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle eſt de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir ſur cette perſpective,
Vois ſi je dois encor, par des ſoins impuiſſans,
Offrir à la fortune un inutile encens:
Non, la gloire n'eſt point l'idole de mon ame;
Je n'y ſens point bruler cette divine flamme
Qui d'un génie heureux animant les reſſorts
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que penſent les hommes?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous ſommes:
Et qui ne ſait pas l'art de s'en faire admirer
A la félicité ne peut-il aſpirer?
L'ardente ambition à l'éclat en partage;
Mais les plaiſirs du cœur font le bonheur du ſage:
Que ces plaiſirs ſont doux à qui ſait les goûter!
Heureux qui les connoit, & ſait s'en contenter!
Jouir de leurs douceurs dans un état paiſible,
C'eſt le plus cher deſir auquel je ſuis ſenſible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
Faut-il pour vivre heureux former d'autres ſouhaits?
Les grandes paſſions ſont des ſources de peines:
J'évite les dangers où leur penchant entraine:
Dans leurs pieges adroits ſi l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y ſuccomber.
De mes égaremens mon cœur n'eſt point complice;
Sans être vertueux je déteſte le vice,
Et le bonheur en vain s'obſtine à ſe cacher,
Puiſqu'enfin je connois où je dois le chercher.

ENIGME.

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir;
Plus je fuis vrai, plus je fais d'impoſture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

A MADAME
LA BARONNE DE WARENS,
VIRELAI.

MAdame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats;
Quatre rats n'est pas bagatelle,
Aussi n'en badiné-je pas:
Et je vous mande avec grand zele
Ces vers qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

A l'odeur d'un friand appas,
Rats sont sortis de leur caselle;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a, par une mort cruelle,
Fait passer de vie à trépas.
Madame, apprenez la nouvelle
De la mort de quatre rats.

Mieux que moi savez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle;
C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une allumelle;
Ainsi donc avec grand soulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

VERS

Pour madame de FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une assemblée, sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon que je paroissois avoir de l'esprit, & qu'elle le gageroit sur ma seule physionomie.*

DÉplacé par le sort, trahi par la tendresse,
Mes maux sont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, persécuté toujours ;
Souvent le châtiment surpasse la foiblesse.
O fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs ;
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconstans sans peine il te tient quitte ;
Un seul dont je jouis ne dépend point de toi :
La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite,
Ma gloire est assurée, & c'est assez pour moi.

VERS

A mademoiſelle Th. qui ne parloit jamais à l'auteur que de muſique.

SAPHO, j'entends ta voix brillante
Pouſſer des ſons juſques aux cieux,
Ton chant nous ravit, nous enchante,
Le maure ne chante pas mieux.
Mais quoi! toujours des chants! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes ſoins & tes plaiſirs;
Ta voix, en déployant ſa douceur infinie,
Veut en vain ſur ta bouche arrêter nos deſirs:
Tes yeux charmans en inſpirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loiſirs;
Mais tu n'es point, dis-tu, ſenſible à nos ſoupirs,
Et tes goûts ne ſont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles ſons?
Ah! ſans tes fiers mépris, ſans tes rebuts ſauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres uſages,
Bien plus délicieux que de vaines chanſons.
Trop ſenſible au plaiſir, quoique tu puiſſes dire,
Parmi de froids accords tu ſens peu de douceur,
Mais entre tous les biens que ton ame deſire,
En eſt-il de plus doux que les plaiſirs du cœur?

Le mien eſt délicat, tendre, empreſſé, fidele,
Fait pour aimer juſqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modele,
Aimes-moi ſeulement & laiſſe-là Rameau.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

A SON EXCELLENCE,

MONSEIGNEUR LE GOUVERNEUR.

J'Ai l'honneur d'expoſer très-reſpectueuſement à Son Excellence, le triſte détail de la ſituation où je me trouve, la ſuppliant de daigner écouter la généroſité de ſes pieux ſentimens, pour y pourvoir de la maniere qu'elle jugera convenable.

Je ſuis ſorti très-jeune de Geneve, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le ſein de l'égliſe, ſans avoir cependant jàmais fait aucune démarche, juſqu'aujourd'hui, pour implorer des ſecours, dont j'aurois toujours tâché de me paſſer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir. J'ai toujours eu du mépris, & même de l'indignation pour ceux qui ne rougiſſent point de faire un trafic honteux de leur foi, & d'abuſer des bienfaits qu'on leur accorde. J'oſe dire qu'il a paru par ma conduite, que je ſuis bien éloigné de pareils ſentimens. Tombé, encore enfant, entre

les mains de feu monſeigneur l'évêque de Geneve, je tâchai de répondre, par l'ardeur & l'aſſiduité de mes études, aux vues flatteuſes que ce reſpectable prélat avoit ſur moi. Madame la baronne de Warens voulut bien condeſcendre à la priere qu'il lui fit de prendre ſoin de mon éducation, & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette dame, par mes progrès, le deſir paſſionné que j'avois, de la rendre ſatisfaite de l'effet de ſes bontés & de ſes ſoins.

Ce grand évêque ne borna pas là ſes bontés, il me recommanda encore à Mr. le marquis de Bonac, ambaſſadeur de France, auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois ſeuls protecteurs, à qui j'aie eu obligation du moindre ſecours; il eſt vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la maniere dont ils ont daigné me faire éprouver leur généroſité. Ils ont enviſagé en moi un jeune homme aſſez bien né, rempli d'émulation, & qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils ſe propoſoient de pouſſer. Il me ſeroit glorieux de détailler à Son Excellence ce que ces deux ſeigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établiſſement; mais la mort de monſeigneur l'évêque de Geneve, & la maladie mortelle

de Mr. l'ambaſſadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes déſaſtres.

Je commençai auſſi moi-même, d'être attaqué de la langueur qui me met aujourd'hui au tombeau. Je retombai par conſéquent à la charge de madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître pour croire qu'elle eût pu démentir ſes premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une ſi triſte ſituation.

Malgré tout, je tâchai, tant qu'il me reſta quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens; mais de quoi ſervent les talens dans ce pays? Je le dis dans l'amertume de mon cœur, il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de gens, pour leſquels j'ai achevé de m'épuiſer, en leur enſeignant, avec beaucoup d'aſſiduité & d'application, ce qui m'avoit coûté bien des ſoins & des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de diſgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuſe, qui me défigure. Je ſuis déſormais renfermé, ſans pouvoir preſque ſortir du lit & de la chambre, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de diſpoſer de ma courte, mais miſérable vie.

Ma douleur eſt de voir que madame de Warens a déja trop fait pour moi; je la trouve, pour le

reſte de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont ſon extrême bonté ne lui laiſſe pas ſentir le poids; mais qui n'incommode pas moins ſes affaires, déja trop reſſerrées, par ſes abondantes charités, & par l'abus que des miſérables n'ont que trop ſouvent fait de ſa confiance.

J'oſe donc, ſur le détail de tous ces faits, recourir à Son Excellence comme au pere des affligés. Je ne diſſimulerai point qu'il eſt dur à un homme de ſentimens, & qui penſe comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des aſſiſtances & des ſecours: mais tel eſt le décret de la Providence. Il me ſuffit, en mon particulier, d'être bien aſſuré que je n'ai donné, par ma faute, aucun lieu, ni à la miſere, ni aux maux dont je ſuis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oiſiveté, & tel que je ſuis, j'oſe être aſſuré que perſonne, de qui j'aie l'honneur d'être connu, n'aura ſur ma conduite, mes ſentimens & mes mœurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc auſſi déplorable que le mien, & ſur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'eſt pas honteux à moi d'implorer de Son Excellence la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis, par la piété des princes,

pour de pareils uſages. Ils ſont deſtinés, pour des cas ſemblables aux miens, ou ne le ſont pour perſonne.

En conſéquence de cet expoſé, je ſupplie très-humblement Son Excellence de vouloir me procurer une penſion, telle qu'elle jugera raiſonnable, ſur la fondation que la piété du roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui ſemblera bon, pour pouvoir ſurvenir aux néceſſités du reſte de ma triſte carriere.

De plus l'impoſſiblité, où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à ſupplier encore Son Excellence, qu'il lui plaiſe de faire régler la choſe de maniere que ladite penſion puiſſe être payée ici en droiture, & remiſe entre mes mains, ou celles de madame la baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très-humble ſollicitation, ſe charger de l'employer à mes beſoins. Ainſi, jouiſſant pour le peu de jours qu'il me reſte, des ſecours néceſſaires, pour le temporel, je recueillerai mon eſprit, & mes forces, pour mettre mon ame & ma conſcience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer, avec courage & réſignation, le voyage de l'éternité,

& pour prier Dieu ſincérement & ſans diſtraction, pour la parfaite proſpérité & la très-précieuſe conſervation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.

MÉMOIRE

Remis le 19 *avril* 1742, *à Mr. Boudet Antonin, qui travaille à l'hiſtoire de feu Mr. de Bernex, Evêque de Geneve.*

DAns l'intention où l'on eſt, de n'omettre dans l'hiſtoire de Mr. de Bernex, aucun des faits conſidérables qui peuvent ſervir à mettre ſes vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne ſauroit oublier la converſion de madame la baronne de Warens de la Tour, qui fut l'ouvrage de ce prélat.

Au mois de juillet de l'année 1726, le roi de Sardaigne étant à Evian, pluſieurs perſonnes de diſtinction du pays de Vaud s'y rendirent pour voir la cour. Madame de Warens fut du nombre; & cette dame, qu'un pur motif de curioſité avoit

amenée, fut retenue par des motifs d'un genre ſupérieur, & qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant aſſiſté par haſard à un des diſcours que ce prélat prononçoit, avec ce zele & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de ſa charité, madame de Warens en fut émue au point, qu'on peut regarder cet inſtant comme l'époque de ſa converſion; la choſe cependant devoit paroître d'autant plus difficile, que cette dame étant très-éclairée, ſe tenoit en garde contre les ſéductions de l'éloquence, & n'étoit pas diſpoſée à céder, ſans être pleinement convaincue: mais quand on a l'eſprit juſte & le cœur droit, que peut-il manquer pour goûter la vérité que le ſecours de la grace? Et Mr. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus endurcis? Madame de Warens vit le prélat; ſes préjugés furent détruits; ſes doutes furent diſſipés; & pénétrée des grandes vérités qui lui étoient annoncées, elle ſe détermina à rendre à la foi par un ſacrifice éclatant, le prix des lumieres dont elle venoit de l'éclairer.

Le bruit du deſſein de madame de Warens ne tarda pas à ſe répandre dans le pays de Vaud: ce fut un deuil & des alarmes univerſelles: cette Dame y étoit adorée, & l'amour qu'on avoit pour

elle ſe changea en fureur, contre ce qu'on appelloit ſes ſéducteurs & ſes raviſſeurs. Les habitans de Vevey ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, & de l'enlever à main armée au milieu même de la cour. Ce projet inſenſé, fruit ordinaire d'un zele fanatique, parvint aux oreilles de ſa majeſté, & ce fut à cette occaſion qu'elle fit à Mr. de Bernex cette eſpece de reproche ſi glorieux, qu'il faiſoit des converſions bien bruyantes. Le Roi fit partir ſur le champ madame de Warens pour Annecy, eſcortée de quarante de ſes gardes. Ce fut-là, où quelque tems après ſa majeſté l'aſſura de ſa protection dans les termes les plus flatteurs, & lui aſſigna une penſion, qui doit paſſer pour une preuve éclatante de la piété & de la généroſité de ce prince; mais qui n'ôte point, à madame de Warens, le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans ſa patrie, pour ſuivre la voix du ſeigneur, & ſe livrer ſans réſerve à ſa Providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette penſion, de ſorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle ſouhaiteroit, & de lui procurer la ſituation la plus gracieuſe, ſi elle vouloit ſe rendre à Turin, auprès de la reine. Mais madame de Warens n'abuſa point des bontés du monarque, elle

alloit acquérir les plus grands biens, en participant à ceux que l'égliſe répand ſur les fideles; & l'éclat des autres n'avoit déſormais plus rien qui pût la toucher. C'eſt ainſi qu'elle s'en explique à Mr. de Bernex : & c'eſt ſur ces maximes de détachement & de modération, qu'on l'a vue ſe conduire conſtamment depuis lors.

Enfin le jour arriva, où Mr. de Bernex alloit aſſurer à l'égliſe la conquête qu'il lui avoit acquiſe : il reçut publiquement l'abjuration de madame de Warens, & lui adminiſtra le ſacrement de confirmation le 8 ſeptembre 1726, jour de la nativité de Notre Dame dans l'égliſe de la viſitation, devant la relique de Saint François de Sales. Cette dame eut l'honneur d'avoir pour maraine, dans cette cérémonie, madame la princeſſe de Heſſe, ſœur de la princeſſe de Piémont, depuis reine de Sardaigne. Ce fut un ſpectacle touchant de voir une jeune dame d'une naiſſance illuſtre, favoriſée des graces de la nature, & enrichie des biens de la fortune, & qui, peu de temps auparavant, faiſoit les délices de ſa patrie, s'arracher du ſein de l'abondance & des plaiſirs, pour venir dépoſer au pied de la croix de Chriſt, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. Mr. de Bernex fit à ce ſujet un diſcours très-touchant &

très-pathétique : l'ardeur de ſon zele lui prêta ce jour-là de nouvelles forces ; toute cette nombreuſe aſſemblée fondit en larmes, & les dames, baignées de pleurs, vinrent embraſſer madame de Warens, la féliciter, & rendre graces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faiſoit remporter. Au reſte, on a cherché inutilement, parmi tous les papiers de feu Mr. de Bernex, le diſcours qu'il prononça en cette occaſion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, eſt un chef-d'œuvre d'éloquence : & il y a lieu de croire, que, quelque beau qu'il ſoit, il a été compoſé ſur le champ, & ſans préparation.

Depuis ce jour-là Mr. de Bernex n'appella plus madame de Warens que ſa fille, & elle l'appelloit ſon pere. Il a en effet toujours conſervé pour elle les bontés d'un pere ; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât, avec une ſorte de complaiſance, l'ouvrage de ſes ſoins apoſtoliques, puiſque cette dame s'eſt toujours efforcée de ſuivre, d'auſſi près qu'il lui a été poſſible, les ſaints exemples de ce prélat, ſoit dans ſon détachement des choſes mondaines, ſoit dans ſon extrême charité envers les pauvres ; deux vertus qui définiſſent parfaitement le caractere de madame de Warens.

Le fait ſuivant peut entrer auſſi parmi les preu-

ves, qui conſtatent les actions miraculeuſes de Mr. de Bernex.

Au mois de ſeptembre 1729, madame de Warens, demeurant dans la maiſon de Mr. de Boige, le feu prit au four des cordeliers, qui donnoit dans la cour de cette maiſon, avec une telle violence, que ce four, qui contenoit un bâtiment aſſez grand, entiérement plein de faſcines & de bois ſec, fut bientôt embraſé. Le feu, porté par un vent impétueux s'attacha au toît de la maiſon, & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens: madame de Warens donna auſſi-tôt ſes ordres, pour arrêter les progrès du feu, & pour faire tranſporter ſes meubles dans ſon jardin. Elle étoit occupée à ces ſoins, quand elle apprit que Mr. l'évêque étoit accouru au bruit du danger qui la menaçoit, & qu'il alloit paroître à l'inſtant; elle fut au devant de lui. Ils entrerent enſemble dans le jardin, il ſe mit à genoux, ainſi que tous ceux qui étoient préſens, du nombre deſquels j'étois, & commença à prononcer des oraiſons, avec cette ferveur qui étoit inſéparable de ſes prieres. L'effet en fut ſenſible; le vent qui portoit les flammes par deſſus la maiſon, juſques près du jardin, changea tout-à-coup, & les éloigna ſi bien, que le four, quoique contigu, fut entiére-

ment consumé, sans que la maison eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'est un fait connu de tout Annecy, & que moi, écrivain du présent mémoire, ai vu de mes propres yeux.

Mr. de Bernex a continué constamment à prendre le même intérêt, dans tout ce qui regardoit madame de Warens; il fit faire le portrait de cette dame, disant qu'il souhaitoit qu'il restât dans sa famille, comme un monument honorable d'un de ses plus heureux travaux. Enfin, quoiqu'elle fût éloignée de lui, il lui a donné, peu de tems avant que de mourir, des marques de son souvenir, & en a même laissé dans son testament. Après la mort de ce prélat, madame de Warens s'est entiérement consacrée à la solitude & à la retraite, disant qu'après avoir perdu son pere, rien ne l'attachoit plus au monde.

LETTRES

DE

M. J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, DE CHAMBERY.

A Beſançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'Ai l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Beſançon, j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaiſir en quelque façon. Je ſuis allé ce matin faire ma révérence à Mr. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à Mr. le comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de Mr. Campra qui eſt malade, & comme il eſt fort âgé, Mr. Blanchard ſe flatte de lui ſuccéder en la charge d'intendant, premier maître de quartier de la muſique de la chambre du roi, & conſeiller de ſa majeſté en ſes conſeils; il m'a donné ſa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réuſſiſſe, il me procurera un appointement dans la chapelle, ou dans la chambre du

roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce ſont-là des poſtes brillans & lucratifs, qu'on ne peut aſſez ménager : auſſi l'ai-je très-fort remercié, avec aſſurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la compoſition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à ſouper ce ſoir, avec deux ou trois officiers du régiment du roi, avec qui j'ai fait connoiſſance au concert. Mr. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de baſſe-taille, que ces meſſieurs ont eu la complaiſance d'applaudir ; auſſi-bien qu'un duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec Mr. Duroncel, fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon : c'eſt beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc réſolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuſerai à enſeigner pendant le terme de deux années ; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y paſſer pour un ſimple muſicien, ce qui me feroit quelque jour un tort conſidérable. Ayez la bonté de m'écrire, madame, ſi j'y ſerai reçu avec plaiſir, & ſi l'on m'y donnera des écoliers ; je me ſuis fourni de quantité de papiers & de pieces nouvelles d'un goût charmant, & qui ſûrement

ment ne ſont pas connus à Chambéry; mais je vous avoue que je ne me ſoucie guères de partir que je ne ſache au vrai, ſi l'on ſe réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicateſſe pour y aller autrement. Ce ſeroit un tréſor, & en même tems un miracle, de voir un bon muſicien en Savoye; je n'oſe, ni ne puis me flatter d'etre de ce nombre; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne ſuis pas moi-même. D'ailleurs tous ceux qui ſe ſerviront de mes principes auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, madame, ſi vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer: & comme il me reſte encore deux partis à choiſir, je prendrai la liberté de conſulter le ſecours de vos ſages avis, ſur l'option d'aller à Paris, en droiture avec l'abbé Blanchard, ou à Soleurre, auprès de Mr. l'ambaſſadeur. Cependant comme ce ſont là de ces coups de partie qu'il n'eſt pas bon de précipiter, je ſerai bien aiſe de ne rien preſſer encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la

ſuite m'être d'une grande utilité. J'attends, madame, avec ſoumiſſion l'honneur de vos ordres, & ſuis avec une reſpectueuſe conſidération,

MADAME,

ROUSSEAU.

LETTRE II.

A LA MEME.

Grenoble, 13 *Septembre* 1737.

MADAME,

JE ſuis ici depuis deux jours: on ne peut être plus ſatisfait d'une ville, que je le ſuis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empreſſemens que je croyois, en ſortant de Chambéry, me trouver dans un nouveau monde. Hier, Mr. Micoud mè donna à dîner avec pluſieurs de ſes amis, & le ſoir après la comédie, j'allai ſouper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni madame la préſidente, ni madame

d'Eybens, ni Mr. le préſident de Tancin, ce ſeigneur eſt en campagne. Je n'ai pas laiſſé de remettre la lettre à ſes gens. Pour madame de Bardonanche, je me ſuis préſenté pluſieurs fois, ſans pouvoir lui faire la révérence; j'ai fait remettre la lettre & j'y dois diner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce monſieur s'excuſant ſur l'abſence de M. l'évêque m'offrit un écu de ſix francs. Je l'acceptai, par timidité; mais je crus devoir en faire préſent au portier. Je ne ſais ſi j'ai bien fait: mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me réſoudre à faire autrement. J'oſe croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver, pour Montpellier, en droiture, une chaiſe de retour, j'en profiterai. Le marché s'eſt fait par l'entremiſe d'un ami, & il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs: je partirai demain matin. Je ſuis mortifié, madame, que ce ſoit ſans recevoir ici de vos nouvelles: mais ce n'eſt pas une occaſion à négliger.

Si vous avez, madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à Mr.

Micoud, qui les feroit partir enſuite pour Montpellier, à l'adreſſe de Mr. Lazerme. Vous pouvez auſſi les renvoyer de Chambéry en droiture, ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux; pour moi je n'en ſais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, ſans faire la révérence à Mr. le marquis d'Antremont, & lui préſenter mes très-humbles actions de graces; oſerois-je, madame, vous prier de vouloir ſuppléer à cela?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au ſoir le 18 du courant, je pourrois donc, madame, recevoir de vos précieuſes nouvelles dans le cours de la ſemaine prochaine, ſi vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empreſſement juſqu'à ce tems-là ira juſqu'à l'inquiétude.

Permettez encore, madame, que je prenne la liberté de vous recommander le ſoin de votre ſanté. N'êtes-vous pas ma chere maman, n'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas beſoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention.

La mienne fut fort dérangée hier au ſpectacle. On repréſenta Alzire, mal à la vérité; mais je

ne laiſſai pas d'y être ému, juſqu'à perdre la reſpiration; mes palpitations augmenterent étonnamment, & je crains de m'en ſentir quelque tems.

Pourquoi, madame, y a-t-il des cœurs ſi ſenſibles au grand, au ſublime, au pathétique, pendant que d'autres ne ſemblent faits que pour ramper dans la baſſeſſe de leurs ſentimens? la fortune ſemble faire à tout cela une eſpece de compenſation; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres: y réuſſit-elle ou non? Le public & vous, madame, ne ſerez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer déſormais au tragique, juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté. Me voilà privé d'un plaiſir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME,

ROUSSEAU.

LETTRE III.

A LA MEME.

Montpellier, 23 *Octobre* 1737.

MADAME,

JE ne me ſers point de la voie indiquée de Mr. Barillot, parce que c'eſt faire le tour de l'école. Vos lettres & les miennes paſſant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adreſſe à Lyon.

Voici un mois paſſé de mon arrivée à Montpellier, ſans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aie écrit pluſieurs fois & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne ſuis pas fort tranquille, & que ma ſituation n'eſt pas des plus gracieuſes ; je vous proteſte cependant, madame, avec la plus parfaite ſincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte, qu'il ne vous ſoit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, ſavoir, par Mrs. Vépres, Mr. Micoud & en droiture ; il eſt impoſſible, qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne ; ainſi, j'en

attends la réponſe dans trois ſemaines au plus tard; paſſé ce tems-là, ſi je n'ai point de nouvelles, je ſerai contraint de partir dans le dernier déſordre, & de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce ſoir la poſte doit arriver, & il ſe peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poſte les jours qu'il falloit; car j'aurois réponſe depuis quinze jours, ſi les lettres avoient fait chemin dans leur tems. Vos lettres doivent paſſer par Lyon pour venir ici; ainſi c'eſt les mercredis & ſamedis de bon matin qu'elles doivent être miſes à la poſte; je vous avois donné précédemment l'adreſſe de ma penſion: il vaudroit peut-être mieux les adreſſer en droiture où je ſuis logé, parce que je ſuis ſûr de les y recevoir exactement. C'eſt chez Mr. Barcellon, huiſſier de la bourſe, en rue baſſe, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME,

ROUSSEAU.

Si vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, & que vous écriviez, par exemple, à Mrs. Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils sont exacts, recevoir leur lettre en même-tems que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la premiere lettre, que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, madame, que je vous dise; quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, & puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises: je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter. Après cela si quelque retour d'amour propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, madame, non pas, s'il vous

plaît, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de janvier ou au commencement du ſuivant.

Quant à la lettre de Mr. Arnauld, vous ſavez, madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je ſuis à Montpellier, je puis voir les choſes de plus près & juger de ce qu'il y a à faire; mais, madame, je vous prie d'être bien perſuadé que, hors ma penſion & l'hôte de ma chambre, il m'eſt impoſſible de faire aucune liaiſon, ni de connoître le terrein, le moins du monde à Montpellier, juſqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inacceſſible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maiſons. Oh qu'on a une idée bien fauſſe du caractere Languedocien, & ſurtout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger; mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois beſoin ſont de toutes les eſpeces. Premiérement, pour la nobleſſe & les gens en place. Il me ſeroit très-avantageux d'être préſenté à quelqu'un de cette claſſe, pour tâcher à me faire connoître & à faire quelque uſage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'etre utile dans la ſuite en tems

& lieu. En ſecond lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages que vous ſavez que l'on tire de ces connoiſſances-là. Troiſiémement, parmi les gens de lettres, ſavans, profeſſeurs, par les lumieres qu'on peut acquérir avec eux & les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement pour toutes les perſonnes de mérite avec leſquelles on peut du moins lier une honnête ſociété, apprendre quelque choſe, & couler quelques heures priſes ſur la plus rude & la plus ennuyeuſe ſolitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, madame, & non à Mr. l'abbé Arnauld, parce qu'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que ſi vous voulez bien vous donner cette peine vous même, cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites, madame, un détail ſi riant de ma ſituation à Montpellier, qu'en vérité, je ne ſaurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai qu'en vous priant de prendre tout le le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, ſur l'eſpece de vie que je mene ici. Quant à vous, madame, plût à Dieu que le récit de votre ſituation fût moins véridique: hélas! je

ne puis, pour le préſent, faire que des vœux ardens pour l'adouciſſement de votre ſort: il ſeroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'oſe eſpérer le rétabliſſement de ma ſanté; car elle eſt encore plus en déſordre que quand je ſuis parti de Chambéry: mais, madame, ſi Dieu daignoit me la rendre, il eſt ſûr que je n'en ferois d'autre uſage, qu'à tâcher de vous ſoulager de vos ſoins, & à vous ſeconder en bon & tendre fils, & en élève reconnoiſſant. Vous m'exhortez, madame, à reſter ici juſqu'à la St. Jean, je ne le ferois pas, quand on m'y couvriroit d'or. Je ne ſache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût, que celui-ci, ni de ſéjour plus ennuyeux, plus mauſſade, que celui de Montpellier. Je ſais bien que vous ne me croirez point; vous êtes encore remplie des belles idées, que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant, madame, je vous réſerve une relation de Montpellier, qui vous fera toucher les choſes au doigt & à l'œil; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma ſanté, il n'eſt pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premiérement les alimens n'y valent rien; mais rien, je dis, rien, & je ne badine point. Le vin y eſt trop violent, & in-

commode toujours; le pain y eſt paſſable, à la vérité; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre; on n'y mange que de mauvais mouton, & du poiſſon de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous ſeroit impoſſible de goûter de la ſoupe ou des ragoûts, qu'on nous ſert à ma penſion, ſans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-deſſus; car ſi je vous diſois les choſes préciſément comme elles ſont, vous ſeriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En ſecond lieu, l'air ne me convient pas: autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens: c'eſt pourtant la vérité. On ne ſauroit diſconvenir que l'air de Montpellier ne ſoit fort pur, & en hiver aſſez doux. Cependant le voiſinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui ſont attaqués de la poitrine; auſſi y voit-on beaucoup de phtiſiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amene de tems en tems des brouillards épais & froids, chargés de particules ſalines & âcres, qui ſont fort dangereuſes. Auſſi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge, & des eſquinancies, plus ſouvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à préſent: car ſi j'en diſois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant proteſter

que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troiſieme article, c'eſt la cherté; pour celui-là, je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il ſuffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en reſtat actuellement autant devant moi, pour prendre l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laiſſer en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un ſou à la maitreſſe de la penſion, ni pour le louage de ma chambre; jugez, madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, ſi je ſuis contraint de mettre quelque choſe à la preſſe, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 ſols par écu de ſix francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, madame, je ſuis ſi heureux, que perſonne ne s'eſt encore aviſé de me demander de l'argent, ſauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le ſecret d'en emprunter pour cela, ſans gage & ſans uſure, & cela du premier cancre de

la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxieme mois eſt commencé depuis hier : mais je ſuis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je ſuis aſſuré d'être ſecouru à tems. Pour les commodités, elles ſont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change ſur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui ſera de la derniere facilité de faire cela : en tout cas voici l'adreſſe d'un qui paye un de nos meſſieurs de Belley, & de la voie duquel on peut ſe ſervir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adreſſer chez Mr. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adreſſe eſt à la premiere page, on ſera plus exact à me les rendre. Il eſt deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à écrire. La ſuite de la relation & le reſte &c. ſera renvoyé pour lundi prochain. C'eſt que je ne puis faire mieux, ſans quoi, madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & préſente mes reſpectueuſes ſalutations aux révérends peres jéſuites, le révérend pere Hemet & le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur

préſenter une taſſe de chocolat, que vous boirez enſemble, s'il vous plaît, à ma ſanté. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reſte pas un miſérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai réſolu d'en partir vers la fin de décembre, & d'aller prendre le lait d'ânesſe en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Eſprit. C'eſt un air excellent, il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déja fait connoiſſance en chemin, & j'eſpere de n'y être pas tout-à-fait ſi chérement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-deſſus : il faut encore ajouter, que c'eſt faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

Je vois, madame, qu'on épargneroit bien des embarras & des frais, ſi l'on faiſoit écrire, par un marchand de Lyon, à ſon correſpondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois beſoin, juſqu'à la concurrence de la ſomme deſtinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, & ne vous ſont d'aucun avantage.

LETTRE IV.

A LA MEME.

Montpellier 14 *Décembre* 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troiſieme lettre, vous ne la datez point, & vous n'accuſez point la réception des miennes: cela fait que je ne ſais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter, entre les mains de Mr. Bouvier, les 200 livres en queſtion, je vous en réitere mes humbles actions de graces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop-tôt, vous m'avez fait faire une fauſſe démarche; car je tirai une lettre de change, ſur Mr. Bouvier, qu'il a refuſée. & qu'on m'a renvoyée; je l'ai fait partir derechef, il y a apparence, qu'elle ſera payée préſentement. Quant aux 200 livres je n'aurai beſoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long ſejour, que juſqu'à la fin de février; ainſi vous aurez 100 livres de moins à compter; mais je vous ſupplie de faire en ſorte que cet argent ſoit

ſoit ſûrement entre les mains de Mr. Bouvier, pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remedes qui m'étoient preſcrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des états, & voilà la clôture des états qui ſe fait demain, après avoir ſiégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponſe de Lyon, je partirai pour le Saint Eſprit, & je ferai l'eſſai des remedes qui m'ont été ordonnés. Remedes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, & ma ſanté eſt en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une ſuite de ma relation: cela demande plus de tranquillité que je ne m'en ſens aujourd'hui. Je vous dirai en paſſant que j'ai tâché de ne pas perdre entiérement mon tems à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques; pour le divertiſſement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des muſiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'eſt pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je ſuis endetté ici de 108 livres; le reſte ſervira, avec un peu d'économie, à paſſer les deux mois prochains. J'eſpere les couler plus agréablement qu'à Montpellier: voilà tout. Vous pouvez cependant, madame, m'écrire toujours ici à l'a-

dreſſe ordinaire; au cas que je ſois parti, les lettres me ſeront renvoyées. J'offre mes très humbles reſpects aux révérends peres jéſuites. Quand j'aurai reçu de l'argent & que je n'aurai pas l'eſprit ſi chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je ſuis, madame. avec un très-profond reſpect,

ROUSSEAU.

Vous devez avoir reçu ma réponſe, par rapport à Mr. de Lautrec. Oh ma chere maman! j'aime mieux être auprès de D., & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de poſſéder la plus grande fortune dans tout autre cas; il eſt inutile de penſer que je puiſſe vivre autrement: il y a long-tems que je vous l'ai dit, & je le ſens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aie cet avantage, dans quelque état que je ſois, tout m'eſt indifférent. Quand on penſe comme moi, je vois qu'il n'eſt pas difficile d'éluder les raiſons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu, rangez les choſes de ſorte que je ne meure pas de déſeſpoir. J'approuve tout, je me ſoumets à tout, excepté ce ſeul article, auquel je me ſens hors

d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah! ma chere maman, n'êtes vous donc plus ma chere maman? ai-je vécu quelques mois de trop.

Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterois la chose dans toute la joie de mon cœur; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.

LETTRE V.

A LA MEME.

Charmettes, 18 *Mars* 1739.

MA TRÈS-CHERE MAMAN,

J'Ai reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier, & j'ai convenu ſincérement avec moi-même que, puiſque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'euſſe effectivement; ainſi, ſans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuſes de bon cœur à mon frere, & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous aſſure auſſi que j'ai réſolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, ſur quelque ton qu'il vous plaiſe de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occaſion de vos Pâques vous voulez bien me pardonner. Je

n'ai garde de prendre la choſe au pied de la lettre, & je ſuis ſûr que quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me ſouviens de l'avoir été de vous, il lui eſt impoſſible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'impoſez en me pardonnant, & dont vous ſavez bien qu'une parfaite connoiſſance de vos vrais ſentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très-chere maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi cependant la juſtice de croire que ce n'eſt ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé juſqu'à préſent. Je penſois qu'il auroit convenu d'attendre la réponſe de Mr. l'abbé Arnauld, afin que ſi le ſujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réuſſir, comme il eſt à craindre, je lui euſſe paſſé ſous ſilence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé ſur une raiſon trop frivole, & pour réparer la choſe le plutôt qu'il eſt poſſible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la

peine de lire, de fermer & de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'eſt pas néceſſaire, je crois, de vous aſſurer que je languis depuis long-tems dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chere maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je ſuis privé de ce bonheur. Je ſuis du plus profond de mon cœur, & avec les ſentimens du fils le plus tendre,

MA TRES-CHERE MAMAN,

ROUSSEAU.

LETTRE VI.

3 *Mars.*

MA TRÈS-CHERE ET TRÈS-BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à Mr. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre, ce mémoire à mon goût ſeroit le mien; non qu'il ſoit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il eſt écrit avec les ſentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Aſſurément une ridicule fierté ne me conviendroit guere dans l'état où je ſuis: mais auſſi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, & cependant ſans s'avilir, conſerver dans la mauvaiſe fortune & dans les ſupplications une certaine dignité plus propre à obtenir des graces d'un honnête homme que les plus baſſes lâchetés. Au reſte, je ſouhaite plus que je n'eſpere de ce mémoire, à moins que votre zele & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puiſſant véhicule:

car je ſais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien eſt inconnu; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendroit très-bien : mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'eſt ce que je me ſuis aſſez repréſenté. Après tout, pour quatre miſérables jours de vie, vaut-il la peine de ſe faire faquin ?

Il n'y a pas tant de mal cependant; & j'eſpere que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le rodomont hors de propos, & que je me ſuis raiſonnablement humaniſé. Je ſais bien, Dieu merci, à quoi, ſans cela, Petit auroit couru grand riſque de mourir de faim, en pareille occaſion ; preuve que je ne ſuis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'eſt que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant, dans la proſpérité : mais qu'eſt-ce que je vous lanterne-là ? Sans me ſouvenir, chere maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même. Baſte; un peu d'effuſion de cœur dans l'occaſion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire eſt tout dreſſé ſur le plan que nous avons plus d'une fois digéré enſemble. Je vois le tout aſſez lié, & propre à ſe ſoutenir. Il y a

ce maudit voyage de Beſançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiſer un peu ce motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fût au monde, & qui s'eſt déja préſenté à moi bien des fois, & ſous des faces bien différentes. Ce ſont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai mis à cela une emplâtre, Dieu ſait comment! en tout cas, ſi l'on vient me faire ſubir l'interrogatoire aux Charmettes, j'eſpere bien ne pas reſter court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il ſera bon, en préſentant le mémoire, de gliſſer légérement ſur le détail des circonſtances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce tems-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaiſie, ma chere maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon bon génie vous l'inſpire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à Mr. le Cureu, & mes amitiés à mon frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Profeſ-

pine (ah! la belle choſe que de placer là Proſerpine !)

Peſte! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes? comme Proſerpine donc paſſoit autrefois ſix mois ſur terre & ſix mois aux enfers, il faut de même qu'il ſe réſolve de partager ſon tems entre vous & moi : mais auſſi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, ſi vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaiſe, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chere & très-bonne maman.

ROUSSEAU.

Je m'apperçois que ma lettre vous pourra ſervir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue: mais auſſi il faudra que ce ſoit à quelque maman bien chere & bien aimée; ſans quoi, la mienne ne prouve rien.

LETTRE VII.

Veniſe, 5 Octobre 1743.

QUoi! ma bonne maman, il y a mille ans que je ſoupire ſans recevoir de vos nouvelles, & vous ſouffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne ſoient pas de vous. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Veniſe; mais dès que notre ambaſſadeur & notre directeur des poſtes ſeront partis pour Turin, je ne ſaurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts aſſez difficiles; cependant les lettres duſſent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & ſur-tout que je reçoive des vôtres, ſans quoi je ſuis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de Mr. l'ambaſſadeur d'Eſpagne qui, j'eſpere, ne me refuſera pas la grace de la mettre dans ſon paquet. Je vous ſupplie, maman, de faire dire à Mr. Dupont que j'ai reçu ſa lettre, & que je ferai avec plai-

ſir tout ce qu'il me demande, auſſi-tôt que j'aurai l'adreſſe du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chere maman. J'écris aujourd'hui à Mr. de Lautrec exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adreſſe pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à perſonne; mais vous prendrez ſeulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne ſoient pas volumineuſes, afin que Mr. l'ambaſſadeur d'Eſpagne n'ait pas à ſe plaindre de mon indiſcrétion à en charger ſes couriers. Adieu derechef, très-chere maman, je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je faſſe mille amitiés à tous vos amis, ſans oublier Zizi & taleralatalera, & tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Geneve, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adreſſe ſera ſimplement à Mr. Rouſſeau, ſecrétaire d'ambaſſade de France, à Veniſe.

Comme il y auroit toujours de l'embarras

à m'envoyer vos lettres par les couriers de Mr. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adreſſer à quelque correſpondant à Geneve qui me les fera parvenir aiſément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluſe, & de la faire remettre à ſon adreſſe. O mille fois chere maman, il me ſemble déja qu'il y a un ſiecle que je ne vous ai vue: en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

LETTRE VIII.

A LA MEME.

A Paris, le 25 Février 1745.

J'Ai reçu, ma très-bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les préſens que vous y avez joints, tant en ſavon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les mouſtaches du premier, parce que je le réſerve pour m'en ſervir plus utilement dans l'occaſion. Mais commençons par le plus preſſant, qui eſt votre ſanté, & l'état préſent de vos affaires, c'eſt-à-dire des nôtres. Je ſuis plus affligé qu'étonné de vos ſouffrances continuelles. La ſageſſe de Dieu n'aime point à faire des préſens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'eſt la patience; quand vous ſervez ceux qui le ſont, c'eſt l'humanité. Puiſque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au ſoulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas

murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre frere, j'eſpere d'en apprendre inceſſamment de meilleures nouvelles. Mr. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le penſoit lui même. Dites-lui, je vous ſupplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magiſteres qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me ſuis toujours aſſez bien porté depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été, auſſi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens & les apothicaires. Au reſte, je n'ai pas été exemt des mêmes embarras que vous; puiſque l'ami chez lequel je ſuis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'eſt enfin tiré contre toute eſpérance de ma part. Ce bon & généreux ami eſt un gentilhomme Eſpagnol, aſſez à ſon aiſe, qui me preſſe d'accepter un aſyle dans ſa maiſon, pour y philoſopher enſemble le reſte de nos jours. Quelque conformité de goûts & de ſentimens qui me lie à lui, je ne le prends point au mot, & je vous laiſſe à deviner pourquoi?

Je ne puis rien vous dire de particulier ſur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des ſecours que vous trouverez pour en ſupporter les frais, & des moyens ſur leſquels vous appuyez l'eſpoir du ſuccès de ce que vous y allez entreprendre.

Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, & je n'attends pas là-deſſus d'autres lumieres que celles de vos yeux & des miens. Ainſi vous êtes mieux en état que moi de juger de la ſolidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve mademoiſelle ſa fille aſſez aimable, je penſe pourtant que vous me faites plus d'honneur que de juſtice en me comparant à elle: car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien ſur ce que vous m'en dites de plus; car je ne ſaurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne ſaurois finir cet article, ſans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keiſter. Je pardonne à un ſot d'être la dupe d'un autre, il eſt fait pour cela; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à ſe laiſſer tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chymie, plus

tous

tous ces maîtres chercheurs de ſecrets & de magiſteres me paroiſſent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui ſoupeſant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de ſa grande peſanteur, parce, diſoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; & le même homme ſe vantoit de ſavoir parfaitement l'analyſe & la compoſition des corps. Si de pareils bavards ſavoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en feroient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais. Hélas! maman, je vous aime, je penſe à vous, je me plains de mon cheval d'ambaſſadeur : on me plaint, on m'eſtime, & l'on ne me rend point d'autre juſtice. Ce n'eſt pas que je n'eſpere m'en venger un jour en lui faiſant voir non-ſeulement que je vaux mieux, mais que je ſuis plus eſtimé que lui. Du reſte, beaucoup de projets, peu d'eſpérance; mais toujours, n'établiſſant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à Mr. de Bille; car il a fini ſes affaires fort heu-

reuſement, & il ne lui manque que de l'argent, ſorte de marchandiſe dont mes mains ne ſe ſouillent plus. Je ne ſais comment réuſſira cette lettre; car on m'a dit que Mr. Deville devoit partir demain, & comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'etre regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en ſouvienne. Adieu, mamant, ſouvenez-vous de m'écrire ſouvent & de me donner une adreſſe ſûre.

LETTRE IX.

A LA MEME.

A Paris le 17 *Décembre* 1747.

IL n'y a que ſix jours, ma très-chere maman, que je ſuis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon ſilence & avec raiſon, puiſque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de-là ſous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainſi je ſuis certain qu'il n'a point reçu ſon paquet, ni vous votre lettre; mais ce dont il ſemble m'accuſer eſt juſtement ce qui me juſtifie. Car, dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir, je haſardai ma double lettre ſans affranchiſſement, vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponſe pour me raſſurer; je ne l'ai point reçue cette réponſe, & j'ai bien compris

par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit néceſſairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à haſarder cette lettre, c'eſt que l'année derniere il vous en étoit parvenu une, par je ne ſais quel bonheur, que j'avois haſardée de la même maniere, dans l'impoſſibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un paquet endoſſé de mon écriture à l'adreſſe de Mr. l'abbé Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre & lui envoyer la ſienne; auſſi-bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me réſoudre à les recommencer.

Mr. Deſcreux vint me voir le lendemain de mon arrivée, il me dit qu'il avoit de l'argent à votre ſervice & qu'il avoit un voyage à faire, ſans lequel il comptoit vous voir en paſſant & vous offrir ſa bourſe. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix, je vous aſſure que cela lui eſt fort égal. Il eſt fort ſur le zéro, auſſi-bien

que Mr. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ſes projets au même lieu. Du reſte, je le crois fort bon homme, & qui même allie deux choſes rares à trouver enſemble, la folie & l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'eſt tout dire. Malgré les injuſtices que vous me faites intérieurement, il ne tiendroit qu'à moi de changer en eſtime & en compaſſion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications ſuffiroient pour cela : mais votre cœur n'a que trop de ſes propres maux, ſans avoir encore à porter ceux d'autrui ; j'eſpere toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de ſa bonne amitié & l'aſſure de toute la mienne. Adieu, trop chere & trop bonne maman, je ſuis de nouveau à l'hôtel du Saint Eſprit, rue Plâtriere.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, ſur l'eſpérance que m'avoit donnée Mr. Deſcreux de me venir voir avant ſon départ, mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.

LETTRE X.

A LA MEME.

A Paris, le 26 Août 1748.

JE n'eſpérois plus, ma très-bonne maman, d'avoir le plaiſir de vous écrire, l'intervalle de ma derniere lettre a été rempli coup ſur coup de deux maladies affreuſes. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fievre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'eſt calmée à force de bains, de nitre & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner ſubſiſte toujours, & la pierre, qui de rein eſt deſcendue dans la veſſie, ne peut en ſortir que par l'opération: mais ma ſanté ni ma bourſe ne me laiſſant pas en état d'y ſonger, il ne me reſte plus de ce côté-là que la patience & la réſignation, remedes qu'on a toujours ſous la main, mais qui ne guériſſent pas de grand'choſe.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de

violentes coliques d'eſtomach, accompagnées de vomiſſemens continuels & d'un flux de ventre exceſſif. J'ai fait mille remedes inutiles, j'ai pris l'émétique & en dernier lieu le ſymarouba; le vomiſſement eſt calmé, mais je ne digere plus du tout. Les alimens ſortent tels que je les ai pris, il a fallu renoncer même au ris qui m'avoit été preſcrit, & je ſuis réduit à me priver preſque de toute nourriture, & par-deſſus tout cela d'une foibleſſe inconcevable.

Cependant le beſoin me chaſſe de la chambre, & je me propoſe de faire demain ma premiere ſortie; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque choſe de mes forces perdues. On m'a conſeillé l'uſage de l'extrait de genievre, mais il eſt ici bien moins bon & beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chere maman, comment êtes-vous préſent? Vos peines ne ſont elles point calmées? n'êtes-vous point appaiſée au ſujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, ſans jamais les pouvoir ſoulager? Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma ſituation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez

dit ſi ſouvent, vous ne me connoîtrez que quand il n'en ſera plus tems.

M. Léonard a envoyé ſavoir de mes nouvelles, il y a quelque tems. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait ſi je n'étois retombé malade préciſément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce ſeroit quelques ports de lettres, quelques affranchiſſemens épargnés dans un tems où cette léſine eſt preſque de néceſſité. J'eſpere toujours que ce tems n'eſt pas pour durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie ſûre pour m'ouvrir à vous ſur ma véritable ſituation. J'aurois le plus grand beſoin de vos conſeils. J'uſe mon eſprit & ma ſanté, pour tâcher de me conduire avec ſageſſe dans ces circonſtances difficiles, pour ſortir, s'il eſt poſſible, de cet état d'opprobre & de miſere, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'eſt le haſard ſeul qui regle ma deſtinée, & que la prudence la plus conſommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du Saint Eſprit, rue Plâtriere.

LETTRE XI.

A LA MEME.

A Paris, le 17 *Janvier* 1749.

UN travail extraordinaire qui m'eſt ſurvenu, & une très-mauvaiſe ſanté, m'ont empêché, ma très-bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me ſuis chargé de quelques articles pour le grand dictionnaire des arts & des ſciences qu'on va mettre ſous preſſe. La beſogne croît ſous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que ſurchargé de ce travail, ſans préjudice de mes occupations ordinaires, je ſuis contraint de prendre mon tems ſur les heures de mon ſommeil. Je ſuis ſur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chauſſes des gens qui m'ont fait du mal, la bile me donne des forces, & même de l'eſprit & de la ſcience.

La colere ſuffit & vaut un Apollon.

Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun a ſes

armes : au lieu de faire des chanſons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre & durera plus long-tems.

Voilà, ma chere maman, quelle ſeroit l'excuſe de ma négligence, ſi j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous : mais je ſens bien que ce ſeroit un nouveau tort de prétendre me juſtifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques inſtans dans mes occupations ſur celles de l'amitié, croyez qu'elle n'eſt pas faite pour avoir long tems la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire : c'eſt là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponſe à la derniere de vos lettres, celle que j'avois reçue de Geneve, je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je penſe que ce que je vous adreſſai étoit déciſif & pouvoit me diſpenſer d'autre réponſe, d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous ſupplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercimens pour le frere, & de lui dire que j'entre parfaitement dans ſes vues

& dans ſes raiſons, & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut eſpérer qu'un tems plus favorable nous rapprochera de ſéjour, comme la même façon de penſer nous rapproche de ſentiment.

Adieu, ma bonne maman, n'imitez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus ſouvent des nouvelles de votre ſanté, & plaignez un homme qui ſuccombe ſous un travail ingrat.

LETTRE XII.

A LA MEME.

A Paris, le 13 février 1753.

VOus trouverez ci-joint, ma chere maman, une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petiteſſe de la ſomme & du beſoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux beſoins les plus preſſans : cela eſt plus aiſé où vous êtes qu'ici, où toutes choſes & ſur-tout le pain ſont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne maman, entrer avec vous dans le détail des choſes dont vous me parlez, parce que ce n'eſt pas le tems de vous rappeller quel a toujours été mon ſentiment ſur vos entrepriſes. Je vous dirai ſeulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raiſon & votre vertu ſont des biens qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal uſage ſe trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers ſa der-

niere demeure. Le mal a fait un ſi grand progrès cet hyver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma deſtination avec le ſeul regret de vous laiſſer malheureuſe.

On donnera le premier de mars la premiere repréſentation du *Devin* à l'opéra de Paris, je me ménage juſqu'à ce tems-là avec un ſoin extrême, afin d'avoir le plaiſir de le voir. Il ſera joué auſſi le lundi gras au château de Bellevue en préſence du roi, & madame la marquiſe de Pompadour y ſera un rôle. Comme tout cela ſera exécuté par des ſeigneurs & dames de la cour, je m'attends à être chanté faux & eſtropié; ainſi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être préſenté au roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occaſion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiſte qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux ſi mon bonheur pouvoit ſe faire ſans le vôtre & ſans la ſanté.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, & je me ſervirai pour cela de la voie

de Mr. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.

LETTRE XIII.

A LA MEME.

MADAME,

J'Ai lu & copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puiſqu'outre que c'étoit un aſſez mauvais verbiage, c'eſt que les circonſtances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faiſois une violente peine de les avancer; mais auſſi il ne falloit pas me faire dire au commencement que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puiſque rien n'étant plus manifeſtement faux, c'eſt toujours menſonge pour menſonge, & de plus que celui-là eſt bien plus aiſé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-deſſus, madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Liſias. Ce Liſias étoit le plus habile orateur de ſon tems, & dans l'accuſation

où Socrate fut condamné, il lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit ses raisons & les moyens de Socrate dans tout leur jour; Socrate le lut avec plaisir & le trouva fort bien fait; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lisias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre, de même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laissé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expressions de style seulement qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne sais quelles pouvoient être vos vues en faisant passer la pension par les mains de Son Excellence, mais l'inconvénient en saute aux yeux: car il est clair que si j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui survivre ou qu'il tombât malade, adieu la pension. En coûtera-t-il de plus pour l'é-

tablir le plus ſolidement qu'on pourra. C'eſt chercher des détours qui vous égarent pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à ſuivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque & qu'on pût me ſoupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais uſage, je me ſerois bien gardé de changer l'endroit auſſi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé à parler de moi, c'eſt que j'ai cru pénétrer que votre délicateſſe ſe faiſoit quelque peine qu'on pût penſer que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'eſprit d'un enragé ; quoiqu'il en ſoit, j'eſpere bien de n'en jamais ſouiller mes mains.

Vous avez, ſans doute par mégarde, joint au mémoire une feuille ſéparée que je ne ſuppoſe pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle-là ; & moi, qui aſſure être ſéqueſtré de toute affaire civile, me ſiéroit-il de paroître ſi bien inſtruit de choſes qui ne ſont pas de ma compétence ?

Quant à ce qu'on me fait dire que je ſouhai-

terois de n'être pas nommé, c'eſt une fauſſe délicateſſe que je n'ai point. La honte ne conſiſte pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je mépriſe les détours d'une vanité mal entendue autant que je fais cas des ſentimens élevés. Je ſens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon oncle; mais je vous en diſpenſe l'un & l'autre. D'ailleurs ſous quel nom, dites-moi, feriez-vous enrégiſtrer la penſion ?

Je fais mille remercimens au très-cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle eſt ſa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en ſa vie, il peut s'aſſurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoiſſant : car, comme dit Séneque :

Muta perdenda ſunt, ut ſemel ponas bene.

Ce latin-là c'eſt pour l'oncle; en voici pour vous, la traduction françoiſe.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-tems que vous pratiquez cette

ſentence ſans, je gage, l'avoir jamais lue dans Séneque.

Je ſuis dans la plus grande vivacité de tous mes ſentimens,

MADAME, MA TRÈS-CHERE MAMAN,

ROUSSEAU.

LETTRE XIV.

A LA MEME.

LE départ de Mr. de Ville ſe trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chere maman, le loiſir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne ſaurois que vous exhorter à vous ſervir des connoiſſances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Eſpagne, ayant pluſieurs amis qui pourroient nous ſervir de ce côté. J'ai entre autres ici Mr. le marquis de Turrieta, qui eſt aſſez ami de mon ami, peut-être un peu le mien : je me propoſe à ſon départ pour Madrid, où il doit retourner ce printems, de lui remettre un mémoire relatif à votre penſion, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion eſt que

c'eſt une affaire déſeſpérée du côté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours aſſez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront : c'eſt-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en ſera pas de même en Eſpagne où nous trouverons toujours autant, & comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au reſte, je ſuis bien éloigné de vouloir vous flatter du ſuccès de ma démarche; mais que riſquons-nous de tenter? Quant à Mr. le marquis Scotti, je ſavois déja tout ce que vous m'en dites, & je ne manquerai pas d'inſinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire, mais comme cela dépend de pluſieurs circonſtances, ſoit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, ſoit de la répugnance que pourroient avoir mes correſpondans à lui faire leur cour, ſoit enfin de la vie du roi d'Eſpagne, il ne ſera peut-être pas ſi mauvais que vous le penſez, de ſuivre la voie ordinaire des miniſtres. Les affaires qui ont paſſé par les bureaux ſe trouvent à la longue toujours plus ſolides que celles qui ne ſe ſont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne

vous rien dire du tout de celles qui ſe font ici pour le mariage de Mr. le Dauphin. Elles ſont telles qu'après les merveilles que Saint Paul a vues, l'eſprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela, ſi je ne penſois que Mr. de Ville ſera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence, en vous diſant premierement qu'il y avoit quinze mille maſques au bal maſqué qui s'eſt donné à Verſailles, & que la richeſſe des habits au bal paré, au ballet & aux grands appartemens, étoit telle que mon Eſpagnol ſaiſi d'un enthouſiaſme poétique de ſon pays s'écria; que madame la dauphine étoit un ſoleil, dont la préſence avoit liquéfié tout l'or du royaume dont s'étoit fait un fleuve immenſe, au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le ſpectacle le moins agréable; car j'ai vu danſer & ſauter toute la canaille de Paris dans ces ſalles ſuperbes & magnifiquement illuminées, qui ont été conſtruites dans toutes les placés pour le diver-

tiſſement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant ſecoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & ſe ſont ſi pleinement piffrés, que la plûpart en ont été malades. Adieu, maman.

LETTRE XV.

A LA MEME.

JE dois, ma très-chere maman, vous donner avis que, contre toute eſpérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à Mr. le comte de Caſtellane de la maniere la plus avantageuſe ; c'eſt par le miniſtre même qu'il en ſera chargé, de maniere que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous aſſurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dreſſer ſur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyez ſi j'ai pris le ſens qu'il falloit. J'aurai le tems, ſi vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner ; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre ſur cette affaire les inſtructions qui vous manquent; & il eſt, par exemple, fort étrange de ne ſavoir pas

même le nom de baptême des perſonnes dont on répete la ſucceſſion : vous ſavez auſſi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, ſans de bons extraits baptiſtaires & du teſtateur & de l'héritier, légaliſés par les magiſtrats du lieu & par les miniſtres du roi qui y réſident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous muniſſiez de toutes ces pieces, dont l'envoi de tems à autre ſervira de mémoratif, qui ne ſera pas inutile. Adieu, ma chere maman, je me propoſe de vous écrire bien au long ſur mes propres affaires, mais j'ai des choſes ſi peu réjouiſſantes à vous apprendre que ce n'eſt pas la peine de ſe hâter.

MÉMOIRE.

N. N. De la Tour, gentil-homme du pays de Vaud, étant mort à Conſtantinople, & ayant établi le ſieur Honoré Pelico, marchand François pour ſon exécuteur (*) teſtamentaire, à

(*) Mr. Miol avoit mis *procureur*, ſans faire réflexion que le pouvoir du procureur ceſſe à la mort du commettant.

la charge de faire parvenir ſes biens à ſes plus proches parens. Françoiſe de la Tour, baronne de Warens, qui ſe trouve dans le cas (*), ſouhaiteroit qu'on pût agir auprès du dit ſieur Pelico, pour l'engager à ſe deſſaiſir des dits biens en ſa faveur, en lui démontrant ſon droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit ſieur Pelico, il ſemble par le ſilence qu'il a obſervé juſqu'à préſent envers la famille du défunt, qu'il n'eſt pas preſſé d'exécuter ſes volontés. C'eſt pourquoi il ſeroit à déſirer que Mr. l'ambaſſadeur voulût interpoſer ſon autorité pour l'examen & la déciſion de cette affaire. La dite baronne de Warens ayant eu ſes biens confiſqués, pour cauſe de la religion catholique qu'elle a embraſſée, & n'étant pas payée des pen-

(*) Il ne reſte de toute la maiſon de la Tour que madame de Warens, & une ſienne niece, qui ſe trouve par conſéquent d'un dégré au moins plus éloignée; & qui, d'ailleurs n'ayant pas quitté ſa religion ni ſes biens, n'eſt pas aſſujettie aux mêmes beſoins.

ſions que le roi de Sardaigne, & enſuite ſa majeſté catholique lui ont aſſignées ſur la Savoie, ne doute point que la dure néceſſité où elle ſe trouve ne ſoit un motif de plus pour intéreſſer en ſa faveur la religion de Son Excellence.

LETTRE XVI.

A LA MEME.

MADAME,

J'Eus l'honneur de vous écrire jeudi paſſé, & Mr. Genevois ſe chargea de ma lettre: depuis ce tems je n'ai point vu Mr. Barrillot, & j'ai reſté enfermé dans mon auberge comme un vrai priſonnier. Hier, impatient de ſavoir l'état de mes affaires, j'écrivis à Mr. Barrillot, & je lui témoignai mon inquiétude en termes aſſez forts. Il me répondit ceci.

Tranquilliſez-vous, mon cher monſieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne ſuis point en état de ſortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voila donc, madame, à quoi j'en ſuis; auſſi peu inſtruit de mes affaires que ſi j'étois à cent lieues d'ici: car il m'eſt défendu de paroître en

ville. Avec cela toujours ſeul & grande dépenſe, puis les frais qui ſe font d'un autre côté pour tirer ce miſérable argent, & puis ceux qu'il a fallu faire pour conſulter ce médecin, & lui payer quelques remedes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déja long-tems que ma bourſe eſt à ſec, quoique je ſois déja aſſez joliment endetté dans ce cabaret: ainſi je ne mene point la vie la plus agréable du monde; & pour ſurcroît de bonheur, je n'ai, madame, point de nouvelle de votre part, cependant je fais bon courage autant que je le puis, & j'eſpere qu'avant que vous receviez ma lettre je ſaurai la définition de toutes choſes: car en vérité ſi cela duroit plus long-tems, je croirois que l'on ſe moque de moi, & que l'on ne me réſerve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une eſpece de partie de plaiſir, a pris une tournure bien oppoſée; auſſi le charme d'être tout le jour ſeul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des tranſes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire à l'amélioration de ma ſanté. Je ſoupire après l'inſtant de

mon retour, & je prierai bien Dieu déſormais qu'il me préſerve d'un voyage auſſi déplaiſant.

J'en étois-là de ma lettre quand Mr. Barrillot m'eſt venu voir, il m'a fort aſſuré que mon affaire ne ſouffroit plus de difficultés. Mr. le Réſident a intervenu & a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre & la fin, j'ai pendant ce tems-là été rendre mes devoirs à Mr. le Réſident qui m'a reçu le plus gracieuſement, & j'oſe dire le plus familiérement du monde. Je ſuis ſûr à préſent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me ſera comptée ſans difficulté, ſauf les frais qui, à la vérité, ſeront un peu forts, de même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en ſuis mortellement inquiet, ſi je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne ſais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé ſon ami. Je ferai le voyage juſques-là, mais

je ſais qu'il n'y a rien à faire & que ce pré eſt perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon pere ni vu aucun de mes parens, & j'ai ordre d'obſerver le même *incognito* juſqu'au débourſement. J'ai une furieuſe démangeaiſon de tourner la feuille ; car j'ai encore bien des choſes à dire. Je n'en ferai rien cependant, & je me réſerve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

ROUSSEAU.

LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

JE ſuis fâché, madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à Mr. Favre, à l'égard de madame la baronne de Warens. Quoique j'euſſe prévu à-peu-près les ſuites de ſa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité ſoupçonné que les choſes en vinſſent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractere. Vous avez très-raiſon, madame, de dire qu'il a été mal à madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & monſieur votre époux. Si ſon procédé fait honneur à ſon cœur, il eſt ſûr qu'il n'eſt pas également digne de ſes lumieres; puiſqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'uſage du monde, je ne laiſſai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire aſſez juſte une partie du retour dont vous payez ſon amitié & ſes bons offices. Vous le ſentites parfaitement, madame, & ſi je m'en ſouviens bien, la crainte que mes conſeils ne fuſſent écoutés

écoutés vous engagea auſſi bien que mademoiſelle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un cœur comme le mien n'étoient gueres propres à jetter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus; à l'occaſion de quoi vous rappellez fort noblement le préſent que vous voulutes faire de ce précieux juſte-au-corps, qui tient auſſi-bien que moi une place ſi honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, madame, avec tout le reſpect que je vous dois, que je n'ai jamais ſongé à recevoir votre préſent, dans quelque état d'abaiſſement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matiere à railler en faiſant la deſcription de ce ſuperbe habit retourné, rempli de graiſſe, en tel état, en un mot, que toute ma modeſtie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un ſemblable. Je ſuis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifeſter ce trophée de votre généroſité, il eſt encore en exiſtence dans le même garde meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un ſi pompeux étalage. Heureuſement madame la baronne eut la judicieuſe précaution, ſans préſumer cependant

que ce ſoin pût devenir utile, de faire ainſi enfermer le tout ſans y toucher avec toutes les attentions néceſſaires en pareils cas. Je crois, madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laiſſera pas que de donner lieu à un fort joli contraſte, ſur-tout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux vous les aviez deſtinés à Mr. Perrin, vicaire de police, dont votre ſituation en ce pays-ci vous avoit rendu la protection indiſpenſablement néceſſaire. Mais les ayant refuſés ils ſont ici tout prêts auſſi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne ſaurois, madame, continuer ſur le ton plaiſant. Je ſuis véritablement indigné, & je crois qu'il ſeroit impoſſible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, madame, en vous-même, rappellez-vous les circonſtances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, Mr. votre époux, & toute votre famille; ſans argent, ſans amis, ſans connoiſſances, ſans reſſources. Qu'euſſiez-vous fait ſans l'aſſiſtance de madame de Warens? Ma foi, madame, je vous le dis franchement, vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoit

long-tems que vous en étiez plus loin qu'à votre derniere piece; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, & le coup d'œil ſous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les ſentimens en votre faveur; & vous n'aviez pas, que je ſache, de grands témoignages avantageux qui parlaſſent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne maraine, pleine de compaſſion pour vos maux & pour votre miſere actuelle, (pardonnez-moi ce mot, madame,) n'héſita point à vous ſecourir, & la maniere promte & haſardée dont elle le fit prouvoit aſſez, je crois, que ſon cœur étoit bien éloigné des ſentimens pleins de baſſeſſes & d'indignités que vous ne rougiſſez point de lui attribuer. Il y paroit aujourd'hui, & même ce ſoin myſtérieux de vous cacher en eſt encore une preuve, qui véritablement ne dépoſe guere avantageuſement pour vous.

Mais, madame, que ſert de tergiverſer ? Le fait même eſt votre juge. Il eſt clair comme le ſoleil que vous recherchez à noircir baſſement une dame qui s'eſt ſacrifiée ſans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques piſtoles vous porte à payer d'une noire

ingratitude un des bienfaits le plus important que vous puſſiez recevoir, & quand toutes vos calomnies ſeroient auſſi vraies qu'elles ſont fauſſes, il n'y a point cependant de cœur bien fait qui ne rejettât avec horreur les détours d'une conduite auſſi meſſéante que la vôtre.

Mais, graces à Dieu, il n'eſt pas à craindre que vos diſcours faſſent de mauvaiſes impreſſions ſur ceux qui ont l'honneur de connoître madame la baronne, ma maraine; ſon caractere & ſes ſentimens ſe ſont juſqu'ici ſoutenus avec aſſez de digniré pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie; & ſans doute, ſi jamais rien a été oppoſé à ſon goût, c'eſt l'avarice & le vil interêt. Ces vices ſont bons pour ceux qui n'oſent ſe montrer au grand jour; mais pour elle ſes démarches ſe font à la face du ciel, & comme elle n'a rien à cacher dans ſa conduite elle ne craint rien des diſcours de ſes ennemis. Au reſte, madame, vous avez inféré dans votre lettre certains termes groſſiers, au ſujet d'un collier de grenats, très-indignes d'une perſonne qui ſe dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'eſt de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardon-

ner au chagrin que vous avez de lâcher quelques piſtoles & d'être privée de votre cher argent; & c'eſt le parti que prendra madame de Warens, en redreſſant cependant la fauſſeté de votre expoſé.

Quant à moi, madame, quoi que vous affectiez de parler de moi ſur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aie pas celui d'être connu de vous, je ne laiſſe pas de l'être de grand nombre de perſonnes de mérite & de diſtinction, qui toutes ſavent que j'ai l'honneur d'être le filleul de madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever & de m'inſpirer des ſentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conſerver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie: & je ſuis fort trompé, ſi tous les exemples de dureté & d'ingratitude qui me tomberont ſous les yeux ne ſont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect.

LETTRE

DE MADAME DE WARENS, A M. FAVRE.

MONSIEUR,

VOus trouverez bon, monſieur, que n'attendant plus ni réponſe, ni ſatisfaction de monſieur & de madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt ſi j'avois été inſtruite de votre mérite, & de ce que vous étiez véritablement, & que je n'euſſe pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme & homme de mérite, comme je vous crois, & comme Mr. Berthier vous repréſente à moi, vous ne priſſiez mes intérêts avec chaleur, ſi vous étiez inſtruit de ce qui s'eſt paſſé entre eux & moi, & des circonſtances dont toute cette affaire a été accompagnée; mais ſans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeller à leur conſcience. Ils ſavent combien je me ſuis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus preſſant, & pour

leur éviter bien des affronts; ils ſavent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes ; ils ſavent encore la rareté exceſſive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite ſomme plus précieuſe, par rapport à moi, que ſept ou huit fois autant ne le ſauroit être pour eux. En vérité, monſieur, je ſuis bien embarraſſée après tout cela, de ſavoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils faſſent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrit madame de Sourgel. Il ſemble qu'elle a affecté d'y entaſſer toutes les marques d'un méchant caractere. Je n'ai garde, monſieur, de tourner contre elle ſes propres armes ; je ſuis peu accoutumée à un ſemblable ſtyle, & je me contenterai de répondre à ſes malignes inſinuations par un court expoſé du fait.

J'ai vu ici un monſieur & une dame avec leur famille, qui ſe donnoient pour imprimeurs ſous le nom de Thibol, & qui, ſur la fin, ont

jugé à propos de prendre celui de Sourgel & le rang de gens de qualité, je n'ai jamais ſu préciſément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triſte équipage, chargés de dettes, ſans un ſol; & comme j'ai fait une eſpece de liaiſon avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été aſſez heureuſe pour rendre quelques ſervices, ils ſe ſont préſentés à moi pour implorer mon ſecours, me priant de leur faire quelques avances qui puſſent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de ſe rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'euſſent pas entendu dire alors que je fuſſe ſi avidement intéreſſée, & que je me mêlaſſe de vendre le faux pour le fin, puiſqu'ils ſe ſont adreſſés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je ſuis la ſeule perſonne qui ait daigné les regarder, & j'oſe bien atteſter que, de la maniere qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me ſuis livrée à eux. Je l'ai fait, j'oſe le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils

avoient beſoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils ſavent, & à gros intérêts, quoique j'euſſe pris un terme très-court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, monſieur, par toutes mes lettres, que je ne me ſuis jamais aviſé de leur rien demander de cet intérêt; & je réitere encore que je leur en fais préſent fort volontiers; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner ſur le capital.

Je me ſuis donc intéreſſée pour eux, non-ſeulement ſans les connoître, ni eux, ni perſonne qui les connût, mais même ſans être aſſurée de leur véritable nom. J'ai ſollicité pour eux; j'ai appaiſé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de ſe garantir d'être arrêté, & de ſe rendre à Lyon avec ſon fils, j'ai donné à la femme & à la fille aſyle dans ma maiſon, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai aſſigné mes quartiers en thréſorerie pour le payement de leurs créanciers, enfin j'ai prêté à la femme & à la fille tout l'argent néceſſaire pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce tems je n'ai ceſſé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier payement: car je reſpecte

trop mes engagemens pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laiſſés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expreſſions magnifiques de madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra ſi elle ne les abandonneroit pas avec ſon logement, de quoi je la détournai, eſpérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque choſe : mais bien loin de ſonger à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact & je lui promis de tâcher de les vendre ; mais enſuite, ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'expoſer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au de-là de leur valeur : car il s'en faudroit bien que je n'euſſe retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, & qui, certainement, vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette dame ne s'inquiete point. Ses meubles ſont tous ici, tels qu'elle les a laiſſés ; & je cherche ſi peu à me les approprier à mon profit, que je proteſte hautement que je n'en veux plus en aucune façon, & je ne m'en mêlerai que

pour les rendre ſous quittance à ceux qui me les demanderont de ſa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier ; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique ſous ſon nom & à ſes fraix, & l'on connoîtra par les ſommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choſes. Pour le collier, les boucles & les manches, ils ſont depuis très-long-tems entre les mains de Mr. Berthier, qui eſt prêt à les reſtituer en recevant ſon dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à madame de Sourgel.

Je crois, monſieur, que ſi je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de ſi loin, les ports de lettres dont la ſomme n'eſt pas petite, la reconnoiſſance que je dois à Mr. Berthier qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & pardeſſus tout cela les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles ſeroit aſſez bien payé ; mais ces détails de minutie ſont, je vous aſſure, au-deſſous de moi ; & puis il eſt juſte qu'il

m'en coûte quelque choſe pour le plaiſir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des préſens, il ſeroit à ſouhaiter pour madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux : car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont beſoin des miens & de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaiſir de les retrouver avec tous ſes meubles. Il eſt vrai qu'elle eut la politeſſe de me préſenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroiſſant de très-petite conſidération & fort chétive, je crus pouvoir & devoir même l'agréer ſans conſéquence, d'autant plus que ne faiſant nul uſage de tabac, on ne pouvoit guere m'accuſer d'avarice dans l'acceptation d'un tel préſent; elle eſt auſſi dans le garde meuble. Mais ce qu'elle a oublié cette dame, c'eſt une petite croix de bois, incruſtée de nacre que j'ai miſe au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de mademoiſelle de Sourgel, qui me dit en me la préſentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux je ne manquerois point de dire : *voilà ma croix.*

Au reſte, je doute bien fort d'être en arriere

de préſens avec madame de Sourgel, quoiqu'elle mépriſe ſi fort les miens. Mais ce n'eſt point à moi de rappeller ces choſes-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles ſont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye ſa penſion pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec ſa belle fille; elle en ſait aſſez les motifs & la raiſon; je conſens cependant volontiers qu'elle jette tout ſur le compte de l'amitié, quoique la compaſſion y eut bonne part.

Pour le collier de grenats, il eſt juſte de le reprendre s'il n'accommode pas madame de Sourgel; elle auroit pu ſe ſervir d'expreſſions plus décentes à cet égard; elle ſait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en impoſer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit & ſur le même pied qu'il m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment ſemblable à celui de madame de Sourgel. J'oſe eſpérer que ſes baſſes inſinuations ne trouveront pas beaucoup de priſe, où mon nom a ſeulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuſe d'en agir mal avec elle. Eſt-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occa-

ſion? Ne m'avoit-elle pas promis reſtitution dès l'inſtant de ſon arrivée ? Ne l'ai-je pas priée en grace pluſieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en conſidération des embarras où mes avances m'ont jettée ? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité & de politeſſes, qui lui peignant l'état des choſes au naturel auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de reſter en arriere à cet égard ? Ne l'ai-je pas avertie & fait avertir pluſieurs fois, en dernier lieu, de la néceſſité où ſes retards m'alloient jetter de recourir aux protections pour me faire payer ? Quel ſi grand mal lui ai-je donc fait ? Perſonne ne le ſait mieux que vous, monſieur, aſſurément, s'il doit retomber de la honte ſur une de nous deux, ce n'eſt pas à moi de la ſupporter.

Voilà, monſieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phraſes de tours malins, ni de fauſſes accuſations, mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance toutes les perſonnes qui me connoiſſent, toutes celles qui ont connu ici monſieur & madame de Sourgel, & même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de raſſembler des témoignages peu favorables à eux, & de

m'expoſer par-là à la moquerie des plaiſans, qui m'ont raillée de ma ſotte crédulité, & des cenſeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je ſuis mortifiée, monſieur, qu'on vous donne une fonction auſſi indigne de vous, que de ſervir de correſpondant à de ſi déſagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarraſſe d'un pareil emploi, & madame de Sourgel peut prendre déſormais les choſes comme il lui plaira, ſans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ſes injures. Je crois qu'il ne ſera pas douteux parmi les honnêtes gens, ſur qui d'elle ou de moi tombera le deshonneur de toute cette affaire.

Je ſuis avec une parfaite conſidération, &c.

LETTRE XVIII.

Montpellier 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'Eus l'honneur de vous écrire, il y a environ trois ſemaines; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluſe pour Mr. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à madame de Warens, & huit jours après je pris la liberté de

vous adreſſer encore une lettre pour elle : cependant je n'ai reçu réponſe de nulle part ; je ne puis croire, monſieur, de vous avoir déplu, en uſant un peu trop familiérement de la liberté que vous m'aviez accordée ; tout ce que je crains, c'eſt que quelque contre-tems fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponſes ; quoiqu'il en ſoit, il m'eſt ſi eſſentiel d'être bientôt tiré de peine que je n'ai point balancé, monſieur, de vous adreſſer encore l'incluſe, & de vous prier de vouloir bien donner vos ſoins pour qu'elle parvienne à ſon adreſſe ; j'oſe même vous inviter à me donner des nouvelles de madame de Warens, je tremble qu'elle ne ſoit malade. J'eſpere, monſieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponſe par le premier ordinaire : & afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adreſſer chez Mr. Barcellon, huiſſier de la bourſe en rue baſſe proche du Palais : c'eſt-là que je ſuis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & ſi vous pouvez me donner des nouvelles de Mr. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je ſuis avec une reſpectueuſe conſidération,

MONSIEUR, ROUSSEAU.

LETTRE

LETTRE XIX.

Montpellier, 4 *Novembre* 1737.

MONSIEUR,

LEquel des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur, qui n'a jamais paſſé de ſemaine depuis ſon départ, ſans écrire à un ami de cœur, ou cet ingrat ami, qui pouſſe la négligence juſqu'à paſſer deux grands mois & davantage, ſans donner au pauvre pélerin le moindre ſigne de vie? Oui, monſieur, deux grands mois, je ſais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre; mais je ſais bien auſſi que je ne l'ai reçue que la veille de la Touſſaint: & quelque effort que faſſe ma raiſon pour être d'accord avec mes deſirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été miſe après coup. Pour moi, monſieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de Mr. Micoud, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai pouſſé l'exactitude juſqu'à céder preſque à tout l'empreſſement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à monſieur de Trianon, Dieu & lui ſavent, ſi l'on peut avec vérité m'accuſer de négligence à

cet égard. Quelle différence, grand Dieu, il ſemble que la Savoie eſt éloignée d'ici de ſept ou huit-cent lieues, & nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponſes de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambery. Il y a trois ſemaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que ſoit ma ſituation actuelle, je la ſupporterois volontiers, ſi du moins on daignoit me donner la moindre marque de ſouvenir: mais rien; je ſuis ſi oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puiſque les relations ſont devenues impoſſibles depuis Chambery & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promeſſes ſur leſquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de conſolation me ſuffiront & ſerviront à répandre de la douceur ſur un état qui a ſes déſagrémens.

J'ai eu le malheur dans ces circonſtances gênantes de perdre mon hôteſſe, madame Mazet, de maniere qu'il a fallu ſolder mon compte avec ſes héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoiſſance a eu la généroſité de me prêter ſoixante livres ſur ma parole, qui ont ſervi à payer le mois paſſé & le courant de ma penſion; mais je me vois extrêmement reculé

par plusieurs autres menues dettes ; & j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remedes que j'avois commencés faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets, Si dans quinze jours qui font le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai résolu de hasarder un coup ; je ferai quelque argent de mes petits meubles; c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers; car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connoissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne sera presque pas pire qu'auparavant ; mais si je gagne je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hasard à la vérité, mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrêmité & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuse & de m'exposer à un nau-

frage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint Esprit; où, à moindre frais & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remedes avec plus de tranquillité, d'agrément & de succès, comme j'espere, que je n'ai fait à Montpellier dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie, je trouverai-là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous assure, très-grand besoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher monsieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéresser à moi & prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que si mes lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à monsieur de Trianon, & comme la poste de Paris qui est la vôtre ne part d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un seul ordinaire, tant il y de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien & fort à votre aise.

Il vous reviendroit une description de la char

mante ville de Moutpellier, ce paradis terreſtre, ce centre des délices de la France; mais en vérité il y a ſi peu de bien & tant de mal à en dire, que je me ferois ſcrupule d'en charger encore le portrait de quelque ſaillie de mauvaiſe humeur; j'attends qu'un eſprit plus repoſé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penſer en attendant.

Montpellier eſt une grande ville fort peuplée, coupée par un immenſe labyrinthe de rues ſales, tortueuſes & larges de ſix pieds. Ces rues ſont bordées alternativement de ſuperbes hôtels & de miſérables chaumieres, pleines de boue & de fumier. Les habitans y ſont moitié très riches & l'autre moitié miſérables à l'excès; mais ils ſont tous également gueux par leur maniere de vivre, la plus vile & la plus craſſeuſe qu'on puiſſe imaginer. Les femmes ſont diviſées en deux claſſes, les dames qui paſſent la matinée à s'enluminer, l'après midi au pharaon & la nuit à la débauche, à la différence des bourgeoiſes qui n'ont d'occupation que la derniere. Du reſte ni les unes ni les autres n'entendent le françois, & elles ont tant de goût & d'eſprit qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne ſoient des aſſemblées de

ſorciers. Auſſi on n'a jamais vu de femmes aux ſpectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques miſérables étrangeres qui auront eu l'imprudence de braver la délicateſſe & la modeſtie des dames de Montpellier. Vous ſavez ſans doute quels égards on a en Italie pour les huguenots & pour les Juifs en Eſpagne; c'eſt comme on traite les étrangers ici; on les regarde préciſément comme une eſpece d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & aſſommés au bout s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu raſſembler de meilleur du caractere des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 *Mars* 1742.

MONSIEUR,

NOus reçûmes hier au ſoir, fort tard, une lettre de votre part, adreſſée à madame de Warens; mais que nous avons bien ſuppoſé être

pour moi. J'envoie cette réponſe aujourd'hui de bon matin, & cette exactitude doit ſuppléer à la briéveté de ma lettre, & à la médiocrité des vers qui y ſont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fiſſe meilleurs, diſant qu'il n'eſt pas bon que les malades aient tant d'eſprit. Nous avons été très allarmés d'apprendre votre maladie; & quelque effort que vous faſſiez pour nous raſſurer, nous conſervons un fond d'inquiétude ſur votre rétabliſſement, qui ne pourra être bien diſſipé que par votre préſence.

J'ai l'honneur d'être avec un reſpect & un attachement infini.

A FANIE.

Malgré l'art d'Eſculape & ſes triſtes ſecours,
La fievre impitoyable alloit trancher mes jours;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeller à la vie.
Dieux! je ne puis encore y penſer ſans effroi
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi:
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu, le nocher redouté
M'avoit déja conduit ſur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard ſévere
Me preſſant auſſi-tôt d'avaler l'onde amere:

Viens, dit-il, éprouver ces ſecourables eaux,
Viens dépoſer ici les erreurs & les maux,
Qui des foibles mortels rempliſſent la carriere.
Le ſecours de ce fleuve à tous eſt ſalutaire,
Sans regretter le jour par des cris ſuperflus,
Leur cœur en l'oubliant ne le deſire plus.
Ah! pourquoi cet oubli leur eſt-il néceſſaire,
S'ils connoiſſoient la vie, ils craindroient ſa miſere.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte ſermon;
Mais, oſez-vous penſer, mon bon ſeigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera juſques parmi les morts:
C'eſt pourquoi ſupprimez, s'il vous plaît, votre eau noire,
Toute l'encre du monde, & tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant ſouvenir.
Sur un ſi beau ſujet j'avois beaucoup à dire:
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
Calme toi, me dit-il, je connois ton martyre.
La conſtance a ſon prix, même parmi les morts,
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords:
Je l'accorde en ce jour à ta tendreſſe extrême,

Va parmi les mortels, pour la seconde fois,
Témoigner que sur Pluton même,
Un si tendre amour a des droits.
C'est ainsi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

LETTRE XXI.

A Mr. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, monsieur, votre générosité naturelle que je ne doute point que vous preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de madame de Warens; quoi que je lui aie écrit depuis que je suis ici par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnoissance & d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans

doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, monſieur, que je n'ai trouvé que vous ſeul à Chambery capable de rendre un ſervice par pure généroſité; mais c'eſt du moins vous parler ſuivant mes vrais ſentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, monſieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman; ne me déguiſez rien, monſieur, je vous en ſupplie, je m'attends à tout, je ſouffre déja tous les maux que je peux prévoir, & la pire de toutes les nouvelles pour moi c'eſt de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, monſieur, de m'adreſſer votre lettre ſous le pli de quelque correſpondant de Geneve, pour qu'il me la faſſe parvenir; car elle ne viendroit pas en droiture.

Je paſſai en poſte à Milan, ce qui me priva du plaiſir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquiſe s'eſt remariée il y a quelque tems. Adieu, monſieur, puiſqu'il faut mourir tout de bon, c'eſt à préſent qu'il faut être philoſophe. Je vous dirai une autre fois quel eſt le genre de philoſophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus ſincere & le plus parfait attachement, monſieur, &c.

ROUSSEAU.

P. S. Faites-moi la grace, monſieur, de faire parvenir ſûrement l'incluſe que je confie à votre généroſité.

MONSIEUR,

J'avoue que je m'étois attendu au conſentement que vous avez donné à ma propoſition; mais quelque idée que j'euſſe de la délicateſſe de vos ſentimens, je ne m'attendois point abſolument à une réponſe auſſi gracieuſe.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

IL faut convenir, monſieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une maniere à doubler le prix des ſervices que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponſe polie & ſpirituelle, autant qu'il ſe peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choſes qui ſont pour moi d'un tout autre mérite. Des ſentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, ſi j'oſe ainſi parler, que la ſincérité & la voix du cœur caractériſe. Le mien n'eſt pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à ſon gré, qui, ſans bleſſer le reſpect, puſſent

exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du cœur; mais, monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons.

J'ai choisi les livres dont la liste est ci-jointe. Quant au dictionnaire de Bayle, je le trouve cher excessivement. Je ne vous cacherai point que j'ai une extrême passion de l'avoir, mais je ne comptois point qu'il revint à plus de 60 livres. Si celui dont vous me parlez, qui a des ratures en marge, n'excede pas de beaucoup ce prix, je m'en accommoderai. En ce cas, monsieur, il faut prendre quelques précautions pour l'envoyer, parce que j'aurois peine à obtenir la permission de l'introduire. Vous pourriez si vous le jugez à propos vous servir de M.... qui le peut & le voudroit sans doute, quand vous l'en prieriez. Je crois qu'il me conviendroit moins de lui en faire la proposition, je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de lui pour cela. Je laisse tout à votre judicieuse conduite.

C'eſt l'édition in 4°. de Cicéron que je cherche, vous devez l'avoir ; ſi vous ne l'avez pas, j'attendrai. Je croyois auſſi que la géométrie de Maneſſon Mallet étoit in 4° ; ſi vous l'avez en cette forme, je la prendrai, ſinon je m'en paſſerai encore quelque tems, n'ayant d'ailleurs pas encore les inſtrumens néceſſaires, & vous m'enverrez à la place les récréations mathématiques d'Ozanam.

Vous ſavez qu'il nous manque le neuvieme tome de l'hiſtoire ancienne, & le dernier de Cléveland ; c'eſt-à-dire, celui qui a été ajouté d'une autre main ; pour n'avoir auſſi que les vingt-uniemes parties de Marianne ; vous joindrez, s'il vous plaît, tout cela à votre envoi, afin que nos livres ne reſtent pas imparfaits.

Hoffmanni lexicon.
Newton arithmetica.
Ciceronis opera omnia, 4 Volumes.
Uſſerii annales.
Géométrie pratique de Maneſſon Mallet.
Elémens de mathématique du P. Lami.
Dictionnaire de Bayle.

Si vous jugez que les œuvres de Deſpréaux de

l'édition in 4°. puiſſent paſſer ſur tout cela, vous aurez la bonté de l'y joindre.

Vous m'enverrez, s'il vous plaît, le tout le plutôt qu'il ſera poſſible, & je ferai mon billet à monſieur Conti de la ſomme, ſuivant l'avis que vous lui en donnerez ou à moi.

FIN.

TABLE.

LA découverte du nouveau monde. Page 7.
Fragmens d'Iphis, tragédie. 43.
In nuptias Caroli Emanuelis, invictiſſimi Sardiniæ Regis, Ducis Sabaudiæ, & Reginæ Eliſabethæ. Ode. 55.
Traduction. 59.
AVERTISSEMENT. 65.
Le Verger des Charmettes. 67.
Epître à Mr. de Bordes. 76.
Epître à Mr. Pariſot. 81.
Enigme. 92.
A madame la baronne de Warens, virelai. 93.
Vers pour madame de Fleurieu. 94.
Vers pour mademoiſelle Th. 95.
Mémoire à Son Excellence Monſeigneur le gouverneur. 97.
Mémoire remis le 19 *Avril* 1742, *à Mr. Boudet Antonin.* 102.

Lettres de Mr. J. J. Rouſſeau.

LETTRE PREMIERE.
A madame la baronne de Warens, de Chambéry. 111.

LETTRE II.
A la même. 114.

LETTRE III.
A la même. 118.

LETTRE IV.
A la même. 128.

LETTRE V.
A la même. 132.

Page
LETTRE VI.
A la même. 135.
LETTRE VII.
A la même. 139.
LETTRE VIII.
A la même. 142.
LETTRE IX.
A la même. 147.
LETTRE X.
A la même. 150.
LETTRE XI.
A la même. 153.
LETTRE XII.
A la même. 156.
LETTRE XIII.
A la même. 159.
LETTRE XIV.
A la même. 164.
LETTRE XV.
A la même. 168.
LETTRE XVI.
A la même. 172.
LETTRE XVII.
A madame de Sourgel. 176.
Lettre de madame la baronne de Warens à Mr. Favre. 182.
LETTRE XVIII. 191.
LETTRE XIX. 193.
LETTRE XX.
A monsieur de Conzié. 198.
LETTRE XXI.
A Mr. le comte des Charmettes. 201.
LETTRE XXII. 203.

Fin de la Table.

ANECDOTES

POUR SERVIR A LA VIE

DE

J. J. ROUSSEAU.

SUITE

DU SUPPLÉMENT

A SES ŒUVRES.

A AMSTERDAM,

Et à LAUSANNE chez F. GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXIX.

ANECDOTES

POUR SERVIR A LA VIE

DE

J. J. ROUSSEAU.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, citoyen de Geneve, avoit deſſein depuis quelque tems de quitter Paris; il a cédé aux inſtances de l'amitié, & s'eſt établi ſur la fin de Mai dernier dans une petite maiſon qui appartient à M. le marquis *de Girardin*, ſeigneur d'Ermenonville, & ſituée très-près du château. Il eut jeudi dernier, 2 Juillet, à neuf heures du matin, en revenant de la promenade, une attaque d'apoplexie qui dura deux heures & demie, & dont il mourut.

Les honneurs funebres lui furent rendus par M. le marquis *de Girardin*; ſon corps, après avoir été embaumé & renfermé dans un cercueil de

plomb, fut inhumé le ſamedi ſuivant quatre du même mois, dans l'enceinte du parc d'Ermenonville, ſur l'iſle dite des Peupliers, au milieu de la piece d'eau appellée le petit Lac, & ſituée au midi du château, ſous une tombe décorée & élevée d'environ ſix pieds. Il eſt né le 28 Juin 1712.

✪ ✪

La diverſité des récits ſur les circonſtances de la mort de J. J. Rouſſeau, auxquels donnent lieu les différentes expreſſions dont ſe ſont ſervis quelques papiers publics, nous a engagé à fixer enfin l'opinion générale: en conſéquence, nous nous ſommes procurés & nous avons actuellement entre les mains un extrait des minutes du greffe du bailliage & vicomté d'Ermenonville, daté du vendredi trois du courant. Il porte que ſur le réquiſitoire du procureur fiſcal, Me. Louis Blondel, lieutenant du bailliage, aſſiſté du procureur fiſcal & d'un huiſſier, s'eſt tranſporté en la demeure du ſieur J. J. Rouſſeau pour y conſtater ſon genre de mort; qu'à cet effet, il a fait comparoître les perſonnes des ſieurs Gilles-Caſimir *Chenu*, maître en chirurgie, demeurant à Ermenonville, & Simon *Bouret* auſſi maître en chirurgie, demeurant à Montagny; & après avoir

pris & reçu d'eux le ſerment en tel cas requis ſous lequel ils ont juré de bien & de fidellement ſe comporter en la viſite dont il s'agit, *après viſite faite du corps & l'avoir vu & examiné dans ſon entier, qu'ils ont tous deux rapporté d'une commune voix que le dit ſieur Rouſſeau eſt mort d'une apoplexie ſéreuſe, ce qu'ils ont affirmé véritable, &c.*

Nous avons avancé ci-devant que cet homme célebre avoit depuis longtems le deſir de quitter Paris pour ſe retirer à la campagne. Ceux de nos lecteurs qui ont éprouvé quelqu'enthouſiaſme à la lecture des ouvrages de ce grand homme nous ſauront gré, ſans doute, de leur donner les motifs de cette retraite. Nous ſavions de ſon vivant que, forcé par différentes circonſtances de ne plus copier de muſique, ſon modique revenu avoit peine à ſuffire aux frais de ſa conſommation: mais nous ignorions juſqu'à quel degré ſa fortune étoit bornée.

Nous avons actuellement entre les mains un mémoire écrit en entier de ſa main & ſigné de lui, daté du mois de Février 1777, dont nous croyons devoir donner un extrait.

" Ma femme eſt malade depuis longtems, &
„ le progrès de ſon mal qui la met hors d'état
„ de ſoigner ſon petit ménage, lui rend les ſoins
„ d'autrui néceſſaires à elle-même, quand elle
„ eſt forcée à garder ſon lit. Je l'ai juſqu'ici gar-
„ dée & ſoignée dans toutes ſes maladies; la
„ vieilleſſe ne me permet plus le même ſervice.
„ D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il eſt, ne
„ ſe fait pas tout ſeul; il faut ſe pourvoir au
„ dehors des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance
„ & les préparer; il faut maintenir la propreté
„ (1) dans la maiſon. Ne pouvant remplir ſeul
„ tous ces ſoins, j'ai été forcé, pour y pourvoir,
„ d'eſſayer de donner une ſervante à ma femme.
„ Dix mois d'expérience m'ont fait ſentir l'in-
„ ſuffiſance & les inconvéniens inévitables & in-
„ tolérables de cette reſſource dans une poſition
„ pareille à la nôtre. Réduits à vivre abſolu-
„ ment ſeuls, & néanmoins hors d'état de nous
„ paſſer du ſervice d'autrui, il ne nous reſte
„ dans les infirmités & l'abandon qu'un ſeul

(1) Il eſt écrit en note à cet endroit : " Mon incon-
„ cevable ſituation dont perſonne n'a d'idée, pas même
„ ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces
„ détails ".

„ moyen de ſoutenir nos vieux jours : c'eſt de
„ trouver quelqu'aſyle où nous puiſſions ſubſiſter
„ à nos frais, mais exemts d'un travail qui dé-
„ formais paſſe nos forces, & de détails & de
„ ſoins dont nous ne ſommes plus capables. Du
„ reſte, de quelque façon qu'on me traite, qu'on
„ me tienne en clôture formelle ou en appa-
„ rente liberté, dans un hôpital ou dans un dé-
„ ſert, avec des gens doux ou durs, faux ou
„ francs, (ſi de ceux-ci il en eſt encore) je con-
„ ſens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme
„ les ſoins que ſon état exige, & qu'on me
„ donne le couvert, le vêtement le plus ſimple
„ & la nourriture la plus ſobre juſqu'à la fin de
„ mes jours, ſans que je ſois plus obligé de
„ me mêler de rien. Nous donnerons pour cela
„ ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets
„ & de rentes, & j'ai lieu d'eſpérer que cela
„ pourra ſuffire dans des provinces où les den-
„ rées ſont à bon marché, & dans des maiſons
„ deſtinées à cet uſage, où les reſſources de l'é-
„ conomie ſont connues & pratiquées, ſur-tout
„ en me ſoumettant, comme je fais de bon cœur,
„ à un régime proportionné à mes moyens".

Nous laiſſons aux gens ſenſibles le ſoin de

répondre à l'objection que ſa pauvreté étoit volontaire. Il paroît au ſurplus, qu'il avoit enfin trouvé ce qui pouvoit lui convenir, lorſque la mort eſt venu le frapper.

Opinion de Jean-Jacques Rouſſeau ſur la Tragédie Grecque.

Quant au rythme, en quoi conſiſte la plus grande force de la muſique, il demande un grand art pour être heureuſement traité dans la vocale. J'ai dit, & je le crois, que les tragédies grecques étoient de vrais opéras. La langue grecque, vraiment harmonieuſe & muſicale, avoit par elle-même un accent mélodieux; il ne falloit qu'y joindre le rythme, pour rendre la déclamation muſicale: ainſi non ſeulement les tragédies, mais toutes les poéſies, étoient néceſſairement chantées. Les poëtes diſoient avec raiſon, *je chante*, au commencement de leurs poëmes, formule que les nôtres ont très-ridiculement conſervée: mais nos langues modernes, production des peuples barbares, n'étant point naturellement muſicales, pas même l'italienne, il faut, quand on veut leur appliquer la muſique, prendre de grandes précautions pour rendre cette union ſupportable, &

pour la rendre assez naturelle dans la musique imitative pour faire illusion au théâtre: mais de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne parviendra jamais à persuader à l'auditeur que le chant qu'il entend n'est que de la parole; & si l'on y pouvoit parvenir, ce ne seroit jamais qu'en fortifiant une des grandes puissances de la musique, qui est le rythme musical, bien différent pour nous du rythme poétique, & qui ne peut s'associer avec lui que très-rarement & très-imparfaitement.

. . . . . .

C'est un grand & beau problème à résoudre, de déterminer jusqu'à quel point on peut faire chanter la langue & parler la musique. C'est d'une bonne solution de ce problème que dépend toute la théorie de la musique dramatique. L'instinct seul a conduit sur ce point les Italiens dans la pratique aussi bien qu'il étoit possible, & les défauts énormes de leurs opéras ne viennent pas d'un mauvais genre de musique, mais d'une mauvaise application d'un bon genre.

Nous pouvons fixer les incertitudes du Public sur l'existence des mémoires de la vie de J. J. Rousseau, soi-disant imprimés, dont on parle de-

puis ſi long-tems, & dont on raconte même différentes circonſtances. Ces mémoires ne ſont imprimés nulle part; mais nous croyons faire plaiſir à nos lecteurs en leur procurant l'écrit qui étoit deſtiné à leur ſervir de préface.

" Je forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes ſemblables un homme dans toute la vérité de la nature, & cet homme, c'eſt moi.

„ Moi ſeul je ſens mon cœur; & je connois les hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'oſe croire n'être fait comme aucuns de ceux qui exiſtent. Je ne vaux pas mieux ou moins; je ſuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briſer le moûle dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

" Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me préſenter devant le Souverain Juge. Je dirai hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus: j'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe: je n'ai rien tu, rien

déguiſé, rien pallié : je me ſuis montré coupable & vil quand je l'ai été : j'ai montré mon intérieur, comme tu l'as vu toi-même. Etre éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables ; qu'ils écoutent mes confeſſions, qu'ils rougiſſent de mes indignités, qu'ils gémiſſent de mes miſeres. Que chacun dévoile à ſon tour ſon cœur au pied de ton trône ; & qu'un ſeul te diſe enſuite, s'il l'oſe : *Je fus meilleur que cet homme là* ".

LETTRE

de M. DORAT *aux Auteurs du journal de Paris.*

IL y a ſix ou ſept ans, Meſſieurs, qu'après avoir entendu les mémoires de la vie de J. J. Rouſſeau, j'écrivis la lettre que je vous envoie à une femme digne d'apprécier ce grand homme. Je ne ſais par quel haſard je l'ai retrouvée imprimée dans un papier public. Je vous la fais paſſer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'inſérer dans votre journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A trois heures après minuit.

Je rentre chez moi, Madame, ivre de plaiſir & d'admiration; je comptois ſur une ſéance de huit heures, elle en a duré quatorze ou quinze: nous nous ſommes aſſemblés à neuf heures du matin, & nous nous ſéparons à l'inſtant, ſans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture que ceux du repas, dont les inſtans quoique rapides, nous ont encore paru trop longs. Ce ſont les mémoires de ſa vie que Rouſſeau nous a lus. Quel ouvrage! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître! il y avoue ſes bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ſes défauts avec une franchiſe plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ſes malheurs & de ſes foibleſſes; de la confiance payée d'ingratitude; de tous les orages de ſon cœur ſenſible, tant de fois bleſſé par la main careſſante de l'hypocriſie; ſur-tout de ces paſſions ſi douces, qui plaiſent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur, & je me faiſois une volupté ſecrette de vous offrir ces larmes d'attendriſſement, auquel ma ſituation actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon J. J., dans ces mémoires

divins, fait d'une femme qu'il a adorée un portrait si enchanteur, si aimable d'un coloris si frais & si tendre, que j'ai cru vous y reconnoître; je jouissois de cette délicieuse ressemblance, & ce plaisir étoit pour moi seul. Quand on aime, on a mille jouissances que les indifférens ne soupçonnent même pas, & pour lesquelles les témoins disparoissent.

Mais ne mêlons rien de moi à tout cela, afin de vous intéresser davantage. L'écrit dont je vous parle est vraiment un chef-d'œuvre de génie, de simplicité, de candeur & de courage. Que de géans changés en nains! que d'hommes obscurs & vertueux, rétablis dans tous leurs droits & vengés à jamais des méchans par le seul suffrage d'un honnête homme. Tout le monde y est nommé. On n'a pas fait le moindre bien à l'auteur qui ne soit consacré dans son livre; mais aussi démasque-t-il avec la même vérité tous les charlatans dont ce siecle abonde.

Je m'étens sur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre ame bienfaisante, délicate & noble; parce que vous aimez Rousseau; parce que vous êtes digne de l'admirer; enfin parce que je me reprocherois de vous cacher une seule

des impreſſions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures ſonnent, & je ne m'arrache qu'avec peine au plaiſir de m'entretenir avec vous; mais je vous ai offert ma premiere & derniere penſée; j'ai entendu la confeſſion d'un ſage; ma journée n'eſt point perdue.

Je ſuis, &c. DORAT.

SENTIMENS

de reconnoiſſance d'une mere, adreſſés à l'ombre de ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve.*

PArmi les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand homme qui n'eſt plus, une voix ſimple & naïve ne pourroit-elle s'élever ſans offenſer ſa mémoire; & pour n'avoir pas reçu de la nature une portion de génie dont elle doue les bienfaiteurs de l'humanité, faudroit-il fermer ſon cœur à la douce expreſſion de la reconnoiſſance qu'ils nous ont inſpirée? Non, ce n'eſt pas de toi, ombre aimante de Rouſſeau, que je dois craindre ces rebuts orgueilleux; l'hommage ingénu d'un enfant eût flatté ton ame pure & ſenſible. Tu ne dédaigneras point un foible

tribut, que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaiſir à te préſenter. C'eſt toi qui as éclairé mon eſprit en échauffant mon cœur; c'eſt toi qui m'as montré la voie preſque effacée qui devoit me rapprocher de la nature; ta main bienfaiſante l'a ſemée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route des plaiſirs.

Hélas! je ne puis me rappeller ſans douleur ces tems, où une mere ſembloit ſe dépouiller des ſentimens les plus chers à ſon ame. Le charme qu'elle éprouvoit à ſerrer contre ſon ſein le fruit de ſa tendreſſe, ſes yeux que la nature rempliſſoit de larmes, pour l'avertir combien un cruel abandon ſeroit contraire à ſes vues, tout lui défendoit vainement de laiſſer échapper de ſes bras l'enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle eſt donc cette puiſſance barbare qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers, nous fait étouffer les ſentimens les plus tendres, pour ſuivre des exemples cruels dont nous n'avons à recueillir que des remords? Eſt-il bien vrai qu'effrayée de quelques ſujettions légeres qu'il falloit s'impoſer, une mere ait pu ſe réſoudre à livrer ſes enfans à d'avides mercenaires, dont l'ame eſt déja flétrie par le prix qu'elles mettent à des ſoins

inappréciables? Se peut-il qu'elle ne ſe ſoit jamais repréſenté le fruit de ſes tendres amours, eſſuyant les duretés d'une femme ſauvage, qui inſenſible à ſes larmes, ſourde à ſes cris plaintifs, ne lui apporte des ſecours involontaires, que lorſquelle eſt fatiguée de la longueur de ſes gémiſſemens; qui comptant pour rien les maux qui, ſans ôter la vie, la rendent inſupportable, ne ſe croit point reſponſable des infirmités dont le malheureux peut être aſſailli dans un âge plus avancé, lorſqu'éloigné de ſes regards, elle aura oublié qu'il fut un jour nourri de ſa propre ſubſtance?

Pauvres enfans! que votre deſtinée étoit malheureuſe, avant que vous euſſiez trouvé un défenſeur! Mais la nature, en mere tendre, n'a pu ſouffrir plus long-tems que tous ſes bienfaits demeuraſſent inutiles: elle a pris ſoin de former de ſes dons les plus précieux un homme qui pût nous faire entendre ſes reproches & ſes ordres; ſa voix eſt enfin deſcendue dans nos cœurs, elle nous a demandé grace pour l'innocent que nous portons dans notre ſein; la tendreſſe maternelle s'eſt éveillée à ſes juſtes plaintes; elle a ouvert ſes tréſors, & étonnée de ſes richeſſes, elle a ſenti le beſoin d'en jouir.

Donner

Donner l'exiſtence eſt devenu trop peu pour une mere. Elle veut, en allaitant ſon enfant, lui donner cette premiere preuve, que ſes jours lui deviendront plus chers que les ſiens. Elle le prend dans ſes bras, ſes yeux ne s'attachent ſur lui que pour ne le plus quitter; elle ſe plaît à interpréter ſes deſirs, en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conſervation de ſes jours.

Ses premiers beſoins étant ſatisfaits, elle jette ſur lui des regards encore plus touchans; elle ne tremble plus de s'en voir ſéparée que par la parque inhumaine; car ſans elle, qu'auroit-elle à redouter? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une mere? Il ſemble, dans ces délicieux inſtans, que tous ſes ſens ne lui ont été donnés que pour veiller à ſon ouvrage.

Loin d'elle à jamais ces liens cruels qui enlevent aux enfans le libre uſage de leurs facultés naiſſantes, arrêtent toutes leurs fonctions, tous leurs développemens, & dès leur entrée dans la vie, travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir.

Quel ſpectacle bien plus ſatisfaiſant pour elle de les voir ſe livrer à tous les mouvemens que leur preſcrit la nature, de lire ſur leur front une douce joie qui ſe répand ſur tous ceux qui les

obſervent! Leurs mouvemens ont retrouvé les graces qu'ils avoient perdues. La gaieté eſt peinte ſur leur viſage. La franchiſe, fille de la liberté, brille dans tous leurs traits. Leurs careſſes, leur langage, tout annonce l'heureuſe diſpoſition de leurs organes. Quel plaiſir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur ſoupleſſe! Il ſemble qu'ils lui diſent: *Nous avons remporté une victoire: c'eſt à Rouſſeau que nous conſacrons nos plaiſirs; ce ſont des fêtes pour honorer ſa mémoire.*

O tendre & généreux libérateur de ce petit peuple, toi qui lui as ôté ſes chaînes, & de l'eſclavage l'as fait paſſer à un heureux état de liberté; c'eſt avec lui que je viens t'offrir ce tribut de reconnoiſſance; c'eſt par ſes mains pures que je viens brûler de l'encens ſur ta tombe & la couvrir de fleurs!

Si tout ce qui déforme la belle nature, tout ce qui étouffe les ſentimens de pitié & de tendreſſe, eſt proſcrit déſormais par les races futures; ſi les familles deviennent plus unies; ſi les enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour; ſi les unions deviennent plus douces par le ſpectacle d'une mere entourée de ſes enfans, c'eſt à toi, Rouſſeau, que l'humanité doit tous ces bienfaits.

RÉFLEXIONS
CRITIQUES
SUR
J. J. ROUSSEAU
ET SES OUVRAGES,

Extraites du mercure de France, 5 Octobre 1778.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR

J. J. ROUSSEAU

ET SES OUVRAGES,

Extraites du mercure de France, 5 Octobre 1778.

CE ſeroit une choſe également curieuſe & intéreſſante de ſuivre, dans tout le cours de la vie de Rouſſeau, les rapports de ſon caractere avec ſes ouvrages; d'étudier à la fois l'homme & l'écrivain; d'obſerver à quel point l'humeur & la miſanthropie de l'un a pu influer ſur le ſtyle de l'autre, & combien cette ſenſibilité d'imagination qui, dans la conduite, fait ſi ſouvent reſſembler l'homme à un enfant, ſert à l'élever au-deſſus des autres hommes dans ſes écrits. C'eſt ſous ce point de vue que le philoſophe ſe plaît à étudier les perſonnages extraordinaires, & s'il préfere cette recherche inſtructive à la pompe menſongere du panégyrique, ce n'eſt pas que la louange lui ſoit importune,

c'eſt que la vérité lui eſt chere. S'il veut être le juge des hommes célebres, ce n'eſt pas pour en être le détracteur; c'eſt pour apprendre à connoître l'humanité, qu'il faut ſur-tout obſerver dans ce qu'elle a produit de grand. Ce n'eſt pas par un ſentiment d'orgueil ou d'envie qu'il obſerve les fautes & les foibleſſes, c'eſt au contraire pour en montrer la cauſe & l'excuſe; & le réſultat de cet examen, qui fait voir le bien & le mal, nés tous deux de la même ſource, eſt une leçon d'indulgence.

Mais quand on ſeroit ſûr d'être exactement inſtruits des faits, & de ne rien donner à l'eſprit de parti; (deux conditions indiſpenſables pour toute eſpece de jugement, & dont pourtant on s'embarraſſe fort peu, tant on eſt preſſé de juger!) il ne faudroit pas encore choiſir le moment où l'on vient de perdre un écrivain célebre, pour ſoumettre ſa mémoire à cet examen philoſophique, qui ne ſépare point la perſonne & les ouvrages. Le talent, comme on l'a dit ailleurs, n'eſt jamais plus intéreſſant qu'au moment où il diſparoit pour toujours. Auparavant on ſouffroit qu'il fût déchiré pour l'amuſement de la malignité; à peine alors veut-on permettre

qu'il ſoit jugé pour l'inſtruction ; & ſi, pendant la vie, les torts de l'homme nuiſent à la renommée de l'écrivain, c'eſt tout le contraire après la mort : cette renommée couvre tout de ſon éclat, & la poſtérité qui jouit des écrits prend ſous ſa protection l'auteur dont elle a receuilli l'héritage. D'ailleurs, il faut l'avouer, ce ſentiment eſt équitable. A l'inſtant où l'homme ſupérieur nous eſt enlevé par la mort, il ſemble qu'on ne doit rien ſentir que ſa perte. La tombe ſollicite l'indulgence, en inſpirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du génie, avant de ſonger à le juger.

Bornons-nous donc à jetter un coup-d'œil rapide ſur les productions du citoyen de Geneve, devenu l'un des ornemens de la littérature françoiſe.

Il commença tard à écrire, & ce fut pour lui un avantage réel qu'il dut à des circonſtances malheureuſes. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuſe & agitée, il eut tout le tems d'exercer ſon eſprit par l'étude, & ſon cœur par les paſſions ; & l'un & l'autre débordoient, pour ainſi dire, d'idée & de ſentimens, lorſqu'il ſe préſenta une occaſion de les

répandre. Auſſi parut-il riche, parce qu'il avoit amaſſé longtems, & cette terre qui étoit neuve n'en fut que plus féconde.

Communément on écrit trop tôt; & ſi l'on excepte les ouvrages d'imagination, dans leſquels les eſſais ſont pardonnables à la jeuneſſe, comme les premieres études à un peintre, il faudroit d'ailleurs étudier lorſqu'on eſt jeune, & compoſer lorſqu'on eſt mûr. L'eſprit des jeunes auteurs n'eſt gueres que de la mémoire; leur jugement n'eſt pas formé, & leur goût n'eſt pas ſûr. Ils affoibliſſent les idées d'autrui ou exagerent les leurs, parce qu'ils manquent également de meſure & de choix. Auſſi, tandis qu'il eſt aſſez commun de voir à cet âge du talent pour la poéſie, rien n'eſt plus rare que de voir un jeune homme en état d'écrire une bonne page de proſe.

Le premier ouvrage de Rouſſeau eſt celui qu'il a le plus élégamment écrit, & c'eſt le moins eſtimable de tous. On ſait qu'une queſtion ſinguliere, propoſée par une Académie, & qui peut-être n'auroit pas dû l'être, donna lieu à ce fameux diſcours qui commença la réputation de Rouſſeau, & qui ne prouvoit que le talent aſſez

facile de mettre de l'esprit dans un paradoxe. Ce discours, où l'on prétendoit que les arts & les sciences avoient corrompu les mœurs, n'étoit qu'un sophisme continuel, fondé sur cet artifice si commun & si aisé, de ne présenter qu'un côté des objets & de les montrer sous un faux jour. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son ame en cultivant sa raison. Le principe d'erreur qui regne dans tout le discours consiste à supposer que le progrès des arts & la corruption des mœurs, qui vont ordinairement ensemble, sont l'un à l'autre comme la cause est à l'effet. Point du tout. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé; mais quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumieres qui pouvoient ajouter à ses vertus. La corruption vient à la suite de la puissance & des richesses, & la puissance & les richesses produisent en même tems les arts qui embellissent la société. Or il est de la nature de l'homme d'user de sa force en tout sens. Ainsi les moyens de dépravation ont dû se multiplier avec ses connoissances, comme la chaleur qui fait circuler la seve forme en même tems les vapeurs qui font naître les orages. Ce sujet, ainsi considéré, pouvoit être très-philoso-

phique. Mais l'auteur ne vouloit être que singulier. C'étoit le conseil que lui avoit donné un homme de lettres célebre, avec lequel il étoit alors fort lié. *Quel parti prendrez-vous ?* dit-il au Genevois, qui alloit composer pour l'académie de Dijon. *Celui des lettres*, dit Rousseau : — *Non, c'est le pont-aux-ânes. Prenez le parti contraire, & vous verrez quel bruit vous ferez.*

Il en fit beaucoup en effet. Il eut l'honneur, assez rare, d'être d'abord réfuté par un souverain (1); ensuite il eut le bonheur de trouver dans un professeur de Nancy un adversaire très-mal adroit : ainsi il lui arriva ce qu'il y a de plus heureux dans une mauvaise cause ; sa these fut célebre & mal combattue. Il battit, avec l'arme du ridicule, des adversaires qui avoient raison de mauvaise grace. D'ailleurs, la discussion valoit mieux que le discours, & Rousseau se trouvoit dans son élément, qui étoit la controverse. Il vint pourtant un dernier adversaire, (M. de Bordes de Lyon) qui défendit la vérité avec éloquence ; mais le public fit moins d'accueil à ses raisons qu'aux paradoxes de Rousseau. La même

(1) Le feu roi de Pologne Stanislas.

choſe arriva depuis, lorſque deux excellens écrivains réfuterent, d'une maniere victorieuſe, *ſa lettre ſur les ſpectacles*. Malgré tout leur mérite, ſuffiſamment prouvé d'ailleurs par tant de titres reconnus, le public, qui aime mieux être amuſé qu'inſtruit, & remué que convaincu, parut goûter plus les écarts & l'enthouſiaſme de Rouſſeau que la raiſon ſupérieure de ſes adverſaires. En général, le paradoxe doit avoir cette eſpece de vogue, & entre les mains d'un homme de talent, il offre de grands attraits à la multitude: d'abord celui de la nouveauté; enſuite il eſt aſſez naturel que l'auteur à paradoxe mette plus de chaleur & d'intérêt dans ſa cauſe que n'en peuvent mettre dans la leur ceux qui le réfutent. On ſe paſſionne volontiers pour l'opinion qu'on a créée; on la défend comme ſon propre bien: au lieu que la vérité eſt à tout le monde.

Cependant, tel fut l'effet de la premiere diſpute de Rouſſeau ſur les arts & les ſciences que cette opinion, qui d'abord n'étoit pas la ſienne, & qu'il n'avoit embraſſée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la ſoutenir. Après avoir commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cul-

tivoient. Il étoit poſſible qu'il eût déja contr'eux un levain d'animoſité & d'aigreur. Ce premier ſuccès, plus grand qu'il ne l'avoit attendu, lui avoit fait ſentir ſa force, qui ne ſe développoit qu'après avoir été vingt ans étouffée dans l'obſcurité & la miſere. Ces vingt ans paſſés à n'être rien pouvoient tourmenter alors ſon amour-propre dans ſes premieres jouiſſances; car pour l'homme qui ſe ſent au-deſſus des autres, c'eſt un fardeau, ſans doute, que d'en être long-tems méconnu. Rouſſeau né commençoit que bien tard à être à ſa place, & peut-être eſt-ce là le principe de cette eſpece de miſanthropie, qui depuis ne fit que s'accroître & ſe fortifier. Il ſe ſouvenoit (& cette anecdote eſt auſſi certaine qu'elle eſt remarquable), que lorſqu'il étoit commis chez N. D***, il ne dînoit pas à table le jour que les gens-de-lettres s'y raſſembloient. Ainſi, Rouſſeau entroit dans le champ de la littérature, comme Marius rentroit dans Rome, reſpirant la vengeance, & ſe ſouvenant des marais de Minturnes.

Le diſcours ſur l'*inégalité* n'étoit encore qu'une ſuite & un développement de ſes premiers paradoxes, & de la haine qui ſembloit l'animer

contre les lettres & les arts. C'eſt-là qu'il ſoutint cet étrange ſophiſme, que l'homme a contredit la nature en étendant & perfectionnant l'uſage des facultés qu'il en a reçues. Cette aſſertion étoit d'autant plus extraordinaire, que Rouſſeau avouoit que la *perfectibilité* étoit la différence ſpécifique qui diſtinguoit l'homme des autres animaux. Après cet aveu, comment pouvoit-il avancer *que l'homme qui penſe eſt un animal dépravé? Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul*, dit l'Etre Suprême dans les livres de Moïſe. Rouſſeau eſt d'un avis bien différent. Il prétend que l'homme a été rebelle à la nature, lorſqu'il a commencé à vivre en ſociété. Il prouve très-bien & très-éloquemment, qu'en établiſſant de nouveaux rapports avec ſes ſemblables, l'homme s'eſt fait de nouveaux beſoins, qui ont produit de nouveaux crimes; mais il oublie que l'homme, en même-tems, s'eſt ouvert une ſource de nouvelles jouiſſances & de nouvelles vertus. Il oublie que l'homme ne vit nulle part ſeul, & que dans les peuplades les plus iſolées & les plus ſauvages, il y a des rapports néceſſaires & inévitables; d'où il faudroit conclure que ceux mêmes que nous appellons ſauvages ſont comme nous hors de la nature. Auſſi eſt-il forcé d'en convenir; mais

alors comment prouver que l'homme étoit eſſentiellement né pour vivre ſeul ? Comment prouver qu'un état, qui peut-être n'a jamais eu lieu, dont au moins nous n'avons ni aucun exemple, ni aucune preuve, étoit l'état naturel de l'homme ? D'ailleurs, ce mot de *nature*, qui eſt très-oratoire, eſt très-peu philoſophique. Il préſente à l'imagination ce qu'on veut, & il échappe trop à la définition. Il n'eſt pas fait pour être employé lorſqu'on raiſonne en rigueur, parce qu'alors on s'apperçoit que ſon acception eſt vague, & que c'eſt preſque toujours un ſynonyme imparfait. Rouſſeau, frappé des vices & des malheurs de l'homme en ſociété, imagina qu'il eût été meilleur & plus heureux, qu'il eût mieux rempli ſa deſtination, ſi la terre eût été couverte d'individus iſolés. Il n'examine pas même ſi cette ſuppoſition eſt dans l'ordre des poſſibles ; &, dans le fait, ſi on l'examinoit, elle ſe trouveroit évidemment abſurde. Il n'examine pas ſi l'homme ayant une tendance irréſiſtible à exercer plus ou moins ſes facultés, il eſt poſſible de marquer préciſément les limites où cet exercice doit s'arrêter, pour n'être pas ce qu'il appelle *une dépravation*, & ſi, preſſé lui-même de tracer le modele abſolu de l'homme de la nature, il ſeroit

bien sûr d'en venir à bout. Rousseau semble dire : " Le mal est parmi les hommes : c'est leur faute. „ Pourquoi les hommes sont-ils ensemble ? Certes, si chacun étoit seul, il ne feroit pas de „ mal à autrui ". Je demande si ce sont-là des idées raisonnables ?

Il n'y a de rapine, de brigandage, de violence, que parce qu'il y a des propriétés. Rousseau, qui veut que ce soit toujours l'homme qui ait tort, & jamais la nature (comme si, philosophiquement parlant, l'homme & tout ce qui est de l'homme n'étoit pas dans la nature, c'est-à-dire, dans l'ordre essentiel des choses), Rousseau prétend que la propriété est un *droit de convention.* Certes c'est un droit naturel, ou jamais ce mot n'a eu de sens. Quand il n'y auroit que deux hommes sur la terre, & que l'un des deux, rencontrant l'autre, voudroit lui ôter le fruit qu'il auroit cueilli, le gibier qu'il auroit tué, & la peau de bête qui le couvriroit, celui qui défendroit ses propriétés les défendroit en vertu d'un droit très-naturel, antérieur à toute police, & né seulement du sens intime. Rousseau démontre très-bien que de la propriété naissent de très-grands maux : mais il oublie ce qui est tout aussi évi-

dent, que s'il n'y avoit point de propriété, il y auroit de bien plus grands maux encore; que non-seulement toute société seroit dissoute, ce qui, à la vérité, ne seroit pas un très-grand mal dans son système; mais que les hommes ne se rencontreroient plus que pour se faire la guerre, ce qui est justement le mal qu'il voudroit éviter.

Quelle est l'origine de tous ces paradoxes insoutenables? L'oubli d'une vérité très-simple, à laquelle ne peuvent pas s'accoutumer les imaginations ardentes, entêtées de la chimere d'un optimisme possible, mais à laquelle pourtant la réflexion ramene toujours: c'est que l'homme, étant à la fois essentiellement perfectible & essentiellement imparfait, doit également être porté à acquérir, & nécessité à abuser. S'il lui étoit donné d'avoir quelque chose d'incorruptible, ce ne seroit plus une qualité humaine, ce seroit un attribut de la Divinité. Il résulte que, bien loin de vouloir remédier à l'abus en détruisant l'usage, il faut au contraire essayer de réformer l'abus par un usage mieux entendu; & c'est l'ouvrage de la vraie philosophie, non celle qui égaroit Rousseau, lorsqu'il employoit tant d'art & d'esprit à soutenir ses hypotheses brillantes & erronées; mais

mais celle qui l'enflammoit de l'amour du genre humain, lorsqu'il composoit son chef-d'œuvre d'Emile.

Le monde est bien vieux, disent les physiciens. Cela peut être : mais à considérer les révolutions que le globe a dû éprouver, l'homme est peut-être encore bien neuf. A voir combien il y a peu de tems qu'une partie des nations connues est sortie de la barbarie; combien croupissent encore dans l'ignorance; combien parmi celles mêmes qui ont fait le plus de progrès, on s'est peu occupé jusqu'ici des moyens de rendre l'homme meilleur & plus heureux; on peut croire que la philosophie a beaucoup à espérer, parce qu'il lui reste beaucoup à faire.

Au surplus, le discours sur l'*inégalité*, quoique fondé sur un système d'erreurs, comme le discours sur les sciences, étoit bien supérieur à ce premier essai de l'auteur. Ici se faisoit sentir une bien plus grande force d'idées & de style. Le morceau sur la formation des sociétés étoit d'une tête pensante, & l'on appercevoit déja ce mélange d'une philosophie vigoureuse & d'une éloquence entraînante, qui depuis ont caractérisé

les ouvrages de Rouſſeau. A la ſuite d'un faux principe, il amene une foule de vérités particulieres, dont il porte le ſentiment dans l'ame de ſes lecteurs. En le liſant, il faut s'embarraſſer peu du fond de la queſtion, & ſaiſir toutes les beautés qui ſe préſentent à l'entour; & ce ſeroit le lire comme il a écrit, s'il étoit vrai, comme on le lui a reproché d'après ſes premiers paradoxes, qu'en effet il ſe jouât de la vérité, & qu'il ne ſongeât qu'à faire briller ſon eſprit: mais j'ai peine à ſuppoſer dans un ſi grand écrivain ce défaut de bonne-foi qui diminueroit trop le plaiſir que j'ai à le lire. Il ſe peut qu'en effet l'amour de la ſingularité ait influé ſur le choix de ſes premieres opinions; mais il eſt très-poſſible qu'en les ſoutenant, il s'y ſoit ſincérement attaché, & que la contradiction même n'ait ſervi qu'à l'y affermir. Pour les têtes auſſi vives que la ſienne, s'échauffer, c'eſt ſe convaincre.

N'oublions pas que ce diſcours ſur l'*inégalité*, quoique fort au-deſſus du diſcours ſur les ſciences, ne fut point couronné: ce fut M. l'abbé Talbert qui eut le prix. Je ne connois point ſon ouvrage; mais, ſans vouloir lui rien diſputer de ſon mérite, en liſant les diſcours qui lui ont valu

des couronnes dans les académies de province, il eſt difficile de croire qu'il ait fait un meilleur ouvrage que celui de Rouſſeau.

La lettre ſur la muſique avoit encore pour baſe un paradoxe. Il y ſoutenoit que les François ne pouvoient pas avoir de muſique. Il donnoit en même tems *le devin de village*, petit drame plein de grace & de mélodie, qui eut un ſuccès prodigieux. On a remarqué que le charme de cet ouvrage naiſſoit ſur-tout de l'accord le plus parfait entre les paroles & la muſique; accord qui ſembleroit ne pouvoir ſe trouver au même degré que dans un auteur qui, comme Rouſſeau, auroit conçu à la fois les vers & le chant : mais ceux qui ſavent que le fameux duo de *Sylvain*, l'un des beaux morceaux d'expreſſion dont notre muſique théâtrale puiſſe ſe glorifier, n'eſt pourtant qu'une parodie, & que le poëte travailla ſur des notes, ceux-là concevront qu'il eſt poſſible que le poëte & le muſicien n'aient qu'une même ame, ſans être réunis dans la même perſonne.

Quoique la lettre ſur la muſique eût le défaut de porter tout à l'extrême; quoique les compoſitions de Duni, de Philidor, de Monſigni, les

chef-d'œuvres de Grétri chantés dans toute l'Europe, & admirés en Italie, & en dernier lieu les opéras de M. Gluck, aient réfuté le ſyſtème de Rouſſeau; cependant cette lettre que produiſit la querelle des bouffons contribua, ainſi qu'eux, à faire connoître en France les principes de la bonne muſique, & les défauts de la nôtre. Elle excita un grand ſoulévement parmi les partiſans de l'opéra françois; & l'animoſité fut pouſſée juſqu'à ôter les entrées de ce ſpectacle à l'auteur du Devin de village, quoiqu'on n'en eût pas le droit. On fut ſur le point d'intéreſſer le gouvernement dans la querelle; & ne pouvant faire traiter Rouſſeau en criminel d'état, on le brûla du moins en effigie ſur le théâtre de l'opéra, & la haine applaudiſſoit à ces farces, auſſi indécentes que ridicules.

On ſait qu'il compoſa depuis un *Dictionnaire de Muſique*, dans lequel il refondit les articles qu'il avoit inſérés ſur cette ſcience, dans le grand ouvrage de l'Encyclopédie. Il y prouve en plus d'un endroit que lorſqu'on a du génie, on en peut mettre même dans un livre élémentaire. A l'égard de ſa doctrine ſur la muſique théâtrale, elle eſt préciſément l'oppoſé de celle que veulent

introduire aujourd'hui de nouveaux légiſlateurs, qui n'ont pas tout à fait les mêmes droits ni la même autorité que lui. Il veut abſolument faire régner ſur le théatre ce genre de muſique qu'ils veulent reléguer dans les concerts. Il ſoutient d'un bout à l'autre de ſon livre, avec toute la chaleur de la perſuaſion intime, que la puiſſance de la muſique réſide principalement dans le chant régulier, dans la mélodie des airs dramatiques. On a prétendu qu'il s'étoit rétracté depuis; mais ce qu'il a imprimé eſt un peu plus ſûr que ce qu'on lui fait dire.

Après ces différentes excurſions, Rouſſeau parut vouloir raſſembler ſa philoſophie, ſes querelles & ſes amours dans l'eſpece d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman; car en effet *la Nouvelle Héloïſe* ſembloit n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même cadre les lambeaux d'un porte-feuille. Il eſt vrai qu'il y en a de bien précieux; on y remarque des morceaux de paſſion & de philoſophie également admirables; & M. de Voltaire, grand maître & grand connoiſſeur en fait de pathétique; M. de Voltaire, qui ne regardoit pas la Nouvelle Héloiſe comme un bon livre, avoit diſtingué pluſieurs lettres qu'il eût voulu, diſoit-il,

en arracher. J'ai dit ailleurs (1) ce que je penſois de cet ouvrage, conſidéré comme roman. Il fut lu ou plutôt dévoré avec une extrême avidité. C'eſt de tous ceux de l'auteur celui qui eut le plus de vogue, & qui prête le plus à la critique. Le mariage de l'héroïne eſt révoltant; le caractere de mylord Edouard eſt une caricature, & ſes amours en Italie une énigme. La ſatyre de l'opéra de Paris, & ſurtout celle des femmes françoiſes, eſt outrée, & tombe dans la déclamation. L'ouvrage en lui-même eſt un tout indigeſte; mais puiſque ſes défauts ne l'ont pas fait oublier, ſes beautés le feront vivre.

Émile eſt d'un ordre plus élevé: c'eſt-là ſurtout, (en mettant à part ce que le chriſtianiſme peut y trouver de repréhenſible), qu'il a mis le plus de véritable éloquence & de bonne philoſophie. Ce n'eſt pas que ſon ſyſtème d'éducation ſoit praticable en tout; mais dans les diverſes ſituations où il place Émile, depuis l'enfance juſqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, & par-tout la morale eſt en action & animée de

(1) Tome III des Œuvres de Mr. de la Harpe, Article *des Romans*.

l'intérêt le plus touchant. Son ſtyle n'eſt nulle part plus beau que dans Émile.

Les prêtres, qui avoient cru voir leur ennemi dans Rouſſeau, s'étoient bien trompés, & ils s'en ſont apperçus depuis. Les imaginations ſenſibles ſont naturellement religieuſes, & Rouſſeau l'a prouvé plus que perſonne. Cette qualité domine dans tous ſes écrits. C'eſt elle qui, dans *la Nouvelle Héloïſe*, donne à l'appareil des cérémonies & à la ſainteté d'un temple, tant de pouvoir ſur l'ame de Julie; qui, dans la profeſſion de foi du vicaire Savoyard, le ramene par ſentiment à des myſteres que ſa raiſon ne peut admettre; qui, dans tout ce morceau, répand tant de charmes ſur les conſolations attachées aux idées d'un avenir.

Cette même ſenſibilité ſemble éclairer ſa raiſon & la rendre plus puiſſante, lorſqu'il plaide dans ce même livre la cauſe de l'enfance trop long-tems opprimée parmi nous. Quoique j'aie déjà rendu témoignage ailleurs aux obligations importantes que nous lui avons à cet égard, je ne puis me refuſer au plaiſir de rappeller ici un des titres qui doivent rendre ſa mémoire chere & reſpecta-

ble, & le placer parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il ne m'arrive jamais de rencontrer de ces enfants, qui ſemblent d'autant plus aimables qu'ils ſont plus heureux, que je ne béniſſe le nom de Rouſſeau, qui nous a procuré un des plus doux aſpects dont nous puiſſions jouir, celui de l'innocence & du bonheur. C'eſt Rouſſeau qui a délivré des plus ridicules entraves & de la plus triſte contrainte un âge qui ne peut avoir toutes ſes graces que lorſqu'il a toute liberté, & de qui l'on peut dire (avec les reſtrictions convenables) qu'on peut lui laiſſer tout faire, parce qu'il ne peut pas nuire, & tout dire, parce qu'il ne peut pas tromper.

Émile cauſa tous les malheurs de Rouſſeau. Il paroît que le plus ſenſible de tous fut la condamnation de ſon livre, & celle du *Contrat Social* par le conſeil de Geneve. Bien des gens mettent ce *Contrat Social* au deſſus de tout ce qu'a fait Rouſſeau, pour la force de tête & la profondeur des idées. Quoiqu'il en ſoit, ces deux ouvrages parurent dangereux à la république dont il étoit citoyen, & Rouſſeau ſe croyant injuſtement outragé par ſa patrie, qu'il ſe flattoit, non ſans fondement, d'avoir honorée, abdiqua ſon droit

de bourgeoiſie & ſon titre de citoyen, vengeance légitime & noble, & qui appartenoit à un homme ſupérieur. Il ne parut pas également irréprochable, lorſqu'il publia dans la ſuite les *lettres de la Montagne*, qui fomenterent les troubles de Geneve, & aigrirent des eſprits déja trop échauffés. Son livre devint l'étendard de la diſcorde & l'évangile des mécontents. On prétendit qu'ayant renoncé à ſa patrie, il n'avoit plus le droit de prendre parti dans les querelles qui la diviſoient. Mais cette interdiction abſolue n'eſt-elle pas un peu rigoureuſe ? Si Rouſſeau voyoit des vices eſſentiels dans l'adminiſtration de la république, ſi ſon livre pouvoit contribuer à la réformation de l'état, étoit-il coupable de l'avoir publié ? La diſcorde eſt un mal, ſans doute ; mais quand elle doit produire la liberté, c'eſt un mal néceſſaire chez les peuples qui ont le droit d'être libres. Rouſſeau écouta, ſans doute, la vengeance qui l'animoit contre ceux qui l'avoient condamné : mais ſi, en effet, cette condamnation fut illégale, ſi les citoyens proteſterent contre l'arrêt du conſeil, ſi cet arrêt & *les lettres de la Montagne* hâterent le moment d'une révolution qui tendoit à améliorer le gouvernement, Rouſſeau a fait un bien réel, & ſes *lettres de la Montagne* ſont

alors l'ouvrage que les Genevois doivent le plus aimer.

Je ne parlerai point de quelques autres morceaux détachés sur l'*imitation théatrale*, *sur la paix perpétuelle*, *sur l'économie politique*; d'une *lettre à M. de Voltaire sur la Providence*, &c. Il n'y a rien de ce qu'a fait Rousseau qui ne mérite d'être lu, & qui ne le soit avec plus ou moins de plaisir.

Cet écrivain dut avoir, & il a encore beaucoup d'enthousiastes parmi les femmes & les jeunes gens, parce qu'il parle beaucoup à l'imagination. Il est jugé plus sévérement par la raison des hommes mûrs; mais sa place est belle, même au jugement de ces derniers. Il plaît aux femmes quoiqu'il les ait fort maltraitées. Comme elles ne le sont guere que par des hommes très-passionnés pour elles, le pardon est dans la faute même. Rousseau, malgré les injures qu'il leur dit, a près d'elles le premier de tous les mérites, celui de les aimer, & satisfait le premier de leurs besoins, celui des émotions.

On a voulu comparer Rousseau à Voltaire, à qui l'on comparoit aussi, pendant un tems, Cré-

billon, Piron & d'autres écrivains. Celui à qui l'on oppose tous les autres est incontestablement le premier.

Laissons-là cette manie trop commune de rapprocher des hommes qui n'ont aucun point de contact. Laissons Voltaire dans une place qui sera long-tems unique : contentons-nous de placer Rousseau parmi nos plus grands prosateurs. C'est au tems, à la postérité, à marquer le rang qu'il doit occuper dans le petit nombre d'hommes qui ont joint à une tête pensante une imagination sensible, & l'éloquence à la philosophie.

Les deux auteurs dont Rousseau paroît avoir le plus profité sont Séneque & Montaigne. Il a quelquefois les tournures franches & naïves de l'un, & l'ingénieuse abondance de l'autre : mais en général, ce qui distingue son style c'est la chaleur & l'énergie ; cette chaleur véritable a fait une foule de mauvais imitateurs, qui n'en avoient que l'affectation & la grimace, & qui, en répétant sans cesse ce mot devenu parasite, ne mettoient plus aucune différence entre la déraison & la chaleur ; & l'on ne sait jusqu'où cet abus auroit été porté, si l'on n'en eût pas fait sentir le ridicule.

Rouſſeau a compoſé les mémoires de ſa vie. Beaucoup de gens en ont entendu la lecture. On dit que pluſieurs perſonnes y ſont maltraitées ; mais pas une autant que lui. Il ſe peut que l'on mette à avouer ſes fautes l'amour propre que l'on met communément à les diſſimuler, & médire de ſoi eſt encore une maniere d'être extraordinaire, concevable dans un homme qui a voulu être ſingulier.

LETTRE

A M. DE LA HARPE, *sur son article du mercure de France, du 5 Octobre* 1778, *concernant* JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

MONSIEUR,

ÉLOIGNÉ par état de la carriere des lettres, je suis assez indifférent sur les petites tracasseries qu'ont entre eux ceux qui les cultivent. J'ai ignoré jusqu'à présent, comment & pourquoi vous avez le grand nombre d'ennemis dont vous vous plaignez, & que vous défiez cependant avec tant de courage; mais je ne le rencontrois qu'avec chagrin. J'avois cependant remarqué avec une espece de répugnance, que six semaines au plus après la mort de Voltaire, vous aviez voulu le juger, & qu'au lieu de voir dans ce grand-homme l'auteur de *Mérope*, *d'Alzire*, *de Mahomet*, &c. vous aviez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime:* mais par une suite de ma bonhommie, je trouvois encore le moyen de vous excuser. Je concevois que travaillant pour le théâtre, vous pouviez avoir le desir de vous

placer à côté de cet homme célebre, & ne pouvant monter jusqu'à lui, il me paroissoit assez naturel que vous vouluſſiez l'abaiſſer jusqu'à vous, non pas que l'un ne me parût auſſi impoſſible que l'autre, mais je louois votre intention.

J'arrive de la campagne, & je lis dans votre mercure du 5 de ce mois: *On ſouffre pour l'amuſement de la malignité, que le talent dans un homme vivant ſoit déchiré; mais ce talent n'eſt jamais plus intéreſſant que lorſqu'il diſparoît pour toujours. Il faut l'avouer, ce ſentiment eſt équitable; la tombe ſollicite l'indulgence en inſpirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du génie avant de le juger.*

Qui ſe ſeroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement ſur les ouvrages & la perſonne de J. J. Rouſſeau, & une critique auſſi amere que peu fondée de l'un & de l'autre? Il ſuit de-là, ou que vous ne mettez dans la claſſe des hommes de génie, ni Voltaire, ni Rouſſeau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, Monſieur, nous les pleurerons encore longtems.

Le premier ouvrage de Rouſſeau, ſelon vous,

eſt le moins eſtimable de tous. " Il commença, „ dites-vous, la réputation de ſon auteur, quoi- „ qu'il ne prouve que le talent *facile* de mettre „ de l'eſprit dans un paradoxe. Ce diſcours en- „ tier n'eſt qu'un ſophiſme continuel, *fondé ſur* „ *un artifice commun & aiſé.* Le diſcours ſur „ l'*inégalité* n'eſt que la ſuite des mêmes para- „ doxes, & un ſophiſme qui tombe devant une „ vérité ſimple.....". Vous avouez qu'il dut avoir, & qu'il a même encore beaucoup d'enthouſiaſtes parmi les femmes & les jeunes gens; mais qu'il eſt jugé plus ſévérement par les hommes mûrs, qui le placent cependant dans le rang des plus grands *proſateurs*; jugement dont il ne peut ſe plaindre.

Je vous demanderai d'abord, ſi les ouvrages de Rouſſeau ſont néceſſairement de la compétence du mercure? car il me ſemble que pour en parler comme vous faites, il faudroit pouvoir vous excuſer ſur la néceſſité. Je vous demanderai enſuite, ſi c'eſt en quatre pages *in*-12 que vous prétendez réfuter les deux diſcours qui ont commencé, & qui ſeuls auroient fait la réputation de ce grand homme. Vous prouvez, & j'en ſuis fâché, que non ſeulement vous n'avez

pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la queſtion: car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire, que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déja corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive? Cette queſtion n'a point été propoſée, & Rouſſeau ne l'a point examinée. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts avoit influé ſur les mœurs générales, c'eſt-à-dire, ſur ceux mêmes qui ne les cultivent pas; & c'eſt ce que Rouſſeau a diſcuté.

Mon intention n'eſt pas de ſoutenir contre vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des philoſophes; ils ſubſiſteront malgré votre critique, & ſe défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les mercures de la Grece & de Rome traitaient les Socrate, les Démoſthene, les Cicéron & les Virgile; je deſire que la poſtérité puiſſe juger entre la *lettre ſur les ſpectacles* & la *réponſe* de M. Marmontel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroiſſez être pour aſſigner un rang à Rouſſeau; car encore

core falloit-il, comme Sofie, qu'il fût quelque chose. Vous vous êtes souvenu heureusement de la distinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'est point vers est de la prose, & voilà pour vous mettre hors de plage, Rousseau au rang des bons prosateurs, & ce sont des gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rousseau que de la prose.

Après nous avoir ainsi éclairé sur les ouvrages de Rousseau, vous jugez sa personne, & vous descendez dans sa conscience, à l'exemple de ces faiseurs de romans, dont il parle lui-même, qui savent tout ce qui se passe dans le cœur de leurs héros. Vous prétendez qu'il ne pensoit pas un mot de ce qu'il disoit, lorsqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres, & vous fondez cette opinion sur une anecdote que vous rapportez en ces termes: " Quel parti prendrez-
„ vous, dit un homme célebre à Rousseau qui
„ vouloit composer pour l'académie de Dijon?
„ — Celui des lettres, dit Rousseau. — Non,
„ lui répondit l'homme de lettres célebre, c'est
„ le pont-aux-ânes; prenez le parti contraire, &
„ vous verrez quel bruit vous ferez ".

D'abord que fait à la queſtion l'opinion prétendue d'un auteur, lorſqu'il donne des raiſons? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette anecdote, telle que vous la rapportez, eſt du nombre de celles qu'on laiſſe tomber malicieuſement pour examiner ceux qui les ramaſſent? Ne voyez-vous pas qu'elle intéreſſe encore plus l'homme célebre que vous déſignez, qui n'eût jamais dit, *le pont-aux-ânes*, & *le bruit que vous ferez?*

Rouſſeau étoit, à cet égard, d'une opinion bien contraire à la vôtre, & ſur cet article ſon ſuffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ſes ouvrages étoient conſéquens entre eux; il ſe repoſoit ſur la nature même de ſon ſtyle, qui feroit dire à la poſtérité que l'on ne parloit pas ainſi lorſque la perſuaſion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté, à cette occaſion, un trait aſſez plaiſant que je veux vous dire, puiſque vous aimez les anecdotes. Deux jéſuites ſe préſenterent chez lui, pour le prier de leur faire part du ſecret dont il ſe ſervoit pour écrire ſur toutes les matieres avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes peres, leur répondit Rouſſeau; je ſuis fâché qu'il ne

ſoit pas à l'uſage de votre ſociété, c'eſt de ne dire jamais que ce que je penſe.

Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les gens-de-lettres, & en le comparant à Marius, vous en voyez la raiſon dans une autre anecdote, qui eſt qu'étant commis chez M. D., il ne dînoit pas à table les jours où les gens-de-lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des gens-de-lettres, choiſis & invités par un homme qui, ayant chez lui Rouſſeau, ne l'auroit pas jugé digne de ſa table; & je ne vois pas matiere à humiliation, pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinſinet, à la table de M. D. Les conſéquences que vous tirez de ce fait prouvent que vous diniez à table, même avant d'être de l'académie, & qu'aujourd'hui vous eſtimez très-heureux ceux qui, à leur tour, ſont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là; je n'en puis juger; mais je vous jure que ſa privation ne me donne aucune aigreur, & ſans trop la priſer, je puis ſuppoſer que la tête de Rouſſeau pouvoit être auſſi forte & auſſi philoſophique que la mienne.

Vous me diſpenſez ſans doute de répondre

aux *vingt années de misere & d'obscurité.* Il a regretté long-tems cette heureuse obscurité ; mais de bonne foi : un homme tel que Rousseau étoit-il obscur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. D. ni de ses convives ? De quel droit donnez-vous à la médiocrité sublime & volontaire, dans laquelle a vécu & est mort ce grand homme, l'odieux nom de *misere ?* Pourquoi sur-tout affirmez-vous qu'elle a influé sur ses opinions, lorsqu'elle n'a influé ni sur sa conduite ni sur ses écrits ? Avez-vous jamais rencontré cet homme sublime sur vos pas ? Alloit-il dîner chez MM. D. ? Ecrivoit-il pour imprimer, & faisoit-il, avec ses imprimeurs, des marchés que l'honnêteté obligeoit de résilier ? Adressoit-il des louanges par intérêt ? Blâmoit-il pour de l'argent ? Empruntoit-il à des gens riches, & leur proposoit-il des dédicaces en payement ? C'est par ces moyens que l'on prouve sa misere, & que le misérable, sans cesser de l'être, parvient à se cacher sous un surtout de velours. L'ame noble & sublime de ce philosophe s'est toujours nourrie du lait de la liberté, & c'est, sans doute, ce qui l'a rendu si étranger au milieu de nous.

Voulez-vous, Monsieur, prendre des idées plus justes de ce grand homme, & le connoître

mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familiérement avec lui les douze dernieres années de sa vie; jamais pendant ce long intervalle je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant; je l'ai vu s'élever, avec chaleur, contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet; il avoit de l'homme de lettres que vous désignez dans votre premiere anecdote une si haute opinion, qu'il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires; jamais il n'a vu dans les auteurs les plus médiocres que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ses principes, j'ose affirmer qu'il ignoroit sa force, & ne se voyoit qu'à travers le voile de la modestie. Son caractere m'étoit tellement connu qu'en lui parlant de la chute des Barmécides, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chute faisoit pour ainsi dire la joie publique; son ame sensible en eût frémi. Pesez cette maniere de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au surplus que cette équité, dégagée de tout sentiment personnel, est commune aux grands hommes, & les distingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé

avant Rouſſeau, que les meres devoient nourrir leurs enfans. *Oui*, *nous l'avons tous dit*, répondit M. de Buffon ; *mais M. Rouſſeau ſeul le commande & ſe fait obéir.* Il eſt permis à un homme comme Voltaire, de dire plaiſamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie : le vœu de Rouſſeau eût été d'arracher les mauvaiſes des œuvres de Voltaire. Pour nous, ſans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que ſur ce qu'ils ont tous deux d'admirable.

LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE

DE MAD. LA COMTESSE DE SAINT ***

A J. J. ROUSSEAU.

Mai 1776.

JE viens, Monſieur, d'apporter de la muſique chez vous, pour vous prier de la copier; &, je vous l'avouerai, elle n'étoit qu'un prétexte pour avoir l'honneur de vous voir. On m'a dit que c'étoit le ſeul moyen qui pût m'ouvrir votre porte: je l'ai pris, vous me le pardonnerez, je l'eſpere, au moins en faveur de ma ſincérité. Mais bornerez-vous là votre généroſité, & le bonheur de vous voir me ſera-t-il toujours refuſé? Je n'ai, je le ſais, aucun titre pour l'eſpérer, & ce deſir, ainſi que ma lettre, pourront vous paroître étranges. Mais pourquoi vous en offenſeriez-vous? Je partage ce deſir avec toute la terre. Quant à ma lettre & à la demande que je vous fais d'un ſeul de vos momens, tout ce que je vous dois, le ſecours dont vous m'êtes encore tous les jours, je veux dire vos

ouvrages, ſont d'aſſez grands bienfaits pour exciter ma reconnoiſſance & me faire deſirer de vous l'offrir. Oui, Monſieur, de quelque infortune que ſoit pour moi ſemée la vie, vous m'avez préſervée de la plus grande, le remords. J'étois à moitié dans l'abîme; & combien de fois depuis j'ai été ſur le bord! toujours vous m'avez retirée ou retenue; enfin je vous dois ma vertu, ſi en effet j'en ai quelqu'une; n'en dédaignez point l'hommage; ſi votre ame eſt telle qu'elle ſe peint dans vos écrits, telle que vous avez le ſecret de rendre celle des perſonnes qui vous liſent ſans prévention, il ne ſera point ſans prix à vos yeux: ſans doute il ſeroit indifférent pour tout autre; mais pour un homme comme vous, ah! Monſieur, ſoyez-y ſenſible: la verité de mes ſentimens, & mon reſpect pour votre perſonne, pour vos vertus, méritent peut-être que vous vous relâchiez un peu de la regle que vous vous êtes faite, dit-on, de ne voir perſonne: votre réputation vous a certainement attiré & des ſuffrages, & des admirateurs, qui, par leurs connoiſſances & leur génie, étoient plus faits que moi pour vous apprécier, & pour brûler un encens plus digne de vous être offert; mais jamais, non jamais, vous n'en recevrez de plus ſimple ni de plus pur

que le mien ; je ne dis pas de plus désintéressé : car j'espere, si vous m'accordez la grace que je sollicite, de retirer de votre vue & de votre approche, un nouveau courage, pour me conduire toujours d'après vos principes. Je ne suis point de Paris, j'y suis depuis un an, & touche au moment de mon départ. Jugez combien j'ai souffert de n'avoir encore pu parvenir au but le plus doux que j'envisageois dans ce voyage : il n'a fallu rien moins, Monsieur, pour surmonter la timidité qui me retenoit, & rendre à mes desirs leur premiere activité, que la crainte d'emporter des regrets de ce pays, jointe à l'espoir flatteur que j'obtiendrois de votre complaisance ce que l'amitié seule a le droit d'exiger, & dont mon cœur se sent digne, &c.

RÉPONSE
DE J. J. ROUSSEAU.

FRANÇOIS! nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenue? Que vous êtes changée pour un étranger, infortuné, ſeul, à votre merci, ſans appui, ſans défenſeur, mais qui n'en auroit pas beſoin chez un peuple juſte; pour un homme ſans fard & ſans fiel, ennemi de l'injuſtice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu du mal à perſonne, & qui, depuis quinze ans, plongé, traité, par vous, dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, ſe voit, ſe ſent chargé, à l'envi, d'indignités inouïes juſqu'ici parmi les humains, ſans avoir pu jamais en apprendre au moins la cauſe! C'eſt donc là votre franchiſe, votre douceur, votre hoſpitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*, il doit trop vous faire rougir. Le perſécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux? Ils vous ont perſuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même,

comme cela eſt toujours facile, en ſe cachant de l'accuſé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me réſigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux, ni de vous, aucune grace; mais ce que je veux, & ce qui m'eſt dû, tout au moins, après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé. Pourquoi faut-il qu'un ſcandale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſtere impénétrable? A quoi bon tant de machines, de ruſes, de trahiſons, de menſonges, pour cacher au coupable ſes crimes, qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Que ſi, pour des raiſons qui me paſſent (1), perſiſtant à m'ôter un droit dont on

(1) Quel homme de bon ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un mortel de ſon état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, & non pour le juger. Je ne vois par-tout qu'ardens exécuteurs, ſans avoir apperçu jamais aucun juge. Si tels ſont les principes de juſtice de la philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au foible, innocent & ſimple! honneur & gloire aux intrigués cruels & ſenſés!

n'a privé jamais aucun criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes, de dériſion, d'opprobre, ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs, mes raiſons, mes plaintes, ſans me permettre même de parler (1); j'éléverai au ciel, pour toute défenſe, un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge & vous puniſſe, (ah! qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle, où vos outrages ne m'atteignent plus.

J. J. ROUSSEAU.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant; mais quand

(1) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées, ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend, ou d'un opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe, & de juſtifier pleinement mes accuſateurs: mais, tant qu'on m'empêchera de parler, ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais, ſans témérité, prononcer que je n'avois rien à dire?

je n'y ſerai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité, ceſſant d'être irritée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſpere, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue, en ſe cachant de moi très-ſoigneuſement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi, vous ſerez alors bien ſurpris & moins contens de vous que vous ne l'êtes; vous trouverez, j'oſe vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéreſſante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand ces meſſieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait périr de douleur, cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de ſecret & de ſoin; avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'aſſure, la ſource de tant de zele, l'objet de tant de peine, la conduite ſur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je conſens, je le déclare, puiſque vous voulez me juger ſans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi ſur leur propre production.

(L'adreſſe de cette lettre étoit):

A tout François aimant encore la juſtice & la vérité.

(Derriere la lettre étoit écrit):

Je ſuis fâché de ne pouvoir complaire à madame la comteſſe; mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle eſt curieuſe de voir, & jamais il n'a logé chez moi; le ſeul moyen d'y être admis, de mon aveu, pour quiconque m'eſt inconnu, c'eſt une réponſe cathégorique à ce billet.

LETTRE II.

DE LA COMTESSE DE SAINT ***

A J. J. ROUSSEAU.

A QUOI pourrai-je comparer la douleur que j'ai éprouvée, en liſant votre triſte, mais précieux écrit, qu'à l'amertume que le bruit de vos infortunes a répandu dans mon ame? Non, ſans doute, les noms touchans de *douce*, de *bonne*, d'*honnête*, ne ſont plus faits pour la nation françoiſe; il lui ſuffiſoit de méconnoître le bonheur de vous poſſéder, pour ceſſer de les mériter: mais lorſqu'au lieu des autels qu'elle vous devoit, elle vous accable d'outrages, les épithetes les plus infâmes

ſont

ſont encore trop foibles pour la caractériſer. Je ſuis loin, vous le voyez, de chercher à l'excuſer. Eh! qui moins que moi eſt fait pour l'entreprendre, moi qui me ſuis vue, & qui ſuis encore..... mais l'hiſtoire de mes peines & de mes malheurs eſt inutile. Eh! que ſont-ils, d'ailleurs, auprès des injuſtices dont vous êtes la victime, quelques grandes qu'elles ſoient! Cependant je dois le dire, toute la nation n'eſt pas également aveugle & atroce. J'ai, depuis deux ans, parcouru une grande partie de la France, & par-tout j'ai rencontré des gens qui vous admiroient, qui honoroient votre caractere, vos vertus & vos principes. J'en ai même trouvé, qui, voyant la vérité par vos yeux, ſe diſoient heureux & vertueux par vous. Ah! monſieur, que ne pouvez-vous connoître tous les heureux que vous faites! ce ſpectacle, ſi j'en crois mon cœur, raméneroit peut-être la joie dans le vôtre: pourquoi tout le bien que vous faites n'eſt-il pas connu de vos ennemis? Mais il l'eſt, & il vous vange, & vous, toujours plus grand, à meſure que vous êtes plus malheureux, vous les béniſſez, vous *priez le ciel d'éloigner d'eux toute erreur & tout mal.* Ah! permettez-moi de reſpirer: tant de vertu m'accable: mon eſprit, qui eſt incapable de la comprendre, l'ado-

re, & ſe taît. Me pardonnerez-vous néanmoins, ſi j'oſe.... non! vous ne vous en offenſerez pas, vous êtes trop généreux, & pour être ſi fort au-deſſus des autres humains, vous n'en ſerez pas moins indulgent. Comment ſe peut-il que vous ſouhaitiez toutes ſortes de biens aux François, & que vous refuſiez à une Françoiſe, qui, par ſes ſentimens pour vous, doit être diſtinguée de la foule coupable, celui de vous voir une fois, & que vous mettiez ce bonheur à un prix qu'il lui eſt impoſſible d'atteindre. En effet, demander une réponſe *cathégorique* à une femme, qui, pour ſavoir la ſignification de ce mot, a été obligée de recourir au dictionnaire, n'eſt-ce pas lui demander une choſe impoſſible? Mais encore une fois, pardonnez-moi la foibleſſe de mes raiſonnemens: je m'égare, & je prends le ſeul parti qui me convienne, celui de reſpecter vos raiſons. En vous voyant, je n'avois à vous offrir que les témoignages de la plus vive reconnoiſſance, du plus tendre reſpect, de la plus profonde vénération: mes intentions étoient pures comme mon ame: j'oſe croire encore que vous ne dédaignerez point l'hommage que je vous en fais ici, ni le ſerment de n'avoir jamais pour maître, pour regle & pour guide que vous, vos exem-

ples & vos ouvrages. C'eſt avec ces diſpoſitions que j'ai, &c.

P. S. On m'avoit trompée, ſans doute, quand on m'avoit dit que vous copiiez de la muſique : je ſuis fâchée de cette mépriſe, je vous en demande pardon : accordez-le auſſi à l'indiſcrétion que j'ai encore de troubler votre retraite par cette lettre. Je n'ai pu réſiſter à l'envie de vous dire que, malgré votre rigueur, vous n'en ſerez pas moins l'homme que j'honorerai le plus. Si j'oſois eſpérer que vous pouſſiez l'indulgence juſqu'à m'honorer encore d'une réponſe, vous n'en ſeriez pas plus importuné, & vous mettriez le comble à mes vœux. J'enverrai demain chez vous, ſur les deux heures, voir ſi vous aurez eu cette complaiſance.

RÉPONSE
DE J. J. ROUSSEAU.

Jeudi 23 Mai 1776.

J'AI eu d'autant plus de tort, madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois par la réponſe dont vous m'avez honoré que, même à l'aide d'un dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phraſe du billet, à laquelle il s'agit de répondre, eſt celle-ci : *mais ce que je veux, & ce qui m'eſt dû tout au moins après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé ?*

Tout ce que je deſire ici eſt une réponſe à cet article. C'eſt mal à propos que je la demandois *cathégorique :* car telle qu'elle ſoit, elle le ſera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur ſont ouverts pour le reſte de ma vie à quiconque

me dévoilera ce myſtere abominable. S'il m'impoſe le ſecret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement juſqu'à la mort, & je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponſe que j'attends, ou plutôt que je deſire: car, depuis long-tems, j'ai ceſſé de l'eſpérer.

Celle que j'aurai vraiſemblablement ſera la feinte d'ignorer un ſecret qui, par le plus étonnant prodige, n'en eſt un que pour moi ſeul dans l'Europe entiere. Cette réponſe ſera moins franche aſſurément, mais non moins claire que la premiere: enfin le refus même de répondre n'aura pas pour moi plus d'obſcurité. De grace, madame, ne vous offenſez pas de trouver ici quelques traces de défiance. C'eſt bien à tort que le public m'en accuſe: car la défiance ſuppoſe du doute, & il ne m'en reſte plus à ſon égard. Vous voyez par les explications dans leſquelles j'oſe entrer ici, que je procede au vôtre avec plus de réſerve, & cette différence n'eſt pas déſobligeante pour vous. Cependant, vous avez commencé avec moi, comme tout le monde, & les louanges *hyperboliques* (1) & outrées,

(1) Voici encore un mot pour le dictionnaire. Hélas!

dont vos deux lettres ſont remplies, ſemblent être le cachet particulier de mes plus ardens perſécuteurs: mais loin de ſentir, en les liſant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me cauſent, je n'ai pu me défendre d'un vif deſir que vous ne leur reſſemblaſſiez pas: & malgré tant d'expériences cruelles, un deſir auſſi vif entraîne toujours un peu d'eſpérance. Au reſte, ce que vous me dites, madame, du prix que je mets au bonheur de me voir, ne me fera pas prendre le change : je ſerois touché de l'honneur de votre viſite, faite avec les ſentimens dont je me ſens digne; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros doit aller, s'il veut, à la foire, & non pas chez moi: & tout le perſifflage dont on aſſaiſonne cette inſultante curioſité n'eſt qu'un outrage de plus, qui n'exige pas de ma part une grande déférence. Voulez-vous donc, madame, être diſtinguée de la foule? c'eſt à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

Il eſt vrai que je copie de la muſique : je ne refuſe point de copier la vôtre, ſi c'eſt tout de

---

pour parler de ma deſtinée, il faudroit un vocabulaire tout nouveau qui n'eût été compoſé que pour moi.

bon que vous le dites : mais cette vieille muſique a tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-deſſus : néanmoins votre volonté ſoit faite. Je vous ſupplie, madame la comteſſe, d'agréer mon reſpect.

J. J. ROUSSEAU.

RÉPLIQUE
DE
LA COMTESSE
A
J. J. ROUSSEAU.

J'IGNOROIS, Monſieur, que d'autres m'euſſent frayé le chemin d'arriver juſqu'à vous. Celui que j'ai pris m'a paru le plus ſimple, & c'eſt pour cela que je l'ai choiſi. Combien il eſt affreux que le vrai & le faux puiſſent être ainſi confondus ! mais nous ſerions trop heureux ſi toujours la vérité portoit un caractere diſtinctif. Comment cependant vous convaincre de celle de mes intentions ? Je ne ſerois point étonnée que vous euſſiez des défiances ; elles ſont naturelles à un homme qui ſi ſouvent a été la dupe de ſa bonne foi. Mais elles ſont inutiles avec moi, ſoyez en bien perſuadé ; elles ne ſerviroient qu'à m'humilier. En effet, ſeroit-ce pour vous nuire que je chercherois à vous voir ? Non, vous ne le croyez pas. De quelque nuage que ſoit enveloppée la vérité, vous en connoiſſez trop bien le

langage, pour ne pas le reconnoître dans ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je ſuis étonnée que vous ayez trouvé de l'hyperbole dans mes expreſſions. S'il eſt vrai qu'il y en ait, il faut néceſſairement que mon cœur ſoit hyperbolique; car je vous proteſte de la meilleure foi du monde qu'il me les a toutes dictées. Vous voyez que je me rends & ne m'entête point. Il eſt pourtant un objet ſur lequel je ne ſaurois être auſſi facile. Oh! pour cela, j'ai vu, j'ai été témoin; mais ces matieres vous déplaiſent, & je finis.

Quant à la queſtion, quels ſont vos crimes, & quels ſont vos juges? Je ne reviens pas d'avoir été ſi longtems à la réſoudre (1). Vos crimes ſont vos talens, vos lumieres, & ſur-tout vos vertus. Vos juges ſont les jaloux, les aveugles & les coupables. Pour ce qui eſt des autres détails, c'eſt encore avec la plus grande ſincérité que je vous jure de les ignorer tous; & vous ne me ſoupçonneriez point d'artifice, ſi vous ſaviez quel eſt le genre de vie ſimple & uni que je mene: éloignée de toute intrigue, comment aurois-je pu apprendre un tiſſu d'horreurs, dont, ſans doute, les auteurs ſont trop intéreſſés à cacher la trame.

(1) Grace pour l'hyperbole; car il faut répondre.

A l'égard de la ridicule curioſité, dont vous avez été l'objet, ce n'eſt pas non plus elle qui me guide. Je vous l'ai déja dit, je n'ai eu d'autres vues que celle de vous offrir ma reconnoiſſance. Vos leçons m'ont rendue, au moins en partie, à mes devoirs, me les ont fait aimer, & par eux j'ai trouvé la paix. Voilà les bienfaits que je voulois mettre à vos pieds. Je ne me ſuis point diſſimulée combien cet hommage étoit au-deſſous de vous; mais j'ai eſpéré que votre ſenſibilité en rempliroit l'eſpace. Voilà la peinture fidele de mes ſentiments. Cependant comme elle pourroit encore reſſembler à beaucoup d'autres, & qu'il eſt impoſſible, ſi je n'ai pas encore le bonheur de vous perſuader, que vous n'ayez quelque répugnance à me recevoir, je ſacrifie moi-même le plaiſir de vous voir, s'il doit vous couter la moindre complaiſance. Je ne veux pas non plus abuſer de celle que vous avez eue de m'écrire deux fois. Un oui ou un non me ſuffiſent, & ne craignez pas de vous expliquer auſſi laconiquement. Les complimens ſont auſſi éloignés de mon caractere que du vôtre: d'ailleurs mes ſentimens préſens ne pourroient ni s'en accroître, ni diminuer: ils ſeront toute ma vie les plus ſinceres & les plus reſpectueux.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU
A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorency, pour profiter de ſes leçons.

Vous ignorez, Monſieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, & de plus fort occupé, qui n'eſt guere en état de vous répondre, & qui le ſeroit encore moins d'établir avec vous la ſociété que vous lui propoſez. Vous m'honorez, en penſant que je pouvois vous y être utile, & vous êtes louable du motif qui vous l'a fait déſirer: mais ſur le motif même, je ne vois rien de moins néceſſaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas beſoin d'aller chercher ſi loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez; & je ne pourrai rien vous dire à ce ſujet que ne vous diſe encore mieux votre conſcience quand vous la voudrez conſulter. La vertu, Monſieur, n'eſt pas une ſcience qui s'apprend avec tant d'appareil; pour être vertueux il ſuffit de vouloir l'être; & ſi vous avez bien cette volonté, tout

eſt fait; votre bonheur eſt décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conſeils, le premier que je voudrois vous donner ſeroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'eſt qu'une pareſſe de l'ame, condamnable à tout âge, & ſur-tout au vôtre. L'homme n'eſt point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuſe que Dieu nous impoſe n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien, qui s'y livre en vue de remplir ſon devoir, & la vigueur de la jeuneſſe ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oiſives contemplations. Travaillez donc, Monſieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la Providence. Voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez ſuivre; & ſi le ſéjour de Paris, joint à l'emploi que vous rempliſſez, vous paroit d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monſieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le ſein de votre famille, ſervez, ſoignez vos vertueux parens, c'eſt là que vous remplirez véritablement les ſoins que la vertu vous impoſe; une vie dure eſt plus facile à ſupporter en province que la fortune à pourſuivre à Paris, ſur-tout quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes maneges y ſont plus

de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait Monſieur votre pere ; & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence & le contentement de ſoi ne rendent ſupportable, quand on s'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monſieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être ne ſeront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis ſûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.

J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A. J. J. ROUSSEAU.

JE ſuis, Monſieur, celui qui ai été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique j'en meure d'envie; mais vous n'aimez ni les empreſſés, ni les empreſſemens; penſez à ce que je vous ai propoſé. On ne ſait pas lire dans mon pays; vous ne ſerez ni admiré ni perſécuté. Vous aurez la clef de mes livres & de mes jardins; vous m'y verrez, ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très-petite maiſon de campagne à vous ſeul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y ſémerez tout ce que vous voudrez.—J. B. & ſon eſprit ſont venus mourir en Flandre, mais il ne faiſoit que des vers. Que J. J. & ſon génie viennent y vivre; que ce ſoit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous continuiez *vitam impendere vero.* Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très-petit coin de terre qui ne dépend de perſonne, mais le ciel y eſt très-beau, l'air y eſt pur, ce n'eſt qu'à 80 lieues d'ici; je n'y ai point d***, ni de***, mais j'y ai les meilleurs moutons du

monde.—J'ai des mouches à miel à l'autre habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laiſſerai; ſi vous ne les aimez pas, je les transférerai ailleurs; leur république vous traitera mieux que celle de ***, à qui vous avez fait tant d'honneur, & à qui vous auriez fait tant de bien.—Je n'aime, comme vous, ni les trônes, ni les dominations. Vous ne régnerez ſur perſonne, perſonne ne régnera ſur vous. Si vous acceptez mes offres, Monſieur, j'irai vous chercher & vous conduire moi-même au *temple de la vertu.* Ce ſera le nom de votre demeure; mais nous ne l'appellerons pas comme cela, j'épargnerai à votre modeſtie tous les triomphes que vous méritez. Si tout cela ne vous convient pas, prenez, Monſieur, que je n'ai rien dit; je ne vous verrai pas, mais je continuerai de vous lire & de vous admirer, ſans vous le dire.

Diſtique ſur J. J. Rouſſeau.

Son eſprit exerça cruellement ſon cœur;
On lui vendit la gloire au prix de ſon bonheur.

Par P. SYLVAIN M***.

F I N.

TABLE.

Anecdotes pour servir à la vie de J. J. Rousseau. 3

Opinion de J. J. Rousseau sur la tragédie grecque. 8

Lettre de M. Dorat aux auteurs du Journal de Paris. 11

Sentimens de reconnoissance d'une mere, adressés à l'ombre de Rousseau, citoyen de Geneve. 14

Réflexions critiques sur J. J. Rousseau & ses ouvrages. 21

Lettre à M. de la Harpe, sur son article du Mercure concernant J. J. Rousseau. 45

*Lettre de madame la comtesse de Saint*** à J. J. Rousseau.* 57

Réponse de J. J. Rousseau. 60

*Seconde lettre de la comtesse de Saint*** à J. J. Rousseau.* 60

Réponse de J. J. Rousseau. 68

Réplique de la comtesse à J. J. Rousseau. 72

Lettre de J. J. Rousseau à un jeune homme qui demandoit à s'établir, &c. 75

Lettre à J. J. Rousseau. 78

Fin de la Table.

auch

any